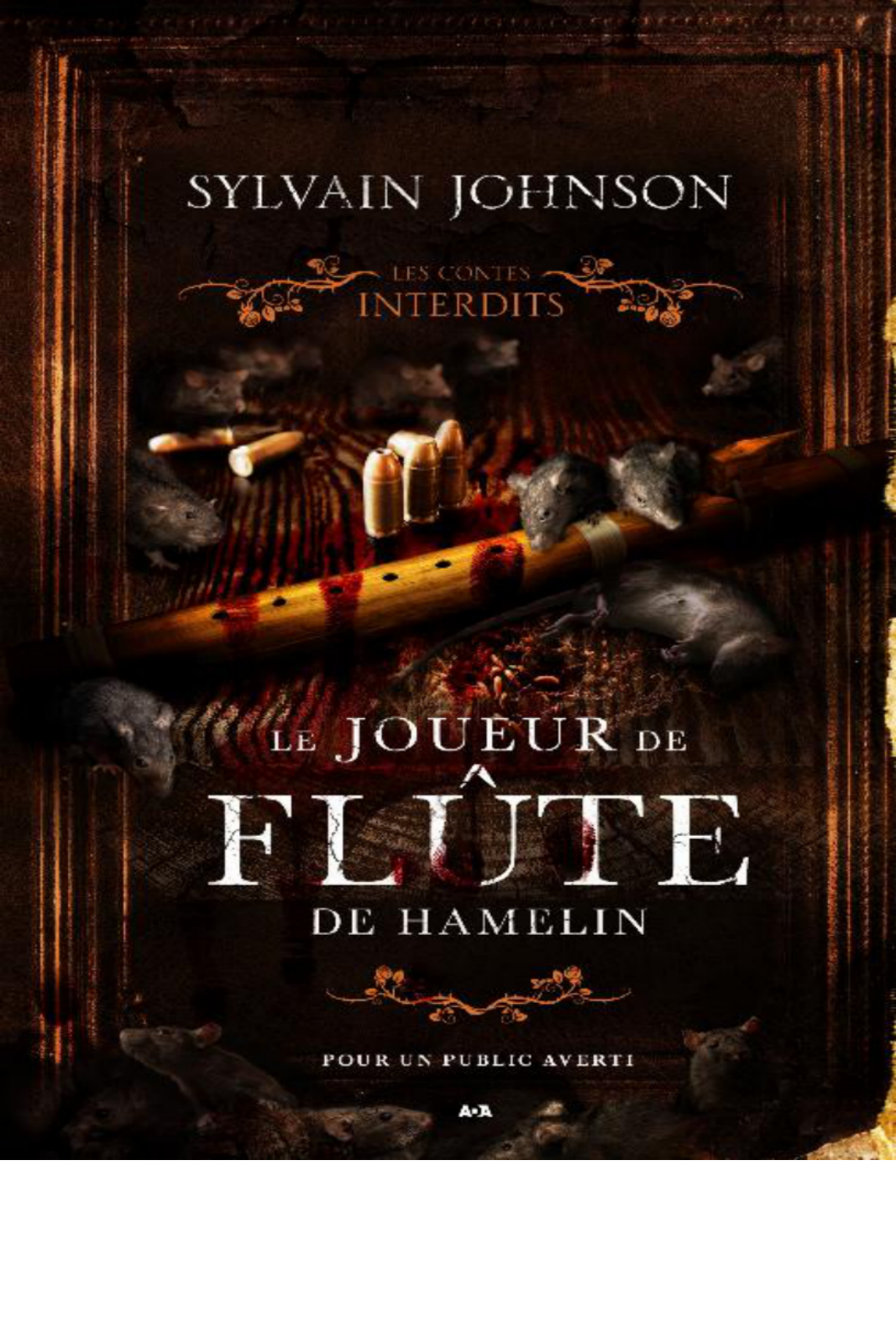


Le joueur de flûte d'Hamelin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The poster has a dark, textured background with a brown border. In the center, a wooden flute lies horizontally. Several mice are scattered around it: one on the left, one on the flute, one on the right, and several at the bottom. Two lit cigarettes are positioned above the flute. The text is in white and gold. The author's name is at the top, followed by a decorative flourish and the series title. The main title is in large letters, with a mouse silhouette integrated into the 'U'. Another flourish follows, and the rating is at the bottom.

SYLVAIN JOHNSON

LES CONTES
INTERDITS

LE JOUEUR DE
FLÛTE
DE HAMELIN

POUR UN PUBLIC AVERTI

A-A

Avertissement : Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens, des lieux ou des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2018 Sylvain Johnson

Copyright © 2018 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision linguistique : Daniel Picard

Révision éditoriale : Simon Rousseau

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Émilie Leroux

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89786-404-0

ISBN PDF numérique 978-2-89786-405-7

ISBN ePub 978-2-89786-406-4

Première impression : 2018

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives nationales du Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

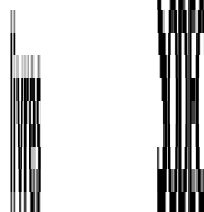
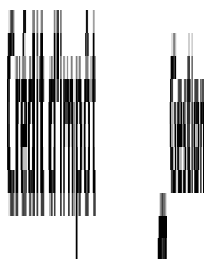
31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada



Participation de la SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Johnson, Sylvain, 1973-, auteur

Le joueur de flûte d'Hamelin / Sylvain Johnson.

(Les contes interdits)

ISBN 978-2-89786-404-0

I. Titre. II. Collection : Contes interdits.

PS8619.O483J68 2018 C843'.6 C2017-942798-9

PS9619.O483J68 2018

Conversion au format ePub par:

LAB ||| URBAIN
Plus qu'une agence

www.laburbain.com



LE JOUEUR DE
FLÛTE
DE HAMELIN



SYLVAIN JOHNSON

ADA
éditions

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Simon Rousseau, instigateur et tête pensante du projet, non seulement pour m'avoir fait confiance, mais aussi pour avoir été patient et m'avoir offert de son temps pour lire le manuscrit et me faire des suggestions.

Ce projet m'a emballé dès le début, et en découvrant l'identité des autres auteurs impliqués, je n'ai pu que me sentir honoré d'avoir été choisi. D'ailleurs, je tiens à remercier Christian Boivin et Marie-Ève Dion pour tout le travail de lecture, correction et suggestions effectué. Un gros merci aussi à Yvan Godbout, dont l'imagination fertile et l'esprit malade permettent à la littérature sombre du genre de se déployer au Québec.

Je tiens aussi à remercier Gaëlle Dupille pour son aide avec les corrections et ses bons commentaires sur le manuscrit. Son enthousiasme et son amitié furent nécessaires à la poursuite de mon rêve littéraire.

Merci aussi à ADA et à son équipe pour avoir cru à cette idée un peu folle, intéressante et unique.

Enfin, un gros merci à ma famille, mon fils Phoenix et ma femme Mélissa de me laisser rêver et vivre des aventures impossibles.

Sylvain Johnson sur Facebook :

<https://www.facebook.com/SylvainjohnsonAuteur/>

Le blogue de Sylvain Johnson :

<http://sylvainjohnson.wordpress.com/>

Note de l'auteur :

Ce roman est une adaptation du conte *Le joueur de flûte de Hamelin*, attribué aux frères Jacob et Wilhelm Grimm.

« Mais un matin, les habitants entendirent les doux accents d'une flûte, et ils comprirent que l'étranger était de retour. Comme il jouait son étrange et merveilleuse mélodie, tous les enfants d'Hamelin se rassemblèrent autour de lui en chantant, riant et dansant.

Leurs parents tentèrent de les retenir, mais ils étaient sous le charme de la musique du Joueur de flûte. Sans la moindre crainte, les enfants suivirent l'étranger. En procession, ils franchirent le pont sur la rivière et disparurent derrière les montagnes. Ni le Joueur de flûte ni les enfants ne réapparurent jamais à Hamelin.

Mais depuis ce jour-là, lorsque le vent souffle de derrière les montagnes, l'on peut entendre des rires d'enfants heureux. »

Les frères Grimm

Chapitre 1

1994

La communauté du « parc de l'Océan ».
Côte du Maine. États-Unis.

Pour faire mentir les calendriers jaunis accrochés aux murs indiquant le mois de juin, la nuit était fraîche et venteuse, presque automnale. En raison de l'heure tardive, la plupart des vacanciers avaient réintégré leurs hôtels, motels ou auberges aux chambres louées à gros prix afin d'y passer la nuit. Certains avaient toutefois pris la direction de bars ou de restaurants ouverts jusqu'aux petites heures dans le but d'y dépenser sans compter l'argent durement gagné durant toute année. Le climat inusité pour la saison avait chassé les marcheurs nocturnes, les amoureux passionnés en quête de solitude et autres promeneurs zigzaguant entre les coquillages et débris jonchant le sol humide.

Le rivage était visité avec une régularité de métronome par de puissantes bourrasques venant du large, charriant l'air salin fortifiant et fouettant en toute impunité les hautes herbes de la dune. Le monticule servait de barrière naturelle entre le lieu ensablé et les rues formant la communauté riveraine. Des passages boisés permettaient de passer d'un à l'autre sans effort, comme les trottoirs d'une ville sablonneuse.

Une camionnette blanche émergea en grondant d'un passage coupant la dune en deux. C'était une entrée de service destinée aux véhicules d'urgence, d'habitude bloquée par une barrière métallique et qu'on avait ce soir dégagée. Le véhicule s'engagea directement sur la plage où ses pneus s'enfoncèrent, diminuant sa vitesse, sans toutefois l'emprisonner. Il roula jusqu'à être à mi-chemin entre la dune d'où il venait et les vagues qui s'abattaient sur la rive. Un témoin observateur aurait remarqué le niveau des eaux montantes, révélant la marée haute en cours. On éteignit les phares et le moteur du véhicule. L'obscurité s'installa, seule spectatrice du drame tragique qui se préparait, un drame tout à fait humain et froid comme la brise cinglante.

La porte latérale du véhicule s'ouvrit en glissant bruyamment. Une femme saillit des ténèbres de l'habitacle et tomba directement au sol, sur les

genoux. Elle se releva en geignant, ignorant le sable sur ses jambes. Nue, elle avait les bras attachés dans le dos. Elle était mince, très jolie, et avec de longs cheveux blonds. Son visage était un masque d'horreur. Il portait les marques de coups reçus, et des larmes diluviennes avaient fait couler son mascara. Les traits tirés, son expression en était une de terreur extrême. En état de choc, elle avait perdu toute notion du temps, perdu l'emprise sur la réalité du monde qui l'entourait.

Debout, elle se mit à courir droit devant elle, gardant l'océan sur sa gauche. La froideur de la nuit s'empara de son corps fragile, le couvrant de frissons. Ses pieds nus labouraient le sol, formant un tracé d'empreintes sinueuses que les vagues recouvraient bientôt. Elle n'avait pas fait cinq pas que deux hommes quittaient l'intérieur de la camionnette pour se lancer à sa poursuite, eux-mêmes suivis du conducteur qui demeura toutefois en retrait.

Courir était difficile, les obstacles étant nombreux. La surface malléable arénacée nécessitait des efforts redoublés ; les intempéries déchaînées semblaient aussi vouloir nuire à sa tentative de fuite. Des débris, en majeure partie formés de coquillages, lui entamaient impunément les pieds. Il ne restait plus d'adrénaline dans son organisme, ne subsistait que la peur et la douleur. Humiliée, brisée par la cruauté des hommes, elle n'avait aucune chance de s'en sortir. Le pire étant qu'elle le savait trop bien.

Sur le rivage à sa gauche, une lumière blanche clignotante signalait l'emplacement d'un phare solitaire, guidant les navires nocturnes dans leur course. À sa droite, à la fois si près et si loin, elle pouvait voir les enseignes lumineuses de quelques auberges, de résidences et d'établissements fermés en raison de l'heure tardive. La proximité de tous ces gens incapables de lui venir en aide était frustrante, décevante.

La jeune femme nue se prit les pieds dans un amas de varechs gluant et perdit l'équilibre, pour tomber lourdement au sol. Du sable s'engouffra dans sa bouche, la faisant tousser et cracher, rejetant la matière granuleuse traîtresse qui menaçait de l'étouffer. Sur le ventre, elle entendit les pas des hommes qui la rejoignaient. Ces derniers étaient vêtus de couleurs sombres, ayant même dissimulé leurs traits avec du maquillage de camouflage militaire.

De puissantes mains s'emparèrent d'elle, et on la retourna sur le dos, ses bras entravés emprisonnés sous son corps. Un de ses agresseurs s'agenouilla devant elle, lui agrippant les jambes pour les écarter avec brutalité et empressement. Elle voulut hurler, mais fut devancée par une main gantée qui écrasa sa bouche ; une autre sur son front l'immobilisa. Le complice était derrière elle, la faisant taire. Le tumulte océanique qui les entourait couvrit les faibles geignements d'animaux apeurés qu'elle produisait. De son regard fou, la femme fouilla les ténèbres du firmament, n'apercevant que de rares étoiles éloignées, des nuages épars poussés par le vent. L'unique fuite accessible était visuelle.

À peine sortie de l'adolescence, la femme sentit que l'homme se plaçait dans l'espace créé par ses jambes écartées. Elle ne remarqua pas l'absence du troisième individu, qui devait monter la garde. Se débattre était inutile — ils étaient bien trop forts —, mais elle ne put s'en empêcher. Elle ne récolta que des coups bien placés et des insultes.

Elle ferma les yeux, puisque cela recommençait.

Ayant baissé son pantalon, l'homme entre ses jambes la pénétra avec force, haletant comme un taureau à l'haleine chaude et putride, où se mêlaient des relents de bières et de cigarettes. Il laboura ses entrailles déjà souillées de leurs semences maudites et du sang qui n'avaient pas encore eu le temps de sécher, témoignage de leur brutalité. Le poids de l'homme l'écrasait ; ses mouvements frénétiques et urgents étaient accompagnés de grognements. Le visage du monstre était tout près du sien ; il la fixait en goûtant le spectacle de l'humiliation qu'il lui infligeait.

Lorsqu'il eut terminé — heureusement ce fut bref —, il lui cracha au visage tout en se retirant. Elle pouvait sentir la chaleur du sperme qui coulait entre ses cuisses, s'infiltrait dans son corps et menaçait d'y pourrir. La main qui couvrait son visage se retira et lui permit de respirer, d'avalier des bouffées d'air avec l'ivresse d'une alcoolique retrouvant son whisky à la suite de plusieurs jours de privation. Elle tenta de se redresser, de trouver une position moins douloureuse pour ses bras, mais les deux individus changèrent de place, et la torture recommença. Cela ne finirait-il donc jamais ? Malgré son bâillon ganté, elle pivota la tête vers l'océan. Elle n'avait plus le courage ou même la force de lutter, de crier, de se débattre. Une mixture salée atteignit ses lèvres, venant de ses larmes et de sa morve. L'homme qui la pénétrait, son membre gonflé d'un plaisir pervers, s'exécuta avec rapidité, la percutant avec violence. Les vagues de la marée montante s'étaient rapprochées, glissant jusqu'à moins d'un mètre de leur emplacement. Un petit crabe tout brun et rond, à peine quelques centimètres de diamètre, traversa son champ de vision. Il parut s'arrêter et se retourner vers elle, pour la regarder avec intérêt. Une déferlante recouvrit presque aussitôt le minuscule crustacé et l'emporta avec elle dans les flots enflés et bruyants où il disparut. L'homme qui la violait se vida de sa substance corrompue et malsaine en grognant ; elle avait senti son corps se raidir, puis se détendre. Il se dégagea d'elle, se leva en remontant son pantalon.

La victime chercha du regard le troisième individu. Il voudrait très probablement la prendre à son tour, puisqu'il avait été le premier à la violer en début de soirée. Il demeurait étrangement hors de vue. Elle décida de bouger, repliant ses jambes, et la semence chaude s'écoula de son orifice violenté, la brûlant comme un acide corrosif. S'asseoir fut difficile, mais elle y parvint. Sa flexibilité lui permit de ramener ses bras aux poignets ligotés devant elle, pour entourer et serrer ses jambes contre son corps. Le sable n'avait pas manqué la moindre occasion de s'unir aux multiples fluides

maculant sa peau, labourant les parois de son vagin à chaque coup de verge. Elle s'essuya le visage avec son avant-bras, reniflant pour ensuite épier les deux brutes immobiles qui la toisaient.

Les vagues qui mouraient non loin d'elle l'éclaboussaient d'une fine bruine glaciale. Elle était incapable de maîtriser les tremblements de son corps, de réprimer de nouveaux sanglots. En levant la tête, elle vit un point lumineux qui filait très lentement au-dessus d'eux. Elle ne put qu'envier les passagers à bord de cet avion, avec leurs bagages, leurs familles, savourant une flûte de champagne en visionnant un film. L'appareil devait venir de Boston et se diriger vers le Canada.

Elle perçut un murmure à proximité et, en baissant le regard, vit le troisième homme qui discutait avec les autres. Ces derniers hochaient la tête avec entrain, paraissaient approuver son discours inaudible. Soudain conscients qu'elle les observait, ils cessèrent de discuter pour se retourner dans sa direction. Elle pouvait lire la haine dans leurs regards, deviner cette force virile malsaine qui se nourrissait de la soumission d'autrui. Une force qui exigeait l'humiliation des plus faibles. Ils étaient ce genre d'hommes primitifs, des Cro-Magnon nés plusieurs milliers d'années trop tard.

Finalement, le troisième pervers s'avança vers elle. Il était grand ; ses mains gantées tenaient une corde, et il était facile de prédire l'usage qu'il voulait en faire. Il n'avait rien d'un magicien s'appêtant à faire son numéro. Ses mains s'enroulaient aux extrémités pour tendre la corde. Les deux complices se tenaient près de la camionnette, et elle entendit les déclics produits par des cannettes de bière qu'on ouvrait. Elle repéra les points rouges des cigarettes cancérogènes qu'ils fumaient.

Elle sursauta lorsque l'eau froide glissa sur le sable autour d'elle pour lui toucher le fessier, atteindre les pieds de l'homme et ses souliers noirs maculés de boue. En regardant vers l'océan, elle constata que les vagues paraissaient avoir gagné en puissance. La plage ne serait bientôt plus qu'un souvenir, du moins jusqu'à la marée basse quelques heures plus tard. Entre-temps, les déferlantes grimpaient vers la dune à un rythme étonnamment rapide. La femme se prépara donc à l'inévitable ; il n'y avait aucune issue possible à cette histoire. Elle trouva néanmoins le courage de parler, même si sa voix était un feulement couvrant à peine le sifflement continu du vent et le tonnerre des vagues. C'était une supplique inutile.

- Vous m'aviez promis !

L'homme resta muet, tout en marchant vers elle, les deux mains tenant la corde tendue. En voyant sa froideur et son détachement concernant le geste qu'il était sur le point de commettre, elle comprit avec effroi que ce n'était pas son premier meurtre. Aucune hésitation, nervosité ou maladresse ne transparaissaient dans ses mouvements. Il fondit sur elle d'un bond vif, trop agile pour qu'elle puisse s'y soustraire. Son corps s'était raidi dans l'attente du contact.

Elle avait levé les mains dans un geste défensif, mais il était déjà trop tard. L'homme s'était déplacé derrière elle, plaquant son corps robuste contre son dos, lui laissant deviner une érection généreuse en contact avec ses omoplates. La corde rugueuse frotta la peau de son cou en brûlant. Le lien se resserra aussitôt sur son larynx, broyant sans difficulté le tunnel respiratoire. Profitant de sa force, il l'entraîna au sol, lui-même resté à genoux pour soutenir le corps en détresse. Elle tentait de frapper avec ses poings, de griffer avec ses ongles, mais le monstre qui l'étouffait semblait inaccessible. Elle ne rencontra que le vide de l'air salin. Utilisant ses pieds ancrés dans le sable, elle voulut pousser, mais rien n'y fit ; c'était comme essayer de déplacer une montagne.

Elle paniquait maintenant, la bouche ouverte sur un cri qui ne franchirait jamais le passage de ses lèvres frémissantes. De ses doigts, elle effleurait la corde tendue qui l'étouffait. Son visage passa du rouge, changeant rapidement de couleur, à un bleu inquiétant. Tout en ne produisant qu'un faible râle, elle balaya d'un regard fou la plage à la recherche d'une aide illusoire. D'un secours qui ne viendrait pas. Les deux hommes près du véhicule s'esclaffaient, tout en buvant et en fumant. Du côté de l'océan, un navire à peine visible glissait vers un port lointain, sans se préoccuper du meurtre en cours à moins d'un kilomètre de son emplacement. Un marin était peut-être en train de regarder le rivage avec ses propres angoisses et peurs. De l'autre côté de la dune, des vacanciers insoucients faisaient l'amour, buvaient, dormaient ou encore erraient dans la contrée des rêves.

Personne ne lui viendrait en aide.

Les eaux recouvraient maintenant ses jambes, son sexe sale et meurtri, cherchant à rejoindre son nombril. Le niveau montait trop rapidement pour n'être que l'effet de la marée haute, mais ils ne le remarquèrent pas. Des taches lumineuses flottaient devant son regard comme autant de fées virevoltant dans un pré enchanté. Sauf qu'elle n'était pas dans un conte pour enfants, mais dans l'horrible réalité des adultes. Elle n'avait plus la force de lutter, et ses mains relâchèrent la corde, disparaissant dans l'écume envahissant la plage. Une grande fatigue s'empara d'elle, suivie d'un étrange calme. Elle étouffait. Son agresseur déployait toute sa force ; la strangulation nécessitait une endurance certaine. Il fallait quelques minutes pour mettre fin à une vie, même aussi fragile. Le corps humain avait cette étrange propension à vouloir survivre. La femme sentait la chaleur de son attaquant irradier à travers ses vêtements — il devait suer — ; son souffle rauque lui caressait la nuque et le cou. Elle n'entendit bientôt plus que le grondement des vagues, le sifflement du vent et les rares battements de son cœur. Elle cessa de remuer.

Lorsque l'individu fut convaincu d'avoir éradiqué toute trace de vie de cette enveloppe corporelle sous lui, il retira la corde pour se relever. Il trouvait dommage d'avoir tué une aussi belle femme. Le niveau de l'eau atteignait ses genoux ; il était trempé et transi de froid. Le corps de la victime flottait sur le dos, se laissant emporter vers le néant du large, bafoué par les vagues mouvementées qui se retiraient à intervalles.

Le meurtrier rejoignit ses compagnons, sans remarquer plus loin sur la plage une silhouette immobile. Ils prirent le temps de boire une bière avant de quitter les lieux.

Le corps était déjà hors de vue.

CHAPITRE 2

2014 (20 ans plus tard)

*La communauté du « parc de l'Océan »,
Côte du Maine. États-Unis.*

Denis Lebeau descendit de l'autobus « Greyhound » pour plonger dans l'air chaud et salin de cette petite communauté côtière de l'État du Maine. Il s'éloigna du véhicule cahotant qui venait de le dégobiller, jetant des regards curieux autour de lui. Le conducteur le suivit afin d'ouvrir la soute située dans le ventre de l'engin bruyant, pour y retirer un énorme sac à dos et le lui remettre. Il contenait l'ensemble de ses possessions. Sans un mot, le chauffeur réintégra son siège pour remettre le véhicule en mouvement, déversant dans l'atmosphère quantité de fumée toxique. Le nuage s'attarda autour de l'homme maussade qui ne put réprimer quelques bons vieux jurons québécois. Il reporta son regard mauvais vers les façades des résidences qui l'entouraient. C'était sa première visite aux États-Unis. Sa première incursion dans la semi-légendaire communauté d'Old Orchard qui fut longtemps une destination de choix pour les vacanciers québécois et aujourd'hui largement ridiculisée. Depuis quelques années, d'autres plages comme « Ogunquit » avaient pris le relais.

Denis espérait avoir quitté le Québec de manière définitive. Il n'avait aucune intention d'y retourner ; il préférait placer la plus grande distance entre lui et la ville de Montréal, où il avait vécu durant son enfance et son adolescence. Ses moyens financiers étant limités, il avait été contraint de choisir un emplacement accessible. Il espérait que cette région était suffisamment éloignée pour lui offrir l'anonymat dont il avait besoin. Il avait laissé son passé derrière lui, quelque part dans une cellule froide et impersonnelle du pénitencier à haute sécurité de Donnacona. Il s'était détaché de cette ancienne vie détestable, voulait tout recommencer à neuf, recherchait la tranquillité et un travail respectable. Il avait même patienté durant tout le processus de la levée d'interdiction d'entrée aux États-Unis. Il avait été soumis à un formulaire rempli avec l'aide d'un avocat visitant la prison pour offrir ses services aux détenus incapables de se payer une

défense. Il lui avait aussi fallu demander à son psychiatre de lui écrire une lettre de recommandation expliquant qu'il n'était plus un danger pour la société. Au bout de quelques semaines, une réponse positive lui fut communiquée. Il était libre.

Pourquoi choisir la plage d'Old Orchard ? C'était la fantaisie d'un homme dans la quarantaine qui n'avait jamais connu les joies juvéniles de ce lieu de villégiature. Enfant, il n'avait pas eu le plaisir de faire du camping, d'aller en voyage avec ses parents, de découvrir l'excitation des week-ends de ski en montagne. Le bitume de la métropole avait été son seul ami, la seule destination monotone pour le gamin rêveur qu'il était. Ses parents n'avaient eu qu'une seule préoccupation en tête : boire jour et nuit. La venue du poupon n'y avait rien changé. Ils se disputaient pour un rien, incapables de garder un emploi très longtemps, accumulant les arrestations pour conduite en état d'ébriété et autres délits d'alcooliques. Vols à l'étalage, menaces de mort proférées à des voisins, disputes en public... la liste était longue. Ils déménageaient très souvent, la plupart du temps sans payer le loyer. Dans ses longues heures de réflexion en prison, il s'était souvent demandé pourquoi la protection de la jeunesse n'était jamais intervenue pour lui permettre d'échapper à cette vie peu formative. Les choses changèrent toutefois peu après avoir célébré son 16^e anniversaire, qui n'avait été qu'une pénible soirée à nettoyer seul la vomissure de son père maculant le canapé. Sa mère était rentrée après une absence inexplicable de deux jours. Ils s'étaient tous les trois endormis, une fois les cris et les pleurs noyés dans l'alcool. Un de ses géniteurs inadéquats avait sombré dans les limbes de l'inconscience avec une cigarette au bec, déclenchant un incendie majeur qui avait dévasté leur appartement minable et les trois taudis dans l'immeuble adjacent. Il avait survécu avec chance, en raison de l'initiative d'un pompier courageux et de sa sobriété. Le garçon n'avait rien pu faire pour ses parents, tous deux brûlés vifs.

La valse des foyers d'accueils qui suivit ne fut guère plus agréable que sa vie précédente, mais elle fut de courte durée. On le laissa partir le jour de ses 18 ans, l'âge légal auquel le gouvernement cessait d'envoyer des chèques mensuels à ceux qui « s'occupaient » de lui. En fait, Old Orchard représentait un symbole puéril d'innocence, une fantaisie alimentée par 20 ans de prison. C'était une véritable obsession qu'il avait entretenue pour ce lieu mythique, sans ignorer qu'il ne pourrait réparer les dégâts émotionnels subis durant sa jeunesse.

Denis chassa toutes ces pensées néfastes de son esprit. Il observa les grandes demeures bordant la rue où il se tenait, la plupart avec des enseignes témoignant de leur vocation commerciale. Des auberges, que les touristes envahissaient en déboursant des sommes exagérées pour loger tout près de l'océan. Certaines de ces bâtisses étaient très belles, avec leurs façades colorées et l'architecture particulière du siècle dernier. De grandes demeures vieillissantes, mais toujours aussi solides. La rue où il se trouvait

bordait la haute dune protégeant illusoirement les demeures contre les éléments venant du large. C'était une simple bande de sable réduisant la vitesse du vent et capable de ralentir les vagues en cas d'inondations. Il pouvait entendre les déferlantes attaquer la plage non loin ; l'odeur salée, nouvelle pour lui, l'enivrait comme le parfum d'une belle inconnue. L'océan était à sa gauche et, comme il regardait la dune avec curiosité, son regard découvrit une petite pancarte jaune. Fichée dans la pelouse d'une résidence, elle attira son attention. Il s'en approcha, ignorant les rares voitures passant dans la rue et les piétons bronzés qui s'exclamaient devant la moindre chose anodine qu'ils voyaient.

Le mois de septembre tirait à sa fin. Une vague de chaleur inattendue avait déferlé sur le Nord-Est et avait permis l'afflux inespéré d'une dernière invasion de touristes. Des badauds susceptibles de dépenser leurs derniers dollars dans la région avant l'hiver. La plupart des boutiques et restaurants au chiffre d'affaires réduit en cette fin de saison avaient ouvert leurs portes. Les vendeurs ambulants étaient de retour et la jetée, ouverte pour le plaisir de tous. Les auberges sur le point de condamner certaines de leurs chambres pour économiser ou faire des rénovations dans les mois à venir avaient doublé leurs nombres de locataires. Mère nature retardait le retour de la communauté fantôme ensevelie sous les neiges.

La petite enseigne jaune pointait vers un établissement sur la gauche, de l'autre côté de la rue. Placée entre deux auberges hautaines et aux façades majestueuses, une petite taverne très étroite invitait le passant à déguster des bières à bas prix. Le « Poisson à la queue jaune » avait une façade de couleur canari très voyante, une porte basse sur laquelle on avait maladroitement peint un espadon en pleine activité de nage douteuse. Denis avait soif. Il pourrait se soucier plus tard de trouver un gîte pour la nuit, en particulier parce qu'il voyait une multitude d'affiches invitant les gens à louer des chambres tout autour. Dans sa liste de priorité absolue, la soif était maîtresse et dominait tous ses autres besoins. Il décida donc de traverser la rue et de pénétrer dans la taverne.

Il était difficile d'imaginer que deux jours plus tôt, il se trouvait toujours dans un centre pénitencier. Deux jours que la porte de sa cellule s'était ouverte dans un cliquetis métallique sourd, pour laisser entrer un gardien souriant. On lui avait annoncé sa libération, fait signer des documents, remis ses articles personnels et, comme dans un rêve, on l'avait reconduit à la sortie. Les autres détenus hurlaient à son passage, frappant les barreaux. C'était un rituel auquel il avait lui-même participé à maintes reprises dans le passé. Aujourd'hui, Denis profitait avec joie de cette tradition carcérale. Le directeur de la prison était venu en personne pour lui souhaiter bonne chance, sans lui serrer la main tendue. Denis avait été relâché dans un monde qu'il ne connaissait plus que par la télévision, les films et les livres. Il n'avait jamais touché un téléphone cellulaire, jamais navigué sur Internet. Il se sentait comme un voyageur dans le temps, visitant un futur connu, mais

combien effrayant.

L'auberge l'avalait davantage comme une baleine affamée qu'un vulgaire poisson jaune barbotant. Il trouva une table vide dans la pièce sombre et empuantie par la cigarette, pour y prendre place. La salle était étroite, mais tout en longueur. Un bar occupait le mur au fond de l'établissement. Une bonne vingtaine de personnes consommaient en silence, en riant ou en discutant entre elles. Denis avait 43 ans et faisait presque 1,80 mètre. Les longues séances de musculation dans le gymnase du centre pénitencier lui avaient permis de garder la forme. Entre les murs de Donnacona, il avait survécu en repoussant les agressions physiques et sexuelles, en partie grâce à l'exercice et la prudence. Dans son adolescence, ses yeux bleus et son teint olive lui avaient conféré un certain succès auprès des femmes, mais il ignorait comment elles réagiraient aujourd'hui. Les temps avaient changé.

Une serveuse s'approcha avec un large sourire. Dans la trentaine, elle n'était pas vraiment jolie, mais sa poitrine monopolisait le regard et excusait sa médiocrité. Son décolleté provocateur invitait le curieux à plonger dans un gouffre digne du Grand Canyon. Denis commanda une bouteille de bière, satisfait de voir que son accent québécois avait été ignoré. C'était un autre avantage de s'installer dans une région habituée à la présence d'étrangers, et aux habitants plus tolérants. Il espérait qu'on allait le laisser tranquille. Il n'avait aucun doute que la nouvelle de sa sortie avait fait les manchettes à Montréal.

En attendant sa bière, il en profita pour épier les autres clients. Trois couples savouraient leurs consommations en discutant, occupant différentes tables dans la pièce. Sans détenir la moindre expertise sur le sujet, Denis fut néanmoins capable de reconnaître en ces individus des touristes typiques. Ils buvaient des « Bloody Mary », portaient des vêtements décontractés et affichaient ce petit quelque chose relié au pouvoir de l'argent. Au bar, quelques hommes accoudés toisaient avec dédain les touristes hurlant et riant aux éclats. C'était les habitants du coin, les habitués de l'endroit, et leur habillement témoignait de leurs origines ouvrières. Ils toléraient les estivants parce que ces derniers faisaient fonctionner l'économie, les aidaient à payer leurs hypothèques. Plombiers, garagistes, pêcheurs ou peintres, ces hommes travaillaient dur dans un contexte économique déclinant.

La bière arriva dans une bouteille glacée et ruisselante, comme dans les publicités télévisées. Sans attendre, il en but la moitié d'une traite. C'était sa première gorgée en plus de 20 ans. Savoureuse et rafraîchissante, mieux que dans ses souvenirs les plus précis. Il dut reposer la bouteille, au risque de s'étouffer. Sa tolérance à l'alcool réduite, quelques bières suffiraient à le saouler. Il devrait être prudent. Perdu dans ses pensées, il ne prit conscience d'une présence à ses côtés que lorsqu'on lui tapota l'épaule.

Une adolescente se tenait à sa droite en lui souriant. Elle semblait tout juste sortie de l'enfance. Son manteau noir trop serré, usé et effiloché aux

manches datait d'un autre siècle. Il lui manquait quelques boutons sur le devant, dévoilant une blouse jadis blanche salie par le temps et l'absence de nettoyage régulier. Elle aurait pu être jolie, n'eussent été son air piteux, son regard fuyant et sa timidité évidente. Une longue chevelure négligée retombait librement sur ses épaules basses, son dos courbé dans une attitude de soumission à la misère de cette vie difficile. Sa maigreur était à faire peur. Son teint cireux soulignait ses joues creuses, amplifiait l'effet dramatique des larges cernes sous ses yeux. Une odeur désagréable flottait autour d'elle. Malgré la chaleur ambiante, elle paraissait glacée, résultat possible d'une malnutrition quotidienne.

— Oui ?

Les grands yeux bleus de la gamine le toisaient, suppliants. Il lui sembla que le volume de la musique dans l'établissement avait diminué. Un coup d'œil par-dessus l'épaule de la petite lui permit de voir que les hommes au bar posaient leurs regards sombres sur lui, comme des corbeaux de mauvais augure. Se faisait-il des idées ? Où était-il vraiment devenu le centre d'attention de ces travailleurs vivant dans la région ? Il n'en savait rien, vaguement engourdi par le peu d'alcool ingurgité qui lui montait déjà à la tête. L'adolescente se détourna, visiblement mal à l'aise, paraissant avoir perdu son courage. Elle cherchait quelqu'un d'autre dans la pièce, tenait une boîte en carton devant elle, avec le nombre 30 écrit dessus au marqueur noir. La gamine revint vers lui, le sourire timide transformé en rictus nerveux.

— Bonjour monsieur. Je vends des allumettes.

Sa petite main maigrichonne et tremblante tenait un carton d'allumettes comme on en trouve dans les motels ou tout autre établissement voulant faire de la promotion facile.

Denis avait chaud ; la proximité soudain envahissante de la jeune fille le rendait agité, faisait remonter des souvenirs troublants dans son esprit. Son regard vacillait entre la réalité du moment et la réminiscence d'une époque révolue, d'actions irréfléchies qui l'avaient condamné à une éternité en prison. Il devait reprendre ses esprits au risque de perdre la tête à nouveau.

Pourquoi l'avait-on relâché ?

La jeune fille hésita devant son air hagard et précisa le prix de sa marchandise, s'excusant presque du montant qui devait lui sembler exorbitant.

— C'est 30 sous par carton.

Il avait l'impression que les murs s'étaient rapprochés, qu'un poids terrible menaçait de s'écrouler sur lui, de le broyer sous des tonnes de débris cimentés. La férocité de ses pensées coupables, la fièvre de son corps en manque d'affection et l'ambiance saturée de stimuli lui donnaient le vertige. Pourquoi le regardait-on ainsi ? Où était passée la musique ? Que ressentait-il vraiment ?

Il remarqua que des ombres étaient apparues dans son champ de vision

; des silhouettes l'entouraient, et Denis ne put dire que la seule chose qui lui passa par la tête.

— Tu es très belle !

Les choses se précipitèrent ensuite. La jeune fille perdit son sourire, abaissant la boîte devant elle d'où s'échappèrent de petites boîtes multicolores. Elle recula de quelques pas, sans se retourner. Il entendit des bruits de chaises raclant le sol, des verres et bouteilles qu'on reposait bruyamment sur le comptoir. Des pas empressés et pesants firent vibrer le sol ; les verres empilés sur le comptoir tintèrent les uns contre les autres. De puissantes poignes s'emparèrent de lui avec force, sans ménagement, pour le jeter brutalement au sol. Sa bouteille, sur la table, bascula pour aller s'écraser et répandre son contenu doré dans une explosion de verre. L'odeur de la bière domina celle de la cigarette. Du coin de l'œil, plaqué sur le plancher sale et froid, il vit la gamine, accompagnée d'une femme plus âgée, qui se ruait vers la porte de sortie. Ce devait être sa mère. La terreur dans leurs regards était évidente, déformait leurs jolis traits.

Que se passait-il donc ?

Au sol, Denis fut roué de coups de pied, ces derniers fusant de partout. Tout se passait trop vite ; la brutalité de l'attaque l'empêchait de réagir. Étourdi par une botte qui l'atteignit au front, il cessa de remuer, et on lui empoigna les jambes. On le traîna vers l'arrière de l'établissement. La cohue était complète ; les hommes l'insultaient et hurlaient. Dans le court trajet, sa tête percuta des chaises et des tables. On continuait à le frapper. Il ne comprenait pas pourquoi cette foule se déchaînait ainsi contre lui. Les hommes avaient-ils deviné la chose monstrueuse qui gisait dans son cerveau malade, cette folie trop humaine pour être acceptée et trop condamnable pour être même tolérée ?

Les psychiatres de la prison avaient déclaré qu'il était guéri de son cancer, guéri de l'immondice qui lui avait fait commettre des actes impensables. Toutes ces années de thérapies, de discussions, d'excision de son mal et de prières devaient vraisemblablement l'avoir changé.

S'étaient-ils trompés ?

Toujours sur le dos, il se retrouva dans une petite pièce adjacente au bar, où on relâcha enfin l'emprise exercée sur ses jambes pour le laisser choir. Les individus se retirèrent, refermant en claquant une lourde porte boisée. Le silence se fit autour de lui. Denis se redressa en grimaçant, pour s'adosser à un mur froid dans l'obscurité du réduit. En fait, il découvrit qu'il se trouvait dans un placard. Sa main exploratrice tâtonna de chaque côté pour rencontrer une serpillière encore humide, un balai et un seau. Une faible odeur de détergent se dégageait aussi des étagères qui l'entouraient. Il en profita pour faire l'inspection tactile des dommages encourus durant l'altercation. Son nez saignait, sa lèvre inférieure était fendue et ses côtes, douloureuses. Il avait été chanceux de s'en tirer avec si peu de blessures. Ils auraient pu le tuer. Tant pis pour l'accueil amical des voisins du Sud.

Denis avait peur, peur parce qu'il était loin de chez lui, loin de sa cellule protectrice et des gardes vigilants. Loin des règles inébranlables et des couvre-feux, de l'extinction des lumières, des fouilles quotidiennes. Il ne comprenait pas la réaction hystérique collective des clients du bar. Sa frayeur venait aussi un peu du trouble qui l'avait animé en voyant la jeune fille. Elle représentait sa première rencontre rapprochée avec la gent féminine.

L'alcool avait-il joué un rôle dans son énigmatique comportement ?

Il avait pourtant payé son dû à cette société. Il se croyait libéré. On le lui avait répété jour après jour, dans un bureau aux murs placardés de diplômes encadrés.

CHAPITRE 3

Denis somnolait lorsque la porte du placard s'ouvrit. Il s'éveilla en sursaut, désorienté et convaincu que le silence et l'immobilité avaient duré quelques heures. La clarté venant du couloir l'aveugla. Son premier réflexe fut de lever les mains devant son visage, tout en clignant des yeux. À mesure qu'il s'adaptait à la luminosité, une large silhouette encadrée dans la porte se précisait, accompagnée par deux autres individus en retrait. Dès le moment où il manifesta l'intention de se relever en remuant, un puissant faisceau lumineux l'agressa, directement pointé sur son visage. Une voix d'ogre se répercuta dans le réduit.

- Ne bougez pas !

Denis obtempéra, laissant son postérieur retomber au sol. La situation n'était pas en sa faveur ; nul besoin de jouer les héros. En prison, il avait rapidement compris que la lutte était parfois inutile, ne faisait qu'empirer les choses. Un homme avec son expérience savait quand se battre ou non. Dans le cas présent, la deuxième attitude était privilégiée. Il n'était pas dans son pays. Il venait de subir une sévère correction et était clairement en désavantage numérique face à ces individus. Le faisceau fut abaissé, lui permettant de retrouver complètement la vue. L'homme devant lui était grand, vêtu d'un uniforme noir des forces de l'ordre de l'État. Il portait de grosses bottes et un chapeau au sommet vaguement arrondi. Un insigne métallique en forme d'étoile scintillait sur sa poitrine. L'arme rangée dans un étui à sa taille paraissait démesurément grosse, un de ces calibres utilisés par les policiers américains. Son visage demeurait masqué par l'ombre de son chapeau. Derrière lui, on bougea, et une voix nasillarde, à l'accent typique du Maine, se fit entendre.

- Il regardait Stacey d'une drôle de façon, Mike. Il lui a dit qu'elle était belle. Tu imagines ? Lui dire cela en plein jour ?

Le visage de celui qui avait parlé apparut à la droite du policier, petit visage de belette à la barbe non taillée. Denis reconnut un des clients du bar. Mike se retourna vers les autres derrière lui et leur parla.

- Vous me laissez seul avec lui.
- Mais shérif...
- Maintenant !

Les hommes massés derrière le shérif hésitèrent à obtempérer durant un bref moment. Ils finirent par se retirer, la queue entre les deux jambes. Il était facile de deviner qui détenait l'autorité suprême. Le policier s'écarta en faisant quelques pas à reculons, libérant ainsi le passage. Denis se leva avec méfiance, flairant le piège. Il fit quelques pas, laissant le placard derrière lui. L'homme n'avait certes pas oublié les coups reçus, et son expression faciale se voulait la représentation de son mécontentement. Bref, il était de mauvaise humeur. Le placard se trouvait bien dans la réserve du bar ; en effet, plusieurs caisses de bière étaient empilées le long du mur de droite. Des tonneaux et des boîtes aux inscriptions diverses, signalant les alcools à l'intérieur, étaient aussi entassés le long du même mur. De l'autre côté de la pièce trônait un large comptoir avec un évier double en acier inoxydable. Ainsi qu'un réfrigérateur et un four à micro-ondes. L'endroit devait servir de cuisine où on préparait les mets rapides servis dans ce genre d'établissement où la gastronomie prenait des airs d'ailes de poulet.

Le shérif s'était adossé contre une porte, laquelle devait communiquer avec le bar. On pouvait entendre une musique en sourdine et des rires lointains. Une autre issue se trouvait à l'opposé, donnant vraisemblablement dans la rue ou ruelle à l'arrière du commerce. Denis vit que l'homme tenait son portefeuille en cuir, hérité d'un oncle décédé du cancer, et une feuille de papier. Le policier le toisait en silence, songeur, lui laissant faire deux pas afin de s'approcher. Il voulait surtout s'éloigner du placard où il n'avait pas l'envie de se retrouver emprisonné. Mike, c'était le nom du policier, retira son chapeau en dévoilant un visage plissé, des joues de bouledogue et un regard de faucon aussi perçant qu'un poignard. Sa ressemblance avec le vieil homme (Jud Crandall) dans le film « Cimetière vivant », une adaptation du roman *Simetierre* de Stephen King, était frappante. Denis ne pouvait détacher son regard du visage familier, troublant en raison de leur présence dans le Maine, lieu de prédilection des histoires du maître de l'horreur américain.

Le shérif plissa le front de contrariété, avant de lui parler avec lassitude.

- Je ne veux rien entendre au sujet de ce film, vous avez compris ?
Il n'était donc pas le premier à noter la ressemblance. Un hochement de tête confirma son intention d'obtempérer. L'homme soupira, avant de lui lancer le portefeuille qu'il attrapa en plein vol. Sans un mot, il remplaça l'objet dans sa poche, trop choqué pour en

examiner le contenu.

Le policier soupira en se passant une main sur le visage, visiblement mal à l'aise. Il paraissait la soixantaine avancée, d'une stature imposante. Très facile d'inspirer le respect avec un tel gabarit.

- Il semblerait que nous soyons devant un petit malentendu.

Denis préférait ne pas répondre ; il avait l'impression qu'il était facile de tomber en disgrâce avec les habitants du coin. D'autant plus qu'il était reconnu pour dire franchement ce qu'il pensait. La situation n'avait rien de rassurant. Mike quitta sa position pour se rendre aux caisses de bière alignées contre le mur. De l'une d'elles, il retira une « Samuel Adams » tiède qu'il décapsula à l'aide de son trousseau de clés. Le bouchon heurta le sol dans un cliquetis pour rebondir à quelques reprises. Aucune consommation ne lui fut offerte, et il n'avait pour ainsi dire aucune envie de boire, malgré sa gorge sèche.

Le shérif éructa bruyamment, sans le quitter des yeux.

- Il y a certaines choses, monsieur Lebeau, qu'il faut éviter de faire par ici.

Denis se mordit la langue, son envie de débiter une sottise déplacée menaçant de lui causer de gros problèmes. *Écoute le monsieur avec le revolver, ne fais pas le con.* Il désirait quitter cet endroit, retrouver l'air frais et l'océan qu'il n'avait pas encore eu la chance de contempler. Mike reprit son monologue.

- Il faut nous comprendre. Nos filles sont un sujet assez délicat.

Il hocha à nouveau la tête, prêt à acquiescer au moindre propos du policier, aussi loufoque soit-il. Le shérif épia sa réaction, cherchant peut-être à découvrir s'il voulait porter plainte ou causer des problèmes à ceux qui l'avaient maltraité. Convaincu de sa sincérité, il parla à nouveau.

- J'ai imprimé votre dossier criminel.

Denis pouvait voir sur le document l'en-tête du ministère de la Justice du Québec. Il eut des sueurs froides, un début de nausée. Rien de bon ne pouvait venir de ce document. Son passé, ainsi raconté à un étranger par un fonctionnaire ignorant et surpayé, dans un contexte de haine pour les gestes incompréhensibles tels que ceux qu'il avait commis, ne pouvait l'aider à se faire accepter. Le policier prit le temps de lire quelques lignes en silence, pour relever le regard vers lui.

- Vous êtes chanceux. Pour les dates des incidents qui nous concernent, vous étiez déjà en prison.

Chanceux et prison étaient deux mots qu'il n'aurait jamais cru entendre dans une même phrase. On l'avait donc soupçonné d'un crime quelconque. Sa présence derrière les barreaux à ces dates

précises l'éliminait de la liste des coupables. Sa curiosité était éveillée. Malgré la méfiance, la peur et l'intimidation exercée par le policier, il osa lui poser une question.

- Quels incidents ?

L'autre se renfroigna. Il plia la feuille de papier pour ensuite l'insérer dans la poche poitrine de sa chemise, boutonnant ensuite son manteau. Il se racla la gorge, termina sa bière d'une gorgée et fit un vague geste de la main vers le bar.

- Je crois qu'on serait mieux ailleurs pour parler de cela.

Le shérif déposa sa bouteille vide sur le comptoir, pour s'avancer vers la porte opposée à celle qui donnait dans l'établissement. Ils entendirent des bruits de frottement, et Denis se demanda si les hommes qui l'avaient battu se trouvaient de l'autre côté, espionnant la conservation. Mike s'immobilisa en posant la main sur la poignée.

- Alors, vous venez ?

D'une poussée, la porte fut dégagée, et l'immense silhouette disparut dans la nuit fraîche. Une brise saline insistante pénétra aussitôt dans la pièce, le faisant grelotter. Denis emboîta le pas à son guide, découvrant une ruelle à l'odeur d'urine et de poissons morts. La voiture du shérif en bloquait l'accès, stationnée de travers. En s'approchant, Denis vit son sac à dos sur le siège arrière. Le policier monta à l'avant, tout en hurlant un ordre sans équivoque :

- Montez !

Il n'eut pas vraiment le choix et dut obéir.

CHAPITRE 4

La balade en voiture avec le shérif fut de courte durée. La berline s'immobilisa à quelques rues de leur point de départ, dans l'entrée d'une large demeure grise de trois étages. Elle surplombait la dune protectrice. Un petit trottoir fait de planches de bois permettait d'accéder à la plage non loin du stationnement. Étrangement, la façade qu'ils voyaient de la rue était l'arrière de l'édifice, comme s'il avait été érigé pour tourner le dos à la civilisation et faire ainsi face à l'océan. L'emplacement offrait suffisamment de place pour garer une dizaine de voitures, mais ce soir seulement deux s'y trouvaient. Un lampadaire éclairait la cour, diffusant sa clarté sur les escaliers accédant aux différents niveaux de l'habitation centenaire. L'auberge devait compter une dizaine de chambres ; six portes étaient visibles de là où il se trouvait.

Le shérif gara la voiture sous un énorme peuplier. Un coup d'œil à l'affichage lumineux du tableau de bord lui permit de voir qu'il était 0 h 10. Le conducteur observait la résidence devant eux, sans couper le moteur. Une enseigne se balançait doucement au rythme des bourrasques. Le nom de l'auberge était inscrit en lettres gothiques noires, sur fond blanc d'écu médiéval. « La Maison des ondulantes ». L'endroit était bien entretenu et invitant. Des décorations avaient judicieusement été intégrées au décor pittoresque d'un petit jardin entouré d'une clôture, sous l'escalier. Aucune des fenêtres de ce côté-ci n'était allumée. Le calme régnait sur l'édifice.

- Vous permettez ?

Le shérif tenait un cigare. Il n'attendit toutefois pas sa réponse, abaissant la vitre de son côté de quelques centimètres pour l'allumer avec un briquet retiré de sa poche de veston. Un nuage odorant emplît aussitôt l'habacle, sans le moindre désir de s'échapper par la mince ouverture illusoire. Le shérif se mit ensuite à parler sur un ton proche de la confidence.

- Depuis une vingtaine d'années, plusieurs disparitions ont secoué notre communauté. Celui ou ceux qui commettent ces crimes ne laissent aucun indice, aucune trace.

- Des enlèvements ?

Le shérif renifla, incapable de masquer son malaise en abordant le sujet désagréable de ces crimes non résolus. Il devait bien évidemment ressentir un brin de responsabilité dans cette situation très délicate. Il semblait avoir vieilli de quelques années ; la lassitude déformait ses traits. Son regard était vide ; une terrible colère dormait sous la surface.

- Oui. Un total de 22 jeunes filles ont disparu. Sans laisser la moindre trace. Les corps n'ont jamais été retrouvés. Toutes les victimes étaient nées dans la région.

Denis réfléchissait et se retourna vers le policier. Songeur, il se remémorait l'incident du bar, sa réaction inappropriée avec la jeune fille.

- Elles étaient toutes blondes, non ?
- En effet.

Il comprenait maintenant pourquoi les hommes du bar s'étaient énervés. Son trouble devant la jeune fille, son expression faciale et son langage corporel avaient éveillé les soupçons. Se figer devant la gamine comme un idiot, pour lui dire qu'elle était belle, n'avait rien d'un comportement acceptable dans le contexte actuel de cette communauté. La frustration grandissante des hommes, jumelée avec un instinct primaire de protection, avait suffi à les convaincre de ses mauvaises intentions.

Le shérif abaissa sa vitre de quelques centimètres supplémentaires, ignorant le froid qui s'engouffrait. Sa radio grésillait imperceptiblement ; son niveau sonore était au plus bas, presque inaudible. Il reprit la parole.

- On a tout essayé. La police de l'État puis le FBI sont venus nous prêter main-forte. Sans résultat. Ils ont émis plusieurs hypothèses saugrenues et se sont vite lassés pour aller s'occuper d'autres affaires plus urgentes.

Une fenêtre qui s'éclairait au deuxième étage de l'auberge attira les regards des deux hommes. Une silhouette féminine passa rapidement derrière les rideaux clos. Ils fixèrent la fenêtre un moment, en silence, avant que le conducteur ne reprenne la parole.

- Le maire a instauré des couvre-feux, ordonné des patrouilles supplémentaires, accepté l'aide des citoyens qui se sont relayés pour sillonner les rues jour et nuit durant des semaines entières. Rien n'y fit ; les victimes s'accumulaient quand même.

L'épuisement du représentant de l'ordre était tangible. Son sentiment d'impuissance devait le tenailler jour et nuit, tout comme

son incapacité à faire le travail pour lequel on le payait. Discuter avec un étranger lui avait demandé un effort et un courage exceptionnel. Il paraissait néanmoins soulagé de pouvoir parler de son problème avec un individu qui ne pouvait le juger, le condamner. Le shérif devait subir de fortes pressions des élus municipaux et des citoyens qui l'avaient élu à ce poste. Nul doute qu'il prenait cet échec à cœur.

- Nos petites filles disparaissent, et je n'y peux rien.

Mal à l'aise devant la détresse de l'homme, Denis observa les autres voitures stationnées, notant les plaques d'immatriculation du Massachusetts et de l'Ontario. Le shérif bougea, tendit la main vers lui, et Denis sursauta en croyant qu'il était sur le point de le toucher. En fait, ce dernier ouvrit la boîte à gant pour y prendre une flasque en étain. La nervosité de son passager fit sourire Mike qui avala une très longue gorgée d'un alcool, provoquant une grimace. Il tendit le contenant métallique argenté vers Denis, qui en hérita avant d'en prendre une gorgée, non sans essuyer le goulot. Le liquide tiède lui déchira la gorge, brûlant son estomac pour répandre dans tout son corps une chaleur volcanique. Il réprima son envie de tousser, sentit son visage qui rougissait.

- J'ai une proposition à vous faire, monsieur Lebeau.

Intrigué, Denis observa attentivement le visage triste de son interlocuteur. Il craignait toujours le piège. Le vieil homme retira le document plié et rangé plus tôt dans sa poche, pour le tendre vers son passager.

- Je sais ce dont vous êtes capable. J'ai parlé au policier chargé de l'enquête. Il est convaincu que vous êtes coupable de tous ces meurtres, même s'ils n'ont pu vous épingler que pour le dernier.

Denis allait protester, mais Mike leva la main, pour l'empêcher de parler. Il resta donc muet.

- Ça m'est égal de savoir si vous êtes un monstre ou non. J'ai besoin d'aide. En lisant ce document, j'ai eu une idée de génie. Vous avez une longueur d'avance sur moi.

L'ancien détenu craignait de découvrir les véritables intentions du policier. Il s'était bien douté qu'on lui voulait quelque chose, qu'il ne s'en sortirait pas aussi facilement. La suite lui causa encore plus de frayeur.

- Vous êtes un inconnu dans la région. Vous passerez inaperçu. Vous avez côtoyé des criminels durant 20 ans. Vous connaissez l'euphorie du meurtre. Qui est mieux placé qu'un tueur pour en contrer un autre ?

Ces paroles le laissèrent à la fois estomaqué et perplexe. Il était partagé entre la crainte que lui inspirait cet individu et ses propos insolites, risibles. Il lui offrait un emploi ? Recrutait un homme tout juste sorti de prison après avoir purgé une peine pour un meurtre horrible ? Quelque chose puait dans ce stratagème digne d'un mauvais scénario de films à petit budget. Il n'arrivait toutefois pas à mettre le doigt sur ce qui n'allait pas. Un emploi, même aussi incertain, lui permettrait de demeurer dans la région et, qui sait, de gagner de l'argent. Il pourrait toujours fuir si les choses s'envenimaient.

- Vous n'avez pas à me répondre ce soir. Je vous offre le gîte et les repas dans cette auberge. Je m'arrangerai avec le maire pour qu'on vous verse un salaire, même si ce n'est pas grand-chose.

Mike l'observait avec grand intérêt, cherchant peut-être à deviner ce qu'il pensait de cette offre inhabituelle. Il prit une autre bouffée de son cigare, libérant la fumée à l'extérieur d'un jet opaque, et les deux hommes dans la voiture virent une silhouette immobile dans le haut de l'escalier menant au deuxième étage. Une femme âgée de petite taille, vêtue d'une robe de chambre blanche, agita la main. Le shérif répondit avec un geste similaire avant de reprendre.

- Je passerai demain matin. Ces dames prendront bien soin de vous. Si vous décidez de me donner un coup de main, vous vous installerez ici. Sinon, je vous escorterai hors des limites de notre municipalité pour que vous puissiez continuer votre chemin.

Denis s'imagina un moment comme dans le film « Rambo », avec son sac sur le dos, marchant sous la pluie, s'éloignant du patelin inhospitalier. Cette idée ne lui plaisait pas vraiment. Son manque de collaboration mettrait un terme à son rêve de vivre près de cette plage mythique. Le conducteur jeta son cigare dans le stationnement sans se préoccuper du geste punissable et pollueur. Les mains sur le volant et muet, il fit savoir à son passager qu'il avait terminé son discours.

- N'oubliez pas votre sac à dos.

Sans un mot, Denis quitta l'habacle qui empestait le Cubain. Il récupéra son sac sur la banquette arrière et referma en douceur. La voiture quitta le stationnement, l'inondant du reflet de ses feux arrière. Se retournant vers l'auberge, il vit la femme qui patientait, les bras autour de son corps pour se réchauffer. Elle lui fit signe de monter la rejoindre, et il obtempéra. Elle le guida le long d'un balcon parsemé de chaises à bascule, jusqu'à une porte numérotée 5, qu'elle ouvrit avec une clé venant d'un énorme trousseau. Dès l'ouverture de la porte, elle le laissa seul pour retourner dans sa propre chambre.

Denis hésita, mais n'avait pas vraiment d'autre endroit où aller ce soir. Il pénétra dans la petite pièce meublée.

Dans quel borbier avait-il mis les pieds ?

CHAPITRE 5

1994

Quartier de Verdun, Montréal.

C'est l'après-midi. Le ciel est dégagé, et Denis marche sur la rue de l'Église, un sac en plastique à la main rempli d'articles achetés au supermarché IGA du coin. À 23 ans, il vit seul dans un petit appartement semi-meublé d'une pièce et demie. Son logis constamment envahi par les odeurs épicées des repas de la famille indienne du premier étage. Il réside au second.

Il marche lentement avec son sac, observant distraitemment les vitrines des différents commerces rencontrés. Avec agilité, il manœuvre pour éviter les petites vieilles trop lentes qui bloquent le trottoir ou les adolescents bruyants sans égard pour les autres. Au coin des rues de l'Église et Wellington, une jeune femme sur le trottoir opposé l'interpelle, pour ensuite traverser la rue au pas de course et venir se dresser devant lui. Denis la toise avec curiosité ; il ne la connaît pas, puisque nouveau dans le quartier.

Que lui veut-elle ?

La jeune femme l'examine de la tête aux pieds, tout en mâchant une gomme un peu trop grosse pour sa bouche, ce qui lui donne un air vaguement bovin. Jolie, elle porte un jean serré, un petit manteau noir ouvert sur un chandail blanc. Son maquillage discret met en valeur ses yeux lumineux et lèvres rosées. Elle tend la main entre eux, le forçant à baisser les yeux pour découvrir qu'elle tient un billet de 20 dollars.

- Tu peux nous sortir des bières ?

Il soupire d'exaspération. On dirait qu'il ne se passe pas un seul jour sans qu'on lui fasse une telle demande. Un coup d'œil à la ronde permet de voir trois autres adolescentes groupées au coin de la rue suivante, qui les observent. Denis est contrarié, n'a pas le temps ou l'envie de jouer au grand frère. Il hoche négativement la tête, avant de parler.

- Non merci. Pas intéressé.

Il s'apprête à reprendre la marche, mais la fille lui bloque le chemin en se plaçant sur sa trajectoire.

- Écoute, personne ne veut nous sortir de la bière. Tu pourrais faire cela, non ?

Denis la regarde tout d'abord avec mécontentement, puis avec intérêt, lorsqu'elle sourit. Amusée, elle se recule d'un pas, lui offrant ainsi l'occasion de la détailler. Est-ce ce qu'elle veut ? Elle crache sa gomme au sol à leur droite, modifiant son attitude. Elle semble plus confiante, moins timide. Déterminée.

- Je vois. Écoute, je peux te faire quelque chose en échange.

Le jeune homme est choqué par ce qu'impliquent ces paroles. Sans se faire d'idée, il est assez facile de comprendre de quoi elle parle. La fille se détourne vers ses copines, leur fait un geste vague, et elles s'éloignent en riant. Elle lui tend ensuite la main.

- Suis-moi.

Devant son immobilité, elle lui prend la main, sa petite poigne chaude entourant ses doigts glacés. Elle l'attire ainsi le long du trottoir, longeant le mur de brique d'un bâtiment. Il ne peut s'empêcher de remarquer ses fesses qui se démarquent dans le jean moulant, son corps qui se déhanche généreusement. Elle est très jolie, possède un physique enviable. Mais elle est trop jeune. Une adolescente fréquentant probablement toujours l'école secondaire. Ils bifurquent dans une ruelle où déguerpit un chat de gouttière gris au pelage sale. La fille le conduit auprès d'un gros conteneur à déchet vert, dont le couvercle rabattu semble incapable de retenir adéquatement les rebuts qu'il contient. Le sol est jonché de sacs à ordures blancs et noirs. Une alarme résonne dans son esprit. Irait-elle jusque-là pour une caisse de bière ? La peur le prend soudain. La peur d'être surpris, de commettre une erreur irréparable. Elle est si jeune, si petite. Quel âge peut-elle avoir ? Qui sait, 15, 16 ans ? Il n'est plus certain que ce soit une bonne idée et exerce une faible résistance sur la poigne qui le guide, pour finalement l'immobiliser avec l'intention de lui parler. Mais la fille se retourne, le pousse contre le mur de brique tout près. Il n'avait pas prévu la manœuvre et s'adosse durement contre la surface rugueuse.

Il veut la raisonner, lui faire comprendre que ce n'est pas une bonne idée. Sauf qu'elle est comme une bête déchaînée. À peine est-il immobilisé qu'elle tombe à genoux devant lui. Ses mains expertes trouvent rapidement sa ceinture, sa fermeture éclair, et elles s'activent à défaire son pantalon. Denis est paralysé par la surprise, ne sait trop quoi faire. Il marmonne des paroles raisonnables qui se perdent dans le vide empuanti de la ruelle. Elle ne l'écoute pas. Il sait qu'il doit résister, montrer l'exemple, s'éviter des ennuis. Mais Denis est un homme, avec des désirs, des fantaisies et un pénis plus gros que son cerveau. Son érection draine un flot de sang si important

que ses facultés intellectuelles privées d'oxygène et d'hémoglobine sont incapables de s'imposer. Son sexe prend le contrôle de ses impulsions.

Il jette des regards furtifs de chaque côté, conscient de la possibilité d'être surpris à tout moment. Ce n'est pas un lieu discret, mais une ruelle très passante, un raccourci entre deux rues commerciales d'ordinaire bondées durant le jour. Le jeune homme baisse le regard au moment où la fille fait glisser son sous-vêtement jusqu'à ses genoux. Son membre durci se dresse, tel un ressort libéré. Elle couine d'un plaisir non feint, avant de prendre son sexe dans ses mains chaudes.

Jésus, Marie, Joseph et tous les chameaux dans l'étable avec les rois mages !

Il se tord, le corps tout entier parcouru de frissons. Sa main gauche caresse la chevelure douce de sa compagne du moment. Les yeux exorbités, la bouche entrouverte comme un idiot, il grogne tandis qu'elle amorce un mouvement de va-et-vient assez lent avec ses mains. Des voitures bruyantes passent à moins d'une quinzaine de mètres d'eux, mais il s'en moque. Sa main sur la tête de la fille exerce une pression délicate, amorçant un mouvement vers ses parties. Elle comprend son message peu subtil et urgent, engouffrant soudainement son membre dans sa bouche. Il gémit, tandis que les lèvres humides remontent le long du membre d'acier, sa langue découvrant cette chose avide qui ne demande qu'à être dégustée comme un met savoureux dans un restaurant cinq étoiles.

La fille a beau être jeune, elle sait très bien ce qu'elle fait. Ce n'est pas sa première fellation. Il doit déployer des efforts considérables pour éviter de venir trop rapidement, tandis qu'il s'enfonce dans les abysses de cette gorge chaude. Avec une de ses mains, elle lui caresse les cuisses, le scrotum et les fesses.

Le rythme s'accélère, et Denis n'en peut plus. Son bassin s'est joint aux mouvements buccaux de la fille, comme dans une danse exaltée, un rituel chamanique. On dirait qu'elle est affamée, gémit presque autant que lui, de la bave ruisselant de son menton. Sa respiration est rauque, elle s'étouffe presque à quelques reprises. Le corps de l'homme se bande d'un mouvement brusque, alors qu'il explose dans un déluge de semence qui lui emplit la bouche. Elle continue à s'activer ; Denis ferme les yeux en soufflant comme un marathonien après une course.

Il n'est jamais autant venu, n'a jamais trouvé cela aussi bon. Cela n'aura duré qu'une minute ou deux. Il baisse les yeux au moment où elle se retire. De la semence visqueuse coule de sa bouche, sur son menton et son manteau, pour terminer sa course au sol. La fille se recule, tout en passant sa langue sur ses lèvres.

Denis est calme, vidé de toute la pression accumulée depuis sa dernière masturbation. La fille se lève et détourne la tête. Une dame dans la cinquantaine, avec un gros berger allemand, s'approche dans la ruelle. Ses pas ont alerté le couple. La nouvelle venue les aperçoit au moment où la fille émet un « Shit ! » très audible et contrarié. La femme place une main sur son front pour mieux les distinguer.

- Mélanie ?

L'adolescente pivote afin de tourner le dos à la dame, une certaine panique sur le visage rougi.

- Je t'ai reconnue, Mélanie !

La jeune fille déguerpit alors sans un mot, d'un pas rapide qui se transforme en course effrénée. Le chien jappe à s'en rompre les cordes vocales, tirant sur sa laisse. Encore dans l'euphorie de cette majestueuse éjaculation, Denis regarde, pantois, la fille qui disparaît au bout de la ruelle en bifurquant à gauche. La femme s'approche de lui, le chien le toisant d'un œil mauvais, s'arrêtant de japper. L'homme réalise deux choses, les joues empourprées. La première, c'est que son pantalon est toujours abaissé à la hauteur des chevilles, dévoilant son membre humide ramolli. Il découvre aussi que la femme le regarde en silence, sans se priver d'étudier son anatomie intime. D'un mouvement rapide, il remonte son pantalon, pour faire demi-tour et chercher à fuir cette ruelle. La situation est vraiment embarrassante. Reprenant le sac de provisions délaissé plus tôt durant l'acte intense, il marche en tournant le dos à la femme, longeant la ruelle nauséabonde. Il se sent comme un voleur prenant la poudre d'escampette. La voix triste de la vieille l'atteint.

- Dites à ma nièce de retourner chez elle ; ses parents sont morts d'inquiétude.

Denis disparaît à son tour dans l'anonymat du trafic piétonnier de la rue de l'Église. Il s'attend presque à retrouver l'adolescente, réclamant son 20 dollars ou sa bière. Elle est toutefois hors de vue.

Il marche avec les mains dans les poches, un sourire aux lèvres, malgré l'humiliation.

CHAPITRE 6

Denis ouvrit les yeux. Son regard tomba sur le réveille-matin digital de la table de nuit, qui lui annonça, insolent, qu'il n'était que 2 h 33. Son confort nocturne avait été interrompu par un son répétitif qui se fit à nouveau entendre. Des pas lourds et maladroits sur le balcon. Il se redressa dans le lit douillet, peu désireux de se départir des couvertures l'emprisonnant dans une geôle de chaleur. Il observa la porte arrière de la chambre et la fenêtre tout juste à côté. Sous cette fenêtre, était stratégiquement placée une table munie de deux chaises, idéale pour prendre les repas en scrutant le paysage. Cette porte donnait sur un balcon faisant la longueur du bâtiment, offrant une vue imprenable sur l'océan. Avant de se coucher, il était sorti pour contempler les vagues à l'horizon, le reflet de la lune miroitant sur la surface à perte de vue et le cliquetis lumineux d'un phare isolé.

Une ombre passa rapidement de l'autre côté des rideaux blancs. La silhouette qui se découpa nettement révélait qu'il s'agissait d'une femme. Elle s'arrêta près de sa porte un court moment, pour ensuite disparaître vers l'escalier.

La curiosité fut la plus forte. Denis voulait savoir qui déambulait dehors aussi tard durant la nuit et dans quel but. Il se leva, se rendit en sous-vêtements à la fenêtre ombragée pour tirer les draperies. Il ne vit rien de particulier, sinon la rampe du balcon et une des chaises sur celui-ci, animée d'un mouvement régulier. Le vent qui soufflait du large accostait la demeure avec douceur. Il se tordit pour être en mesure de fouiller les deux côtés du regard, en vain.

Il bâilla, se désintéressant déjà de cette petite distraction nocturne. Il allait faire demi-tour pour retourner se coucher, voulant profiter de la proximité invitante d'un sommeil qui ne l'avait pas tout à fait quitté, lorsqu'il aperçut de nouveau la silhouette. Elle progressait rapidement sur le petit trottoir en planches qui menait à la dune, permettant d'accéder à la plage. L'intrépide femme était drapée d'une robe blanche qui flottait au vent, dévoilant ses longues jambes, une généreuse chevelure blonde bafouée par les bourrasques. Une douzaine d'enjambées sur le sentier qui coupa la dune en deux, créant des monticules de chaque côté, la conduisit

au sable frais qu'elle piétina de ses pieds nus.

Intrigué, Denis repensait à l'histoire du shérif concernant les disparitions de jeunes femmes blondes. Des victimes dont on ne retrouvait jamais les corps. Cette importune conscience, longtemps oubliée dans les méandres sombres de son esprit, décida de se pointer comme une belle-mère indésirable au moment fâcheux. L'idée qu'un autre enlèvement puisse se dérouler sous ses yeux le rendait malade. Pourrait-il vivre avec la culpabilité de n'avoir rien tenté, en particulier lorsque la photographie de la victime apparaîtrait sur la première page du journal local ? Quel goût auraient ses œufs ? Celui du sang inutilement versé ?

Denis retourna auprès du lit, trouva ses vêtements négligemment éparpillés au sol pour les revêtir tout en soupirant avec résignation. Il n'avait aucune lampe de poche, aucune arme. Il devrait donc s'en passer en espérant que les choses n'allaient pas dégénérer. Après tout, il ignorait les dangers auxquels ils pourraient être confrontés. Ce fut donc chaudement habillé d'un pantalon et d'un épais chandail à manches longues qu'il quitta le logis, sans verrouiller la porte, puisqu'on avait omis de lui laisser une clé. Le froid cinglant le fouetta immédiatement avec une vigueur sadique, chassant tout résidu de sommeil. Le tumulte des vagues était particulièrement bruyant, couvrant le bruit de ses pas, lui offrant une opportunité de discrétion non négligeable. La dune masquait la plage, ne permettant que de voir le large.

Denis fut contraint de dévaler l'escalier, rejoignant le trottoir bétonné menant du bâtiment centenaire au trottoir partiellement recouvert par le sable envahissant. Il tourna la tête pour observer la façade de l'auberge ; aucune des fenêtres ne révélait la moindre présence de lumière. Tout était sombre. Il lui était aussi impossible de déterminer si on l'épiait. Il s'élança néanmoins d'un pas rapide sur le chemin de planches, pour atteindre la plage. Une brève hésitation lui permit de prendre une décision judicieuse ; il se débarrassa de ses souliers encombrants. Marcher pieds nus serait plus facile. Ses chaussures furent rangées sous une pancarte bilingue qui expliquait les règlements municipaux reliés à la baignade et à la fréquentation du lieu.

La plage était vaste. Directement devant lui, une vingtaine de mètres le séparait des vagues écumeuses s'abattant avec une fascinante régularité sur le rivage. Il se demanda si c'était la marée haute ou basse. L'odeur qui flottait l'enivra. C'était un mélange d'algues, de poissons à divers stades de décomposition et de sel de mer. L'infini qui s'étendait devant lui était aussi très intimidant. De savoir que l'océan menait à d'autres continents, à des kilomètres et des kilomètres de vides inexplorés, était vraiment impressionnant. Sur sa gauche, il capta le scintillement de quelques lumières, probablement la célèbre jetée avec son restaurant, son bar et d'autres concessions saisonnières attirant les touristes comme la merde fraîche, les mouches. Il ne vit toutefois personne de ce côté-là. Pivotant vers

la droite, il considéra la plage qui semblait se perdre à l'horizon, dans l'ombre de la dune qui bloquait les lumières de la communauté adjacente. L'enfant aux rêves inassouvis qu'il était adorait la puissance de l'océan grondant. C'était une expérience qu'il vivait pour la première fois, avec une trentaine d'années de retard. Il se mit à avancer vers la droite, rencontrant parfois des obstacles. Des algues échouées et gluantes, des coquillages brisés ou intacts, de petits crabes déguerpissant ou des rochers, des bouts de bois lisses venus de très loin.

Impossible d'extraire du sol labouré par des milliers de pas le moindre indice d'un passage récent. Du côté de la dune, percée à intervalles réguliers de trottoirs menant aux rues, des façades de résidences majestueuses se profilaient. La plupart de ces vieilles habitations paraissaient construites sur le même modèle architectural. En fait, la succession de maisons et de trottoirs se ressemblait un peu trop, l'obscurité n'aidant pas à se repérer. Ses souliers représentaient maintenant son unique point de repère pour savoir où il logeait.

L'évasure de la plage rétrécissait, avec d'un côté les vagues, de l'autre, des blocs formant un entonnoir très mince. Il dut passer dans cet étroit passage sablonneux, émergeant sur une grève au centre de laquelle les eaux formaient un petit lac calme, entouré de rochers noirs pointus et menaçants. Des résidences à proximité, il ne voyait que les pignons des plus hautes.

Au cœur de cette enclave isolée, il aperçut la silhouette féminine. En fait, il en dénombra une bonne dizaine. Toutes étaient vêtues de robes blanches, dévoilant leurs bras et jambes à la blancheur indéniable, contrastant avec la nuit ténébreuse. Toutes avaient de longs cheveux blonds, ondulant sous le vent comme des étendards guerriers sur un champ de bataille ensanglanté. Elles étaient en cercle autour d'un petit feu, dont les flammes projetaient des ombres inquiétantes tout autour. Elles paraissaient danser, courir, sauter autour d'un feu de joie digne de la Saint-Jean Baptiste.

Denis se rapprocha des rochers non loin, cherchant refuge et voulant éviter d'être vu, préférant ne pas interrompre le spectacle qui se déroulait dans l'enclave. Qu'est-ce que c'était que cette mascarade ? Est-ce que cela avait le moindre rapport avec les disparitions ? Il l'ignorait. Il n'avait jamais rien vu de tel. C'est alors qu'il découvrit un fait troublant. Les danseuses, malgré leur accoutrement, n'étaient pas de jeunes filles, mais des femmes âgées. Il le devinait à leurs mouvements lents, à leurs bonds discrets et maladroits, aux silhouettes plus rondes et aux dos arqués. Elles devaient porter des perruques, à moins que la population féminine de la région ne souffre d'une mutation génétique engendrant beaucoup de blondes. Il faisait froid ; lui-même entourait son corps de ses bras protecteurs. Ces femmes n'étaient vêtues que d'une mince robe insuffisante pour contrer les effets du climat ambiant. Ce qui ne paraissait pas les déranger.

Il en était là dans ses pensées, perplexe, lorsqu'on le percuta au dos.

Denis fut projeté vers l'avant, perdit l'équilibre en creusant le sol malléable de ses pas précipités. Tombé à genoux, il se releva promptement. De multiples poignes s'emparèrent de lui, sans le brusquer. Des rires féminins et des parfums utilisés avec outrance l'atteignirent. On le poussa, le tira, l'entraînant vers le feu. Les silhouettes blondes ayant fait leur apparition derrière lui le guidèrent avec amusement. Par-dessus son épaule, il découvrit une demi-douzaine de femmes dans la cinquantaine avancée, même la soixantaine et au-delà. Elles sautillaient comme des gamines sortant d'un concert de « One Direction », riant aux éclats et l'invitant gaiement à s'approcher. Elles continuaient à le forcer de leurs poignes squelettiques ankylosées par l'arthrose.

Denis n'avait pas nécessairement peur ; la curiosité et la surprise dominaient la liste de ses émotions. Son escorte le délaissa enfin pour retraiter vers l'autre groupe dont il s'était approché. Les femmes se tenaient de l'autre côté des flammes, les séparant d'un mur lumineux secoué par le vent. Les reflets orangés du feu s'amusaient sur les visages, soulignant les regards et les sourires. Elles restèrent, tout comme lui, nimbées dans un silence prudent.

Une femme du groupe, beaucoup plus âgée, possiblement octogénaire, fit deux pas pour s'éloigner de ses semblables et s'approcher de lui. N'eussent été la perruque et la robe qui lui donnaient un air ridicule, elle aurait ressemblé à n'importe quelle grand-mère sympathique. En fait, elles tentaient de ressembler à de jeunes filles. Un peu comme ces femmes d'un certain âge qui s'imaginent que revêtir un habit d'écolière suffit à les rendre désirables. En raison de la minceur du vêtement, on pouvait voir les mamelons, le tracé d'une petite culotte et ce qui donnait tout l'air d'être une couche pour adulte. Il sentit la chaleur envahir son visage, tandis qu'il rougissait.

La dame se retourna vers ses compagnes, toutes immobiles, dotées de sourires. Elle revint à lui, puis s'exprima d'une voix d'asthmatique poussée par le vent puissant.

- Bienvenue, jeune homme !

Il ne répondit que d'un vague hochement de tête, sans savoir si elles pouvaient déceler son salut dans l'obscurité. Quelque chose au sol, non loin du feu, attira son attention. On aurait dit une selle d'équitation, blanche et posée à même le sable. Il se questionna brièvement sur l'utilisation d'un tel objet à cet endroit, en particulier en l'absence de toute monture. La femme parla à nouveau.

- Vous êtes libre d'assister à la cérémonie. C'est un privilège, vous savez !

Il se contenta de hocher la tête pour une seconde fois, préférant le silence. Cette mise en scène nocturne le dérangerait. Ces pauvres vieilles étaient peut-être folles, s'ennuyaient à mourir dans leurs vies

de retraitées esseulées. Mais une autre possibilité se présentait, bien plus troublante. Peut-être était-ce une sorte de culte ? Une obscure secte ?

La grand-mère lui tourna ensuite le dos, et son mouvement rapide eut pour effet de faire virevolter la robe, de dévoiler un peu trop de cellulite à son goût. Elle rejoignit le groupe et tapa dans ses mains à trois reprises. Des exclamations joyeuses accueillirent ce signal, suivies d'un chant rythmé et scandé avec harmonie par les chanteuses anonymes. D'abord une maladroite tentative sonore, puis le chant devint de plus en plus précis et les paroles, discernables. Les femmes s'étaient mises à danser autour des flammes, qu'on attisait régulièrement avec de nouvelles bûches puisées à même un petit tas désordonné à l'écart. La ronde ne tarda pas à s'accélérer ; les sauts gagnèrent en hauteur, et toute cette agitation le mit encore plus mal à l'aise. Il craignait les crises cardiaques, les ligaments déchirés, les membres brisés et autres dangers pour ces corps sur le déclin soumis à de telles activités. Il assistait au rituel d'un club de l'âge d'or en folie, dévoué à une bien étrange divinité.

« Marie Dupuis s'est présentée, Marie Dupuis s'est bien amusée. La blonde a rigolé, la foule l'a ligotée. »

Le chant était en fait une seule phrase, répétée en un leitmotiv rapide, scandée comme une incantation exotique ou maléfique. Denis observa une des femmes s'éloignant du groupe en pleine sarabande, méditant sur les paroles de cette chanson énigmatique. La dame s'avança vers la selle au sol. Dans la soixantaine avancée, les traits de son visage étaient émaciés ; sa peau, constellée de rides et de taches de vieillesse. Elle souleva sa mince robe d'un geste assurée, dévoilant son corps squelettique pour ensuite s'accroupir au-dessus de la selle, donnant l'impression qu'elle allait uriner. Denis fut ensuite horrifié en voyant que sur l'objet en cuir destiné au loisir équestre, un énorme phallus était monté, sur lequel la vieille s'empara avec lenteur.

L'ainée grimâça, se mit tout de suite à bouger sur la chose avec une frénésie difficile à feindre. Lorsqu'elle se mit à gémir, deux de ses compagnes s'approchèrent pour lui prendre les mains. C'était pure folie ! Ces pauvres aliénées auraient dû être au lit, après une soirée de loisir intense au bingo local, une tisane chaude de camomille entre les mains, un peu de préparation H bien appliquée et un dentier dans un verre de « Polident ». Mais elles se trouvaient sur une plage, à moitié nues, dansant et chantant, l'une d'elles s'activant sur un phallus en caoutchouc. Peut-être était-ce un cauchemar ? Une initiation pour les nouveaux venus de la communauté avec caméras cachées ? Il en rirait bientôt.

Perturbé par le spectacle, Denis recula de quelques pas. Les

femmes laissèrent alors toutes tomber leurs robes au sol, se découvrant, sans néanmoins se départir des perruques risibles. La danse allait bon train ; on circulait autour de l'embrochée comme un nuage de rapaces au-dessus d'un animal mort dans un fossé, prêt à fondre dessus pour se nourrir de cette viande avariée.

« Marie Dupuis s'est présentée, Marie Dupuis s'est bien amusée. La blonde a rigolé, la foule l'a ligotée. »

Le vent parut souffler avec plus de force, agitant les vêtements au sol. Projetant aussi des grains de sable traîtres en les fouettant au visage, aux mains et au cou en autant de démangeaisons. Les nombreux corps nus en mouvement ne paraissaient pas souffrir du froid. Malgré les mamelons hérissés, les vieilles à la peau flasque continuaient à sautiller comme des gamines qu'elles n'étaient pas. Celle qui chevauchait la chose membrée au sol se dressa dans un cri de plaisir, soutenue par ses compagnes. La folie du moment ne faisait que commencer. Le ciel soudain couvert décida de déverser son venin glacé en une fine bruine ; les éléments s'unissaient, de concert avec les vieilles démentes, pour rendre la cérémonie encore plus macabre. Denis, malgré son indignation, était incapable de mettre fin au voyeurisme du moment. Son désir de comprendre et son impossibilité à assimiler les informations visuelles agressant son cerveau le paralysaient.

La danse s'interrompit un moment. La dame satisfaite sur la selle se leva avec difficulté, possiblement à cause de son rhumatisme, de ses vieux os protestant contre cette sortie nocturne. Une autre prit sa place, glissant sur le pieu avec un fou rire de sorcière, sans nettoyer l'objet déjà maculé par la cavalière précédente. La pluie fine qui tombait avait trempé ses cheveux qui collaient à son visage. Elle le chercha du regard, pour ensuite le fixer en amorçant ses mouvements brusques, sans aucune aide, les mains sur ses seins. Elle gémissait comme une bête, une chèvre à laquelle il ne manquait qu'une barbiche et une clochette.

Les danseuses de ce vaudeville douteux se rendirent compte que la marée montait, s'approchant inlassablement du feu qu'on alimentait généreusement. Les vagues flirtaient avec les pieds des actrices aux fesses blanches, les touchant parfois pour décupler les cris de joie et d'excitation. Incarcéré avant la venue du téléphone cellulaire, Denis regrettait de ne pas en posséder un, dans le but de filmer cet improbable épisode burlesque. Personne ne croirait une telle histoire, sans preuve.

« Marie Dupuis s'est présentée, Marie Dupuis s'est bien amusée. La blonde a rigolé, la foule l'a ligotée. »

Une clochette ? Il entendit une clochette et regarda

instinctivement la monture libertine au sol, prêt à parier qu'elle avait l'objet métallique autour du cou, accompagnant ses grognements. Le son ne venait pas d'elle. Il s'approchait, fut suivi de quelques bêlements bien réels. Désorienté, Denis chercha l'origine des sons ; la bruine semblait tout recouvrir d'un voile grisâtre, réduisant ainsi la visibilité. Il vit deux femmes traînant derrière elles une chèvre visiblement récalcitrante, apeurée et qui n'avait pas la moindre intention de demeurer dans cet endroit.

Un bien mauvais pressentiment l'assaillit. Le vent le poussa de côté, forçant son regard vers l'océan. Il ressentait une certaine crainte primaire face à la force déployée par l'étendue d'une violence inouïe. C'était intimidant ; l'eau noire et l'écume se dirigeaient vers eux, soufflées par le tumulte éolien incessant. Son visage dégoulinait de cette pluie glacée ; il était trempé, et la bruine tombait maintenant à l'oblique. Insouciantes, les femmes rigolaient et continuaient leur danse en étant rejointes par les deux nouvelles venues. La chèvre désintéressée les suivit de force. Le bon sens lui disait de fuir, de ne pas rester sur cette plage. Peut-être en raison de tous ces corps nus, même s'ils n'étaient plus aussi jeunes et fermes, une érection déforma son pantalon, et la honte le fit rougir. C'était peut-être l'excitation du voyeur ?

Une lame scintilla quelque part dans le groupe devant lui. Il avait capté le reflet, tandis qu'on libérait l'animal de la corde autour de son cou. On retenait toutefois la bête, l'entourant de multiples bras volontaires. La panique modifia le regard vide de la pauvre créature, qui se retrouvait soudain entourée par la masse nue et flasque.

Denis prit alors la décision d'agir. Il ne pouvait pas laisser cette pauvre créature être tuée. L'époque de Salem, des sacrifices ou de l'inquisition était passée ; ces femmes n'étaient pas des sorcières, mais une bande de vieilles folles. Il se mit en mouvement, contourna le feu pour s'approcher du groupe qui avait fondu sur la chèvre avec avidité. Les cris paniqués de l'animal avaient remplacé le chant, et la selle au phallus luisant n'était plus occupée. Personne ne lui portait attention. Il hurla pour se faire entendre, pour couvrir le rugissement des vagues et du vent.

- Que faites-vous ?

La doyenne du groupe s'était redressée au milieu de la masse humaine ; son visage apparaissait comme un périscope au-dessus de deux postérieurs froissés et d'un anus noir inquiétant. Elle le toisait avec un sourire moqueur sur le visage. Ses mains étaient couvertes de sang, des mains qui caressèrent son ventre, ses seins et son cou. Le sang chaud paraissait lui faire grand bien ; elle eut des frissons et s'attarda sur ses mamelons durcis. S'éleva un râle pénible, venant de l'animal, dont on tenait le museau pour l'empêcher de faire trop de

bruit. Le son de la lame frappant le corps vulnérable à plusieurs reprises lui donna la nausée. Les femmes, à tour de rôle, trempaient leurs mains dans les plaies de la chèvre, pour se barbouiller du sang de cette victime quadrupède. Elles sautaient de joie, criaient comme des gamines excitées. L'une d'elles s'accroupit même pour uriner directement au sol. C'était des grands-mères, bon sang, pas des adoratrices de Satan !

L'illuminée en chef s'adressa à lui, sans se départir de son air arrogant.

- Pour l'empêcher de frapper nos familles, nous devons lui offrir un sacrifice.

Denis fit un pas, voulait se rapprocher pour éviter de crier. L'eau des vagues recouvrait maintenant leurs pieds, touchant le feu en émettant un sifflement constant, libérant une vapeur blanche. Le brasier était sur le point de mourir. La plage serait bientôt ensevelie pour quelques heures par les eaux. La nature reprendrait ainsi ce qui lui appartenait depuis la nuit des temps en un cycle immuable.

La démente tendit les mains vers lui, paumes maculées de sang vers le haut. La chèvre était au sol, éviscérée, et les femmes continuaient à plonger leurs mains dans les entrailles brûlantes pour se maculer de l'hémoglobine fumante. Cela lui fit penser à une troupe de vampires.

- Joignez-vous à nous ! Le sang est encore chaud !
Denis hurla.
- Pour empêcher qui de frapper vos familles ? Le tueur de blondes ?

La femme haussa les épaules, sans répondre. La plupart s'éloignèrent de la chèvre inerte qui se vidait de son sang, le cou tordu. Trois femmes à proximité s'emparèrent des pattes de l'animal pour tirer la carcasse hors de l'eau qui montait, laissant un sillon dans leur parcours silencieux. Une autre ramassa la selle, pour éviter qu'elle soit endommagée. Dès qu'elles furent à l'abri des déferlantes, sous une pluie devenue torrentielle, le feu éteint, le chant et la danse reprirent de plus belle. Des éclairs vrillèrent le ciel, illuminant l'étrange scène aux éléments hétéroclites. La danse prit une bien triste imitation d'orgie lesbienne du troisième âge, lorsque plusieurs se mirent à s'embrasser, se caresser de leurs mains maculées de sang.

- Qui est Marie Dupuis ?

Il avait posé sa question à voix haute. Toutes les danseuses s'immobilisèrent pour se retourner vers lui. Leurs regards le détaillaient, leurs mouvements restèrent en suspens. Avait-il commis une bêtise en posant la question ? Allait-il subir le même sort que la pauvre chèvre ? Une quinzaine de bras se levèrent en bloc afin de

pointer l'océan, vers lequel il laissa dériver son regard. Une voix inconnue dans son dos s'éleva.

- C'est elle qui emporte nos enfants.

La déclaration le surprit, et lorsqu'il reporta son attention vers les femmes, il lui fut impossible de découvrir laquelle avait parlé. Immobiles, elles pointaient toutes le néant de la masse orageuse. Un puissant éclair illumina la plage, la lueur électrique se reflétant dans les yeux de celles qui le toisaient. Denis discerna une brève mutation des visages devant lui, sur lesquels un voile d'extase fit son apparition. Il devina une présence soudaine dans son dos, imaginant l'approche imminente d'une chose menaçante. Il se retourna rapidement. Au même moment, le tonnerre éclata autour d'eux comme la déflagration d'une terrible explosion apocalyptique. Sa peau se couvrit de chair de poule, son cœur battait à un rythme dangereux. Au cœur de la noirceur qu'il toisait, il crut distinguer un impossible mouvement, déceler une forme imprécise disparaître dans les eaux, à moins d'une vingtaine de mètres au large.

Était-il victime d'une illusion ? Quelque chose se trouvait-il vraiment dans l'océan ? L'idée que ce puisse être le corps d'une des folles emportées par les vagues, après avoir fait une chute, lui traversa l'esprit. Un suicide ?

Il se retourna pour demander aux autres d'identifier ce qu'il avait vu, mais elles s'étaient éloignées, traînant la chèvre au sol par les pattes arrière. Denis les rejoignit en quelques rapides enjambées et les trouva dans un tout autre état d'esprit. La pluie cessa subitement ; le son des vagues et le rugissement du vent retombèrent aussi. Immobile, il vit les femmes qui s'approchaient de plusieurs sacs de voyage ou sacs à dos disposés au sol. Elles en sortirent des serviettes et des vêtements secs.

- Vous n'avez pas honte de vous rincer l'œil ainsi ? Jeune pervers !

Il sursauta, voyant qu'une des femmes venait de crier en sa direction. Il n'existait plus aucune trace d'euphorie sur le visage de celle qui avait chevauché le phallus en toute nudité. Les autres se retournèrent aussi, protestant soudain de sa présence déplacée, cherchant à dissimuler leurs corps à la peau blanche avec les serviettes insuffisantes. Outrées, elles l'insultèrent, et une sandale lancée dans sa direction le frôla sur sa gauche. Sous les huées, il décida de se retirer, voulant éviter le scandale d'être accusé à tort. Les femmes avaient changé d'attitude avec une rapidité surprenante, passant d'actrices d'un spectacle érotique à grands-mères respectables.

Dans l'état actuel des choses, il ne tirerait rien d'elles.

Le shérif était-il au courant de ces cérémonies clandestines ? Il en doutait. Perplexe, un mal de tête s'éveilla. Il s'éloigna vers la dune,

cherchant ses souliers à chaque interruption dans le monticule et le long des trottoirs boisés rencontrés. La tête remplie d'images indésirables et de questions, il perdit pied à quelques reprises, se coupant le gros orteil sur des coquillages invisibles. Il n'osait pas se retourner, de peur que la plage soit vide, que tout cela n'ait été qu'un fantasme, un rêve éveillé.

Il rejoignit l'auberge sans trop de mal, monta dans sa chambre. Il était trempé de la tête aux pieds, autant en raison de la pluie que de la sueur. Il réintégra sa chambre à la porte déverrouillée, referma en s'assurant d'enclencher le verrou. Il n'eut même pas envie d'une douche, se coucha tout habillé, trempant les couvertures.

Mais qu'est-ce que c'était que ce bordel ? Qui était donc Marie Dupuis ?

Il savait trop bien qu'il ne dormirait pas de la nuit.

CHAPITRE 7

Le shérif frappa à sa porte à 8 h 30. Denis était debout, venait tout juste de prendre une douche. Habillé d'un pantalon kaki propre et d'une chemise en coton bleu pâle, il accueillit le policier vêtu du même uniforme fripé que la veille. Son visage sévère affichait une expression faciale imperturbable de bouledogue méfiant. Le policier referma derrière lui, forçant l'ex-

prisonnier à reculer dans la pièce. Son visiteur observa la décoration bon marché et colorée du lieu. Les murs avaient été tapissés de babioles relatives à la plage, la mer, les poissons et les bateaux. C'était le thème privilégié des gens du coin et celui qui faisait rêver les touristes. Le gaillard imposant tenait dans ses mains une petite pile de dossiers. Son haleine libéra des relents de cigare et de café lorsqu'il prit la parole.

- Vous avez bien dormi, monsieur Lebeau ?
- Pas vraiment.

Le policier émit un petit grognement désintéressé, avant de poursuivre.

- Content de voir que vous êtes resté.
- J'aime bien la région et je suis prêt à vous aider.

Le shérif approuva d'un hochement de tête. Il s'approcha ensuite de la table, frôlant le plafonnier en imitation de cristal qui pendait au plafond. Il déposa les dossiers sur la table.

- Les 22 disparues. Voici leurs dossiers, vous pourrez y jeter un coup d'œil. Ce sont des copies, elles sont à vous.

Denis fit un pas vers la table, mais n'osait pas encore toucher les documents. La situation dans laquelle il se trouvait frisait le surréalisme. Il venait d'être relâché de prison après avoir purgé une peine de 20 ans pour meurtre. Malgré le manque de preuve des inspecteurs à l'époque, on le croyait responsable d'une série d'homicides. Beaucoup voyaient en lui un tueur en série qui s'en était sorti ; la preuve était les lettres qu'il avait reçues au pénitencier au cours des ans. On l'insultait, l'accusait et lui proférait des menaces.

Aujourd'hui, il s'apprêtait à collaborer avec un service de police américain pour essayer de mettre fin aux enlèvements de jeunes filles blondes dans une communauté. Une série de disparitions qui durait depuis une vingtaine d'années. S'il avait entendu une telle histoire à la télévision, elle lui aurait paru être un bien mauvais scénario de film à petit budget.

Le shérif déposa aussi une enveloppe sur la table.

- Le conseil municipal me permet de vous offrir un peu d'argent pour vous faciliter la tâche. Mais attention...

Le représentant des forces de l'ordre pointa un doigt menaçant vers lui, prenant un air méchant et lui soufflant son haleine au visage. Son regard strié de lignes rouges et son nez légèrement boursoufflé trahissaient son état de grand buveur. Ce qui pouvait fort bien expliquer son air malade et ses traits fatigués. C'était certes un cliché, mais il avait connu bien des policiers que le métier avait brisés. L'alcool devenait souvent le seul remède pour aider à digérer la folie humaine et supporter son spectacle décadent.

- Ne vous moquez pas de moi en disparaissant avec cet argent ; je vous retrouverais, vous m'entendez ?

Denis acquiesça en ignorant les postillons qui venaient de l'assaillir. Le shérif maintenait son regard rivé sur lui, pour amplifier l'effet de ses propos. Il n'y avait aucun doute sur la véracité de ses dires ; il mettrait les menaces à exécution. Satisfait de l'air soumis de son interlocuteur, il abaissa son doigt accusateur et se détourna de la table. Il observa le lit défait, le sac de voyage au sol dont le contenu avait été placé dans les tiroirs de la commode. Cela parut rassurer l'individu qui continua ses explications.

- Je vous donne deux semaines pour me donner des résultats.
- Pourquoi croyez-vous que je puisse parvenir à trouver quelque chose ?

Le shérif le toisa à nouveau avec une moue méprisante. Il parut déployer des efforts surhumains pour éviter de dire le fond de sa pensée, pour demeurer diplomate.

- J'ai lu votre dossier, monsieur Lebeau.

Le croyait-il à son tour responsable de tous ces meurtres dont il avait été accusé ? Voyait-il en lui un monstre horrible ? S'imaginait-il que son état de supposé tueur à répétition lui donnait un pouvoir d'enquête susceptible d'être plus efficace que le FBI ? Denis se renfrogna, victime de longues années d'injustices à son égard. Être jugé était devenu son quotidien. Les gardes en prison le détestaient, l'avaient pris comme cible de leurs frustrations, sarcasmes et sautes d'humeur journalières. Ce qui comptait aujourd'hui était l'occasion

qu'on lui offrait. Il serait à même de gagner un peu d'argent et de bénéficier d'un sursis idéal pour l'aider à trouver quoi faire ensuite. Depuis l'étrange spectacle de la veille sur la plage, il était aussi intrigué, curieux d'approfondir le mystère des rituels et des enlèvements non élucidés. Après 20 ans de confinement, d'isolement et d'ennui, il accueillait sa nouvelle mission comme un divertissement bienvenu. Un premier pas dans la civilisation.

Le shérif s'éloignait vers la porte, lui tournant le dos.

- Vous pouvez m'appeler à toute heure de la journée ou de la nuit. J'ai laissé mon numéro personnel avec l'argent.

Mike ouvrit la porte et s'arrêta un bref moment pour observer le toit des autres résidences environnantes. Une question lui brûlait les lèvres depuis l'arrivée du policier dans la pièce.

- Qui est Marie Dupuis ?

Denis crut voir le shérif tressaillir. Il demeura immobile durant un long moment ; ses jointures craquèrent alors qu'il exerçait une forte pression sur la porte boisée. Il soupira finalement, lui répondant sans se retourner, laissant l'air frais du matin envahir la chambre. Le ciel s'était dégagé, et la journée promettait d'être belle, ensoleillée.

- Qui vous a parlé d'elle ?

Il s'était exprimé en borborygmes sourds, la mâchoire crispée, comme si aborder un tel sujet indésirable le navrait. Denis restait prudent, avait débattu la possibilité de révéler au policier l'épisode nocturne sur la plage, mais avait finalement préféré garder cela pour lui. Il doutait que de telles orgies aient passé inaperçues dans une aussi petite localité. Pour une raison quelconque, on n'intervenait pas.

- J'ai entendu ce nom dans une discussion.

Mike secoua la tête, pesant ses mots avant de répondre, épiant le balcon qui s'étendait de chaque côté pour s'assurer d'être seul avec le jeune homme.

- Ce nom n'a aucune importance dans cette enquête. C'est une vieille histoire sans intérêt. Si j'étais vous, je l'oublierais.

Comme Denis restait muet, Mike prit son silence pour un acquiescement. C'était plutôt le contraire ; il pouvait deviner avoir mis le doigt sur un sujet malaisé. Il n'insista donc pas.

- Bien. Tenez-moi au courant.

Le shérif disparut hors de l'appartement, son pas résonnant sur le balcon pour s'éloigner progressivement. Il avait laissé la porte grande ouverte. Denis attendit d'entendre la portière claquer, le moteur rugir et la voiture s'éloigner, avant de s'en approcher. Il allait toucher la poignée, lorsqu'une silhouette s'encadra dans la porte ouverte, le

prenant par surprise.

- Désolée de vous avoir fait peur. Je voulais vous inviter à déjeuner avec nous.

Denis n'en revenait tout simplement pas. Devant lui se tenait la dame avec qui il avait discuté autour du feu, la grand-mère nue qui était à la tête de la troupe fantaisiste de danseuses. Rien dans son attitude ou son expression ne manifestait de l'embarras. Elle lui souriait comme toute hôte polie le ferait.

- Je suis Hélène, la propriétaire. Venez, nous discuterons devant un bon café et quelques croissants.

Elle fit demi-tour, le laissant sur place avec la bouche entrouverte, tel un poisson échoué sur la rive sans comprendre où est passé le liquide bienfaiteur dans lequel il nageait.

Il lui emboîta finalement le pas, partagé entre l'embarras et le désir d'un bon petit déjeuner pour calmer les gargouillis de son estomac.

En pénétrant dans l'appartement d'Hélène Poirier, Denis fut envahi par les effluves alléchants d'un mets en pleine cuisson. L'odeur lui donna tout de suite l'eau à la bouche. Il fut conduit à la petite salle à manger au mur placardé de larges fenêtres qui donnaient en partie sur la dune, mais aussi sur la plage au-delà. Cette dernière était presque déserte, seul un couple de marcheurs pieds nus, main dans la main, longeait les déferlantes. Le logis de la dame dans l'auberge était très bien décoré, d'un luxe apparent et avec un goût indéniable pour les belles choses.

Elle l'invita à prendre place à la table mise pour une dizaine de personnes, le laissant ensuite seul. Elle se rendit vraisemblablement à la cuisine, où elle s'entretint avec quelqu'un à voix basse. Ce pouvait être une employée, peut-être même cette femme qui l'avait conduit à sa chambre la veille. Il en profita pour laisser son regard curieux errer dans la pièce, découvrant une multitude de photos de familles, de nombreux couples heureux, et une panoplie de bébés souriants. Plusieurs clichés montraient la propriétaire de l'auberge dans divers lieux connus, tels que la tour Eiffel en France, le Taj Mahal en Inde ou Buckingham Palace à Londres. Une autre photo humoristique montrait un jeune homme avec les bras levés, stratégiquement placé devant un ancien canon en métal afin de simuler un énorme engin phallique. Denis reconnut un endroit célèbre de Monaco, avec vue sur la ville. Le garçon pouvait être un neveu ou un petit-fils. Hélène aimait voyager, avait meublé l'intérieur de babioles ramenées de ses périples à travers le monde. C'était une collection unique.

L'impression qui se dégageait de la salle à manger était bien différente de celle venant de la cafétéria où il avait l'habitude de prendre ses repas en prison. Là, il se retrouvait entouré de brutes, dégustant des plats dans lesquels on avait très probablement craché. Les détenus faisant la cuisine le détestaient, leur colère attisée par le mépris des gardes les surveillant. Les combats étaient une réalité quotidienne. Tandis que dans la pièce où il se trouvait, l'ambiance de convivialité tendait à discréditer la cérémonie ritualiste de la nuit passée. Elle semblait tout droit sortie d'un rêve éveillé, d'un fantasme.

Hélène Poirier revint à ce moment, l'arrachant à ses pensées vagabondes. Son hôte tenait un plateau chargé de pâtisseries qu'elle déposa

sur la large table à l'argenterie luisante. Des beignets, des muffins, des croissants occupaient maintenant toute son attention, et elle l'invita d'un geste à se servir, utilisant la petite assiette devant lui.

- Je reviens avec le café.
- Merci.

Elle s'éloigna, et il prit une bouchée dans un de ces beignets maison, enduit de sucre blanc. C'était délicieux. Il n'avait pas souvenir de goûter une chose aussi agréable ; cela fondait dans la bouche. Lorsqu'elle revint, il avait dévoré la pâtisserie et s'apprêtait à en engloutir une autre. Cela fit sourire la femme, ravie que la nourriture plaise à son invité. Elle lui versa un café fumant, dans lequel il déposa deux sucres et une lichette de crème fraîche. Il avait ce matin besoin de toute la caféine qu'il pouvait emmagasiner, en particulier après une longue nuit sans trop de sommeil.

Hélène prit place à la table, deux sièges sur sa gauche. Elle défit son tablier taché de farine pour le déposer devant elle. Elle avait dû être très jolie dans sa jeunesse, conservait une attitude autoritaire de matriarche. Elle dégageait une grâce attribuable à l'aisance matérielle, à une certaine position de pouvoir conférée par l'argent. Denis pointa la cheminée sur laquelle reposaient plusieurs clichés et, après avoir avalé une gorgée du délicieux café, posa une question.

- Vous avez une grande famille ?

Le visage d'Hélène s'illumina ; elle suivit la direction qu'il pointait d'un regard attendri.

- En effet, j'ai 6 enfants, 8 petits-enfants et 3 arrière-petits-enfants.

Il s'arrêta pour la regarder, appréciant le fait que son état d'octogénaire n'ait en rien diminué ses activités ; elle conservait une complète autonomie. Il ne put s'empêcher de la revoir danser autour du feu, complètement nue, et il faillit s'étouffer en prenant une bouchée de croissant. Il dut prendre une gorgée rapide pour chasser l'obstacle à sa respiration et éviter l'étouffement. Son interlocutrice ne perçut rien de son petit manège, puisqu'elle avait gardé son regard rivé sur les clichés.

- Et vous, monsieur Lebeau, des enfants ?

Il s'efforça de demeurer stoïque, de ne pas laisser le trouble déformer ses traits. Une chose qui lui manquait, en particulier depuis son récent retour dans le monde civilisé, était de se sentir plus normal. D'avoir une famille, une compagne. Une carence importante d'affection vrillait dans tout son être. Les multiples nuits à se masturber dans sa couchette formaient sa plus longue relation sentimentale ; elle avait duré une vingtaine d'années. Honteux, il

ferma brièvement les yeux. Cette question lui permettait de croire que le shérif n'avait pas révélé son identité et l'histoire de son passé troublé. Il lui fit signe que non, et la femme eut un sourire, impliquant peut-être des projets d'entremetteuse.

- Il faudra vous trouver une petite femme. Vous savez, il y a beaucoup de célibataires dans le coin.
- C'est vrai ?
- Bien sûr.

En déposant sa tasse sur la table, il aperçut une silhouette dans l'ouverture qui menait à la cuisine. Une femme vêtue d'un tablier, les mains blanches de farine. Elle l'observa brièvement avant de s'adresser à la patronne.

- Hélène, j'ai besoin de vous un moment.
- J'arrive.
L'octogénaire se leva, puis fit les présentations.
- Monsieur Lebeau, voici Murielle ; elle travaille avec moi depuis plusieurs années.
- Enchanté, Murielle.

La femme le salua discrètement d'un hochement de tête, tandis qu'Hélène se levait, s'excusant pour se diriger vers la cuisine et y disparaître. Murielle était restée après le départ de son employeur, sans le quitter des yeux. Elle franchit la distance qui la séparait d'une petite table posée contre le mur, sur laquelle on avait placé un téléphone et un carnet pour y prendre des notes. Sans prévenir, sans qu'il s'attende à une telle chose, Murielle colla son bassin contre l'un des coins du meuble dans une pose très similaire à une intimité sexuelle. Lorsqu'elle se mit à bouger son bassin d'un mouvement de va-et-vient régulier, sans détourner le regard, avec un sourire pervers aux lèvres, Denis comprit. C'était la première des folles qui s'était empalée sur le phallus monté à même la selle.

Le visage du jeune homme s'empourpra ; la femme éclata de rire avant de s'éloigner pour rejoindre Hélène dans l'autre pièce. Toute faim s'était résorbée, et une porte entrouverte sur sa droite au fond de la pièce révélait la blancheur d'un lavabo. Une salle de bain. Denis se leva discrètement et prit cette direction ; un besoin urgent d'asperger de l'eau froide sur son visage se faisait sentir. Il voulait aussi nettoyer ses mains couvertes de poudre de beignets. Il referma la porte derrière lui, faisant gicler l'eau glacée du robinet luisant. Il croisa son regard dans la glace ; un homme fatigué et confus l'observait en silence. Un objet dans son dos attira néanmoins son attention, le faisant se retourner. Il s'agissait d'une perruque blonde, posée à même une étagère garnie de produits de beauté. Un panier

à linge sale au couvercle fermé reposait tout près du siège des toilettes. Il osa jeter un coup d'œil dans la corbeille en plastique. Celle-ci contenait une robe blanche couverte de sang. Il retira sa main, comme si l'espace réduit contenait un serpent venimeux sur le point de lui sauter au visage.

Il avait devant lui l'ultime preuve de la cérémonie nocturne à laquelle il avait assisté. Indéniables éléments d'un rituel tout aussi improbable que réel. Les mains mouillées, il chercha une serviette et n'en vit aucune. Un petit meuble sous le lavabo lui semblait l'endroit approprié pour y trouver ce dont il avait besoin. Il ouvrit l'une des deux petites portes du meuble et étouffa un cri de surprise, se reculant avec horreur. L'armoire ne contenait aucune serviette, mais était plutôt remplie de phallus de différentes dimensions, couleurs et textures. Il devait y en avoir une trentaine, entreposés en désordre. L'ouverture de la porte avait provoqué la chute de certaines de ces abominations caoutchoutées, et plusieurs roulèrent au sol, comme animées d'un sursaut de vie. Denis hésita, mais fut contraint de les toucher, de prendre dans ses mains ces choses écœurantes qui éveillaient toute une imagerie visuelle déplaisante. Ses gestes maladroits et son aversion firent en sorte que certains phallus lui échappèrent, retombant à nouveau au sol. Jurant à voix basse, il les reprit, les enfonça dans l'orifice du meuble pour refermer les portes en grimaçant. Il fut contraint de se nettoyer les mains, refusant d'admettre les possibles endroits où ces monstruosité avaient pu être insérées.

De retour à la table, livide comme s'il avait vu un fantôme, Denis réintégra sa chaise, tandis qu'Hélène lui versait un autre café. Elle ne semblait pas avoir deviné son trouble. Il décida d'aller droit au but.

- Dites-moi Hélène, qui est Marie Dupuis ?

La dame le fixa un moment, redevenue sérieuse. Elle déposa la carafe de café entre eux et décida de s'asseoir, puisqu'elle s'était levée pour le servir.

- Je vous répondrai, monsieur Lebeau, si vous me dites la vérité sur votre association avec notre bon shérif.

Elle plaça ses coudes sur la table, le menton dans les mains, en l'observant avec calme. Il pouvait deviner un brin de curiosité et d'amusement dans le regard sans failles de son aînée. De la cuisine montait la reconnaissable symphonie habituelle d'un tel endroit, le cliquetis des ustensiles, des chaudrons qu'on dépose, des portes d'armoires qui s'ouvrent et se referment. Il hésitait à dévoiler les termes de son association avec Mike, en particulier dans une aussi petite communauté où les informations circulaient avec une rapidité virale. En fait, il était surpris que les détails sur son rôle à venir dans l'enquête du shérif ne soient pas déjà connus. Ce n'était peut-être

qu'une question de temps avant qu'une des commères du village ne fasse circuler des rumeurs malveillantes le concernant. Le renseignement qu'il voulait soutirer à son interlocutrice valait bien le risque de perdre son anonymat. Il avait besoin d'elle.

- J'ai été engagé par le shérif pour l'aider à trouver celui ou ceux qui enlèvent les jeunes filles.

- Je vois.

Elle en profita pour se servir un café noir, satisfaite de sa réponse. Elle s'humecta les lèvres, s'adossant dans sa chaise avec un sourire en coin.

- Marie Dupuis est arrivée ici il y a plus de 20 ans. Elle venait d'un village au nord, dont le nom m'échappe. Une très gentille gamine, très belle. Trop belle peut-être.

Il écoutait attentivement, tenant la tasse chaude entre ses mains. Il ne voulait rien manquer de ses propos.

- Une institutrice pour notre école. Dès son arrivée, les hommes célibataires se sont mis à la courtoisie. Elle refusait toutes les invitations, préférait la compagnie de ses instruments de musique. Quelques notables ont aussi commencé à tourner autour d'elle ; elle était trop belle pour être ignorée et soulevait la convoitise ou la jalousie de tous.

- Des notables mariés ?

- Oh oui. Des hommes respectables.

Elle avait prononcé le mot « respectable » sur un ton moqueur, soulignant son sarcasme. Il pouvait imaginer la venue d'une beauté fatale dans un trou perdu, une petite communauté huppée remplie de vieux pervers, enivrés par le pouvoir de l'argent et de la mondanité. C'était une situation dangereuse, une histoire qui puait la tragédie à plein nez. Denis avala une autre gorgée, appréciant la qualité du liquide qui contrastait avec la mixture huileuse du pénitencier. Il patienta pour la suite, qui ne se fit pas attendre.

- C'était en 1994. Je m'en souviens, parce que c'est l'année où notre fils William s'est marié avec une touriste québécoise rencontrée ici même.

L'an 1994 était une année que Denis n'était pas près d'oublier. L'année où Kurt Cobain se suicidait, de la sortie en salle du film culte « Pulp fiction » de Tarantino et de la chanson « N'importe quoi » d'un Éric Lapointe encore tout nouveau. C'était aussi l'année de son incarcération pour une longue période, une année décisive. Il chassa les idées noires qui brouillèrent momentanément ses esprits et se

concentra sur la femme, qui nota toutefois son trouble.

- Une année spéciale pour vous aussi, je vois.
- En effet.

Elle lui toucha la main avec réconfort, avant de poursuivre.

- La situation sur notre plage a dégénéré cette année-là. Une bande de motards s'est installée chez nous. Ils ont acheté quelques résidences adjacentes, plus bas vers le sud, et ont semé la terreur dans la communauté. Vente de drogue, prostitution, et même un système de protection rémunéré. Ils sont venus ici pour nous faire peur, nous demander 500 dollars par mois afin de nous protéger. Pour éviter ce qu'ils nommaient des tragédies et des accidents regrettables.

Il pouvait aisément deviner la haine qu'elle entretenait envers ces hommes, même avec le passage du temps. Son ton de voix s'était durci, et son visage de vieille dame se métamorphosa en masque de colère. Sa bouche se tordait ; elle clignait les yeux avec rapidité, chassant peut-être les images perverses qui défilaient sur l'écran de projection de sa conscience. Les archives d'une autre époque. Des fantaisies de meurtres.

- J'ai voulu leur dire d'aller se promener ailleurs, leur dire non. Mais mon mari m'a fait taire, m'a expliqué qu'on n'y pouvait rien. S'opposer aboutirait inévitablement à une tragédie. Alors nous avons fait comme tout le monde, nous avons payé. La plage s'est vidée, et les touristes furent bientôt remplacés par la pire racaille qu'on puisse imaginer. Ils venaient pour la drogue et les femmes, pour s'amuser. Plusieurs commerces et auberges ont fermé leurs portes.

Denis exerça à son tour une pression sur la main squelettique de la femme, dans le but de la réconforter. Elle lui répondit par un sourire timide qui reconnaissait sa tentative maladroite. Elle souffrait visiblement encore de toute cette histoire. C'était un sujet pénible. Il patienta.

- Ces motards allaient nous faire perdre le fruit de plusieurs années de travail ardu. C'était inacceptable. Les notables de la communauté se sont réunis et ils ont tenté de trouver une solution. Le shérif de l'époque était un de ces hommes. On avait menacé sa famille ; lui avait fait comprendre qu'ils ne respectaient pas son autorité. Dévasté, il a tenté de s'opposer. Ils l'ont roué de coups et s'en sont aussi pris à sa femme. Ils le prévinrent que sa petite fille, un poupon à l'époque, serait la prochaine sur leur liste. Il abandonna

toute lutte.

Hélène se leva dans un raclement de chaises, pour se diriger vers la salle de bain. Il l'entendit renifler, puis se moucher. Elle avait versé quelques larmes en toute discrétion. Profitant de l'absence de son employeur, l'autre passa de la cuisine à la salle à manger, tenant en main un rouleau à pâtisserie. Sachant Hélène hors de vue, elle plaça l'objet entre ses jambes pour simuler une copulation pour le moins troublante. Tout cela sans cesser de le fixer, cherchant à croiser son regard fuyant. Elle sautilla, se passait la langue sur ses lèvres, se caressait les seins. Troublé, Denis détourna le regard, se demandant quel était le problème de cette pauvre folle.

Le bruit de la chasse d'eau força l'employée et son rouleau à quitter précipitamment la pièce pour réintégrer la cuisine. À son grand soulagement. Hélène reprit sa place et poursuivit son récit.

- Marie se présenta à la réunion du conseil des notables. Elle était venue avec une idée, un projet fou. Je vous ai dit que sa beauté était sans pareille ? C'était une arme dangereuse ; aucun homme ne lui aurait refusé la moindre des faveurs. Elle le savait mieux que quiconque.

Un certain malaise fit son apparition ; il commençait à suspecter la tournure dramatique du récit. Ce genre d'histoire se terminait toujours très mal, les bonnes intentions susceptibles d'être mal interprétées.

- Elle a exposé son plan au comité, et ils ont approuvé après plusieurs heures de délibération. Elle a donné ses conditions, purement monétaires. Ils ont accepté. Il n'y avait pas de prix pour se débarrasser de ces brutes. La petite était courageuse, pour ne pas dire d'une témérité folle. Suicidaire.
- Quel était son plan ?

Hélène se leva et s'approcha de la fenêtre, observant la plage qui se remplissait de touristes, de promeneurs et de simples curieux aux tendances océaniques. Le soleil se reflétait sur les vagues ; quelques oiseaux virevoltaient tout en plongeant afin d'attraper leur repas frétilant toujours dans leurs becs.

- Marie se rendit dans la résidence des motards. Elle s'offrit à leur chef, qui ne put évidemment lui résister, qui s'amusa tout d'abord avec elle, avant de tomber amoureux. Je vous l'ai dit : aucun homme ne pouvait lui résister. Ce pouvoir de séduction avait quelque chose de magique.

Denis ne pouvait qu'admirer le sacrifice ultime de la jeune femme. S'offrir ainsi à un être violent, cruel et probablement malsain,

dans l'intention de le séduire, relevait de la pure folie. Si le plan fonctionnait, pourrait-elle vraiment influencer ses décisions, le manipuler à sa guise ?

- Elle vécut avec lui un certain temps, pour solidifier l'illusion qu'ils formaient un couple. Lorsqu'elle fut convaincue de son adoration, de son affection, elle fit tout pour le convaincre de quitter la région. De monter vers le nord. Au début, il refusa catégoriquement une telle idée, pour finalement accepter, sans se rendre compte qu'elle l'avait manipulé.

Hélène fit une pause, paraissant contempler le vide devant elle. Curieux et fasciné par le récit, Denis osa lui poser une question.

- Et ensuite ? Elle récolta des preuves contre eux, pour la police ?
Hélène toléra son interruption. Mais elle laissa quelques secondes s'écouler avant de poursuivre.
- Personne ne le sait vraiment.

Comme pour faire planer le mystère, elle fit un geste vague des bras, englobant la pièce, la résidence et peut-être le monde entier. L'énigme persistait.

Perplexe, il l'observa avec intensité.

- Il y a des théories, certaines plus officielles que d'autres.
Il se frotta le menton, sous l'emprise du récit.
- Elle monta vers le nord avec eux. Je me souviens du jour de son départ comme si c'était hier. Un jour chaud et humide. La plupart des villageois s'étaient entassés le long de la rue principale afin d'observer le convoi motorisé s'éloigner en pétaradant. Marie chevauchait solennellement la monture luisante du chef de la bande, le tenant par la taille. La joie du moment fut partiellement remplacée par la crainte de ce qui arriverait à cette pauvre jeune fille. Pas une fois elle ne regarda les badauds, ne se retourna vers la communauté qu'elle sauvait. Sous son casque noir, je suspecte qu'elle pleurait, mais sa visière étincelait sous le soleil puissant, m'empêchant d'en être certaine.

Cette scène était facile à visualiser. Des engins rugissants aux émanations noires, les visages souriants et inquiets des témoins prudents le long de la route. D'un côté, le soulagement ; et de l'autre, la peur pour cette institutrice sacrifiée. Devant le nouveau silence de la femme, Denis prit une seconde afin d'assimiler l'image. La voix faible et tremblotante de son hôte le ramena dans le présent.

- Les jours passèrent, se transformant en semaines sans qu'on

entende parler de Marie. Libérée du joug de ces monstres, notre communauté se remit à fleurir ; nos citoyens, à retrouver le sourire. Les touristes repeuplèrent la région et nous sauvèrent de la faillite. Nous étions heureux à nouveau.

Hélène extirpa un linge usé de sa poche de pantalon afin de se moucher silencieusement. Un klaxon au-dehors se fit entendre avec insistance, puis une porte lointaine claqua dans l'édifice.

- Marie fut retrouvée quelques semaines plus tard, seule, dans un état de profonde confusion. Elle gisait inerte dans un sous-bois, retrouvée par le shérif du coin, paraissant à la limite de la folie. Il n'y avait plus aucune trace des motards. Les autorités firent une enquête, sans grand succès. On émit l'hypothèse qu'une bande rivale aurait fait le ménage, voulant s'approprier le territoire ou encore se venger d'un quelconque affront. Il est donc facile d'imaginer Marie fuyant le massacre et trouvant un endroit où se cacher. Les falaises de la région représentaient un endroit idéal afin de se débarrasser des corps des criminels assassinés violemment.

Le téléphone dans le salon se mit à rugir, mais Hélène l'ignora, patientant jusqu'à la fin de la sonnerie, qui ne déclencha aucune boîte vocale, pour reprendre la parole. Son auditoire était ensorcelé.

- Marie n'allait pas bien. Elle fut internée pendant quelques mois dans un hôpital psychiatrique. Son mutisme empêcha les enquêteurs de la questionner plus amplement. Elle était déconnectée de la réalité. On nous refusa le droit de visite ; certaines d'entre nous auraient voulu la rencontrer, l'aider. J' imagine que les docteurs ont réussi à la guérir, du moins suffisamment pour la laisser sortir. Puisqu'elle fut finalement libérée, sans avertir personne, pour disparaître et s'évanouir dans la nature. Elle n'est jamais revenue réclamer son dû, au grand bonheur du conseil.

Denis contempla sa tasse vide, le goût amer du café toujours sur sa langue, tapissant sa gorge.

- Peu de temps après sa libération, les disparitions ont commencé. C'est là qu'est née la légende de Marie Dupuis. On raconte qu'elle serait morte d'une façon violente, seule et abandonnée, que son fantôme reviendrait se venger. Certains disent même avoir vu le spectre esseulé d'une femme longeant la plage, tard dans la nuit.

Hélène fixait à nouveau le vide devant elle. Denis eut des frissons, sans trop savoir si c'était en raison du froid. Il vit l'autre

femme dans la cuisine, qui avait passé la tête par l'ouverture de la porte pour écouter la fin du récit tragique. La raconteuse s'empara d'une pâtisserie au hasard, prit une bouchée, pour reposer le beignet dans son assiette. Elle mâcha un moment, pour ensuite se tourner vers Denis.

Le silence retomba dans la pièce ; on n'entendit plus que le tic-tac d'une horloge, le raclement des pas de la femme dans la cuisine qui s'activait à nouveau. Denis put enfin respirer ; l'intensité du récit le libérait peu à peu. *Pouvait-il croire une telle histoire ?* Une histoire de fantôme ?

Hélène se leva, remettant son tablier. Elle fixa son locataire.

- C'est une légende, monsieur Lebeau, mais beaucoup y croient. J'ai connu Marie Dupuis. Tous les hommes étaient obsédés par sa beauté. Son existence tragique ne peut que nous attrister.

Il voulut un instant lui demander ce que la cérémonie représentait pour elles, mais il pouvait maintenant le deviner ; c'était une offrande pour demander la protection des jeunes filles de la communauté. Une protection contre la vengeance et la malédiction de Marie Dupuis.

- Je dois retourner à mes chaudrons afin de préparer le dîner. Vous joindrez-vous à nous ce soir ? Nous servirons des brochettes de chevreau au romarin. Vous verrez, c'est délicieux !

Denis se leva. Du chevreau ? Il revit l'animal poignardé sur la plage, les femmes plongeant leurs mains dans les entrailles de la bête pour se maculer du sang encore chaud. Il sentit son estomac se contracter et déclina l'offre en hochant la tête.

- Je suis désolé, j'ai un autre rendez-vous ce soir. Peut-être la prochaine fois ?
- Bien. Je crois que nous aurons du veau la prochaine fois.

Denis offrit un sourire qui se voulait encourageant, mais n'eut que peu de succès. Il se dirigea vers la sortie, sentant le regard de la femme posé sur lui.

- Merci pour le déjeuner et l'histoire.
- De rien.

Il mit la main sur la poignée, s'apprêtait à ouvrir, lorsqu'elle l'interpella.

- Elle habitait au 101 du Sablier, si jamais l'idée d'aller visiter sa maison vous prend.
- Merci.

Il plongeait dans l'air tiède au-dehors et sentit les rayons du soleil lui caresser la peau. L'odeur saline chatouilla ses narines. Il décida

qu'une petite promenade sur la plage était nécessaire pour chasser l'horreur de cette légende, du récit mystérieux.

Il aurait tout le temps voulu pour séparer le mythe de la réalité.

Après le déjeuner avec Hélène à l'auberge, Denis était remonté dans sa chambre. Il s'installa à table afin de consulter les dossiers que Mike lui avait laissés. Ces derniers ne contenaient que peu d'indices susceptibles d'aider à la capture d'un possible coupable. Ils comprenaient quelques clichés parfois vieillots, des notes venant d'interviews de voisins, de parents, d'amants ou même de simples connaissances qui n'étaient au courant de rien. On y trouvait aussi un horaire relativement précis des derniers moments connus des victimes, corroborés par des témoins parfois peu crédibles. Le reste n'était que pacotille inutilisable. En fait, le seul élément digne d'être qualifié d'indice était l'approximation du temps où survenaient les disparitions, soit durant la nuit ou très tard en soirée. L'obscurité semblait être le refuge de cet être pervers qui vidait la communauté de sa progéniture blonde et femelle. Avec la nuit presque blanche qu'il venait de passer et son estomac rempli de pâtisserie sucrée, l'ex-détenu décida de faire la sieste, afin d'être en mesure de sortir le soir venu. Il était inutile de circuler parmi les touristes écervelés et leurs enfants criards, le criminel recherché ne s'activait qu'avec la venue des ténèbres.

Il eut donc le loisir d'une longue sieste remplie de rêves les plus fous les uns que les autres, pour n'ouvrir les yeux que vers 19 h. La pièce était plongée dans l'obscurité, il faisait froid, et il fallut une trentaine de secondes pour que sa conscience réintègre ce côté-ci de la réalité. Il replongea dans le souvenir de sa libération du pénitencier, de son arrivée dans la communauté et de sa singulière rencontre avec le shérif. La mémoire des mauvais traitements subis vint lorsqu'il remua, ankylosé de la tête aux pieds.

Denis alluma une lampe de chevet, se redressa afin de prendre une gorgée du verre d'eau stratégiquement placé sur la table de nuit en cas de soif nocturne. Une habitude qui lui venait de son enfance. Ce fut avec consternation qu'il découvrit qu'on avait laissé une assiette enveloppée de papier aluminium sur la table de l'autre côté du lit. À un peu plus d'un mètre de lui. Quelqu'un était entré dans la pièce durant sa sieste ? Il n'avait rien entendu, malgré un sommeil d'ordinaire léger. Il se déplaça pour s'emparer de l'assiette et l'approcher de lui, curieux de son contenu. Sous le papier argenté bruyant se trouvait un gros sandwich au jambon avec

quelques biscuits aux pépites de chocolats. L'odeur des mets lui donna l'eau à la bouche. Cela voulait dire que la propriétaire des lieux était derrière ce petit présent. Son sommeil avait été beaucoup plus profond qu'il ne l'avait cru. Haussant les épaules, il s'attaqua à la nourriture qu'il massacra en quelques bouchées avides.

Une fois rassasié, il enfila un épais chandail en laine et un pantalon en coton noir. Ces vêtements lui offraient une certaine protection contre les éléments susceptibles de l'assaillir. Côté camouflage, ce n'était pas mauvais non plus. Denis regrettait son casier judiciaire le privant de tout achat ou de la possession d'une arme à feu. Il n'avait d'ailleurs aucune idée de la façon de se procurer un tel objet sur le marché noir américain. Il dut chasser cette idée saugrenue. Demander au shérif ? Il doutait de ses chances de voir une telle demande exaucée. Il devrait se contenter de son courage et de ses poings, espérant que la menace qui planait sur la petite communauté l'épargnerait.

Denis quitta sa chambre, referma derrière lui sans verrouiller la porte pour descendre les marches en silence. La nuit froide l'accueillit en son sein ; un vent régulier soufflait du large, emportant des odeurs salines auxquelles il s'habituaient déjà. Le ciel était dégagé, sans lune, et quelques étoiles osaient se montrer, scintillant en silence dans le néant d'un univers inaccessible. C'était beau, il devait l'admettre. Le calme de l'endroit lui offrait la possibilité d'un dépaysement complet. La prison était stérile, inhospitalière, terne, bruyante et étroite. La plage était vaste, accueillante et d'une majesté qu'il respectait. Il prit son temps, les mains dans les poches, profitant de la marche qui le conduisit au trottoir boisé menant de l'autre côté de la dune. Les fenêtres de l'appartement d'Hélène étaient éclairées. Il ne vit toutefois aucune silhouette, aucun mouvement.

Sur la plage déserte, la marée était encore basse, mais elle menaçait de gagner du terrain. Ses vagues se gonflaient peu à peu, déversant une écume que le vent faisait trembler comme de petits monticules de gélatine. Le liquide rejetait des dollars de sable, des petits bouts de bois lisse sur le sol maintenant tapissé de débris. Tout en s'éloignant de la dune, Denis observa un moment le clignotement du phare lointain, puis l'étendue déserte de chaque côté de lui. Il était fin seul, piétinant le sable humide. À sa droite, la jetée formait un mur de lumière, révélant sa présence irréelle dans l'obscurité environnante. La majorité des résidences, auberges et édifices à vocation touristique baignaient dans une noirceur glaciale. Les courageux vacanciers qui étaient demeurés dans la communauté ne tarderaient pas à retourner dans leurs vies misérables, mornes et pathétiques.

Denis marcha durant plus d'une heure, le froid mordant traversant ses vêtements. Son esprit ennuyé vagabondait avec un peu trop de liberté. Dans sa mission, il ne croisa qu'un couple dans la soixantaine dont les partenaires se tenaient par la main, le saluant avec méfiance avant de disparaître au loin. La solitude de son errance l'embêtait, et il décida qu'il

en avait assez. Il n'avait aucune garantie que le monstre sortirait ce soir même afin de chercher de jeunes femmes sur la plage. Aucune raison de croire, malgré les doutes des inspecteurs, que cet endroit correspondait au lieu exact des disparitions. Il s'était parfois déroulé des semaines, des mois entiers, sans que le kidnappeur se manifeste. C'était un peu comme chercher une aiguille dans une botte de foin ; le hasard avait une grande place dans toute cette histoire.

Ce fut finalement une soif persistante qui décida de la suite des événements. Non pas une soif qui se satisfait de lait froid ou d'un verre d'eau. Non, c'était l'autre soif, celle qui rend fou, qui exaspère, qui éveille les désirs et réduit les inhibitions. De retour au trottoir entre les dunes, il réintégra la civilisation du quartier plongé dans les ténèbres, guidé comme un vieux navire marchand par le phare d'une petite enseigne qui se balançait en couinant. Denis se retrouva devant le « Requin jaune » ; il pouvait entendre la musique country audacieuse qui en montait, avec des rires en sourdine et une forte odeur de cigarette qui se déversait dans la rue. On avait laissé la porte d'entrée entrouverte, probablement pour permettre aux occupants de respirer et éviter des poursuites judiciaires pour meurtre par intoxication cancérigène. Malgré la loi antitabac dans les lieux publics, l'endroit avait des allures de fumoir géant.

Prenant son courage à deux mains, emmagasinant le plus d'oxygène possible dans ses poumons, Denis ouvrit toute grande la porte entrebâillée, pour pénétrer dans l'intérieur obscur. L'odeur de la bière l'agressa et le fit frissonner d'une joie puérile. La plupart des gens ne connaîtront jamais la privation extrême résultant d'un emprisonnement sur une aussi longue période de temps. Vingt pénibles années sans houblon étaient une torture plus cruelle que les douches avec les béotiens, les confrontations dans la cour ou les guets-apens dans la buanderie. Conscient des regards qui convergèrent vers lui, Denis se dirigea vers une table inoccupée au fond de la pièce. L'établissement était petit, sans piste de danse, formait un rectangle étroit. Un large bar luisant occupait tout un mur sur sa gauche ; plusieurs hommes s'y tenaient, buvant en silence ou discutant en petits groupes. Il y avait une dizaine de tables réparties dans la salle, que seulement deux couples avaient choisies. Un énorme juke-box d'une autre époque déversait son flot musical douteux sans interruption. De temps en temps, quelqu'un se levait pour aller nourrir le monstre d'acier de pièces succulentes, programmant des chansons aussi diverses que mauvaises. Il était impensable qu'un être humain en 2014 choisisse consciemment d'écouter Billy Ray Cyrus. Seule la CIA devait encore utiliser les disques du chanteur pour soutirer des informations aux présumés terroristes de ses cachots clandestins.

Une serveuse vint tout de suite s'enquérir auprès de lui. Les touristes laissaient souvent de bons pourboires, désireux de dépenser leur argent à chaque occasion qui leur était offerte. Il vit ses jambes, se figeant

d'admiration, mais son visage faillit le faire hurler de surprise. Ce dernier était plissé et brun, ravagé par une exposition excessive aux rayons cancérigènes du soleil. La femme devait être dans la soixantaine, mais possédait un corps digne de rendre jalouse n'importe quelle jeune femme dans la vingtaine. Sa voix était un grondement rocheux, son haleine puait la cigarette, et une pièce métallique scintillait sur sa langue percée, entre ses dents jaunies. Il commanda une bière en fût, incapable de détourner le regard de la barmaid lorsqu'elle s'éloigna ; de dos, elle aurait fait tourner toutes les têtes.

Denis étudia les occupants du bar, dont la plupart semblaient être des gens du coin. La moyenne d'âge était assez élevée, et les vestes à carreaux, les salopettes, étaient les tenues vestimentaires d'usage. La plupart devaient être des pêcheurs, des agriculteurs ou éleveurs de bétail. Dès l'arrivée de la bière froide, il en ingurgita la moitié avant de reposer son verre sur la table. Le liquide était exceptionnellement délicieux. Dissimulant une inévitable éructation d'une main discrète, il vit le shérif qui entra dans l'établissement sombre. Denis se cala sur sa chaise, détournant le regard pour éviter de se faire repérer par l'homme que plusieurs saluèrent. On échangeait des plaisanteries avec lui ; il administrait des tapes amicales dans les dos offerts. Le policier était en uniforme, le chapeau sur la tête. Il répondait brièvement, paraissait préoccupé. Il venait dans sa direction. Un nœud se forma dans la gorge de l'ex-prisonnier qui suivait la scène du coin de l'œil. Il s'empressa d'avaler le reste de sa bière, étanchant sa nervosité.

Le shérif s'arrêta à l'une des tables occupées par un couple. Il s'adressa à eux, avec autorité et sérieux, ce qui prouvait qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie. La femme à la table se leva, lui tournant le dos, mais il nota sa longue chevelure blonde, sa minceur athlétique. Elle ne devait pas avoir plus de 18 ans. L'âge légal aux États-Unis pour consommer de l'alcool et fréquenter les débits à boissons était 21 ans. Le policier était peut-être ici afin d'encourager la jeune femme à quitter les lieux. Elle pouvait être la fille d'un ami, dans une communauté où tout le monde se connaissait. La discussion parut s'envenimer, le ton monta d'un cran, et plusieurs regards pivotèrent vers le couple debout. Le doigt accusateur et menaçant de Mike était pointé sur la jeune femme qui ne broncha pas, défiante. Après une dernière déclaration, le shérif fit demi-tour pour quitter l'endroit, sans se retourner. Personne n'osa lui adresser la parole. Les discussions reprirent lentement, et la serveuse revint avec un autre verre, qu'il paya en laissant un généreux pourboire. Elle lui offrit un clin d'œil effrayant, à moins que ce ne fût un simple tic nerveux ?

La femme qui s'était entretenue avec le shérif était restée debout. Elle enfila un manteau, fit un signe à son compagnon de se rasseoir lorsqu'il voulut se lever. Il obtempéra, hochant les épaules. Elle quitta ensuite le bar pour s'enfoncer dans la nuit froide du dehors. Denis termina rapidement sa consommation, débattant illusoirement de la marche à suivre. L'inconnue

correspondait à la description générale des victimes passées. Blonde, jeune et maigre. De plus, elle quittait le bar en pleine nuit, seule, vulnérable comme une potentielle victime se jetant dans la gueule du loup. Elle devenait un appât idéal. Il sortit donc du « Requin jaune » à sa suite, cherchant à être discret. Personne ne lui porta la moindre attention.

CHAPITRE 10

Denis réalisa rapidement que son verre et demi de bière ingurgité en quelques minutes avait sérieusement affecté sa motricité. Il était en fait comme un gamin buvant sa première consommation alcoolisée. L'air froid lui fit toutefois grand bien ; son visage était en feu, et il se calma en voyant la silhouette de la femme au loin qui longeait le trottoir bétonné et les auberges. Emmitouflée dans son manteau, elle progressait lentement, sans se retourner. Il demeura à une distance raisonnable derrière elle, pour ne pas la perdre de vue, et pour ainsi donner l'illusion qu'elle marchait seule. Pour s'assurer que le poisson allait mordre à sa ligne, il fallait lui faire croire que l'appât était sans danger. Ils progressèrent ainsi sur une centaine de mètres, en ligne droite ; une voiture les dépassa sans ralentir pour disparaître dans le dédale des rues assombries. En atteignant une large résidence peinte en rouge et bleu, dont le parterre était un amas impressionnant de buissons et d'arbustes sauvages, la fille bifurqua dans un passage qui menait à la dune.

Denis maugréa de surprise. Pourquoi se dirigeait-elle sur la plage aussi tard en soirée ? Comme tous les autres habitants du parc de l'Océan, elle devait être au courant des disparitions, consciente du danger encouru ? C'était cette insouciance caractéristique de la jeunesse qui expliquait la facilité des criminels à perpétrer leurs méfaits. Les gens prenaient des risques inutiles, ignoraient les avertissements de leurs instincts ou encore se croyaient à l'épreuve du mal. Elle était sortie du champ de vision de Denis, était passée sous une lampe de rue pour plonger dans l'obscurité de la dune. Tout semblait le ramener vers la plage, son inéluctable destination dans cette aventure. Il accéléra le pas, pour ainsi éviter de la perdre de vue ; ses semelles raclaient le béton du trottoir couvert de sable. Lorsqu'il atteignit le halo de lumière jaune du lampadaire où elle s'était tenue, la petite silhouette se faisait engloutir par la noirceur de la plage. Il eut tout juste le temps de voir le sommet blond de son crâne en mouvement. Il hâta davantage le pas, espérant ne pas tomber dans un piège. Une embuscade dressée par la fille consciente d'être suivie ou un agresseur particulièrement violent.

Au sommet de la dune, Denis put voir la femme qui se tenait tout près

des vagues, ses pieds touchant les déferlantes. Une paire de souliers à moins d'un mètre de lui révéla qu'elle s'était débarrassée de ses chaussures encombrantes. Il préféra garder les siennes, juste au cas où il en aurait besoin. Campé dans la noirceur du monticule tout près, il avança en parallèle avec la femme qui suivait le rivage, piétinant l'eau glacée, la tête baissée. Sa démarche était vacillante, pouvait témoigner d'une légère ivresse. Quant à lui, le terrain jonché de débris, de branches, de pierres et de cannettes de bière vides lui rendait la tâche difficile. Il devait constamment fouiller le sol pour éviter de piétiner des objets et provoquer trop de bruit, pour ne pas trébucher. Ils avançaient dans la direction opposée à la jetée, vers cet endroit où une étrange cérémonie de sacrifice avait eu lieu. L'obscurité était traîtresse, beaucoup plus dense qu'à sa première visite. Par moments, il la perdait de vue, devait s'arrêter pour fouiller l'horizon jusqu'à repérer la silhouette à nouveau. Dans ces moments-là, la panique s'emparait de lui. Le hurlement d'un train s'imposa péniblement sur la bande sonore nocturne, tout juste perceptible. Un autre son apparut aussi, l'immobilisant, le forçant à retenir son souffle pour mieux le percevoir. Lorsqu'il reconnut la musique d'une flûte, une certaine excitation le gagna, avec un mauvais pressentiment qui lui noua l'estomac.

Denis vit que la fille ne s'était pas arrêtée, qu'elle l'avait quelque peu distancé. Son regard tomba aussi sur autre chose, au loin. Une forme humanoïde qui se dirigeait vers eux. L'idée qu'il ait eu raison de suivre la jeune femme l'effleura. Et si c'était le kidnappeur ? Il reprit la marche, ne voulant pas perdre de terrain, décidant de quitter le couvert de la dune sans toutefois s'exposer. La silhouette au loin semblait rapide, tandis que la fille marchait lentement, perdue dans ses pensées. Il était exaspéré de voir qu'elle semblait tout à fait insouciante de ce qui l'entourait.

La musique que produisait la flûte gagna aussi en intensité, le son charrié par le vent persistant venant du large. Denis avait du sable dans les souliers. Transi de froid, l'impression d'ivresse ressentie auparavant l'avait quitté au détriment d'une lucidité tout aussi glaciale que le mauvais temps. Les deux formes humaines s'approchaient l'une de l'autre, en ligne droite, une trajectoire qui présageait une rencontre ou une collision. Il marchait presque courbé, voulant demeurer hors de vue. Une bonne trentaine de mètres séparaient toujours la fille du marcheur, lorsqu'un choc terrible le déstabilisa, le propulsant au sol, sur le dos. Le sable l'accueillit avec dureté, son agresseur imprévu lui tombant dessus avec brusquerie. Le souffle coupé, Denis fut incapable d'éviter les poignes solides qui le plaquèrent au sol. Un avant-bras écrasa sa pomme d'Adam, tandis qu'un genou squelettique découvrait son estomac pour s'y déposer avec brusquerie. Grognant comme un animal, il tenta de se débattre, sans trop de succès. L'homme au-dessus de lui était fort, empestait le tabac. Denis fut néanmoins en mesure de voir le visage de l'individu qui l'avait agressé sans explication. Ce dernier avait une figure rondelette, des yeux fous et respirait

avec rapidité. Terrifié, son teint livide trahissait la panique qui l'animait.

Denis tenta de tourner la tête vers la plage, mais en fut incapable en raison de l'avant-bras qui pressait sur sa gorge et sa mâchoire. Il devait se dégager ; l'autre était en train de le tuer, très possiblement sans s'en rendre compte. Il ne réalisait pas la force de son attaque, du poids qui broyait son cou. De ses mains libres, il tenta de repousser l'homme massif et musclé, en vain. Ses poumons brûlaient, sa tête donnait l'impression d'être sur le point d'éclater. Le sang refusait de monter vers son cerveau. C'était une question de secondes avant qu'il ne perde connaissance, de minutes avant qu'il ne franchisse le point de non-retour. Mourir ainsi aurait été trop stupide : imaginez, vivre 20 années en prison pour succomber deux jours après sa sortie. Sa main gauche explorant le sol se referma alors sur une poignée de sable, un geste instinctif, ce qui lui donna une idée. Sans quitter des yeux son assaillant penché sur lui, la bouche entrouverte aux commissures écumeuses, Denis lui lança le sable, espérant l'atteindre aux yeux.

L'agresseur hurla, relâchant aussitôt sa prise pour se protéger le visage de ses mains. Mais il était trop tard ; la matière traîtresse avait pénétré sous les paupières, l'aveuglant, raclant son œil délicat. Denis ignora sa propre douleur, son manque d'oxygène, puisque c'était peut-être sa seule chance de s'en sortir. Il se redressa en poussant l'autre de ses deux mains, se dégageant tout en projetant l'individu de côté. L'afflux d'air frais dans ses poumons lui fit mal. Étourdi, il s'effondra en voulant se mettre à genoux. Son adversaire hurlait, frappait le vide autour de lui en se relevant, luttant contre un ennemi invisible.

Un hurlement féminin déchira le tumulte océanique, et Denis réalisa que la mélodie de la flûte s'était tue. Paniqué, désireux de retrouver la blonde qui marchait vers l'inconnu vêtu de noir, il fit tout son possible pour maîtriser son corps meurtri et se mettre debout. Il dut s'y reprendre à deux reprises. Au moment où il y parvint, son agresseur revint à la charge, le fixant d'un œil mauvais ; l'autre était resté clos et boursoufflé par l'irritation des minuscules grains impossibles à déloger.

Denis se prépara, esquivant la masse lancée contre lui ; son adversaire avait tenté de le plaquer au sol. Cette technique d'attaque répétée était similaire au déplacement d'un joueur des « Alouettes », une fois le ballon en mouvement. Étant donné le physique de taureau de l'homme, il était facile d'imaginer son passé collégial ou universitaire sur les terrains verdoyants, sous les acclamations de la foule en délire. Il avait donc affaire à un ancien joueur de football. S'étant stratégiquement déplacé de côté, Denis frappa le flanc exposé de son agresseur avec force. Le coup avait fait geindre l'intrus, qui pivota agilement vers lui. Une rage animale déformait ses traits. Pourquoi lui avait-il sauté dessus ? Qui était-il donc ? Pour la première fois, il considéra la possibilité qu'il y ait deux kidnappeurs, deux prédateurs formant une redoutable équipe. L'un étant l'homme qui marchait vers la silhouette féminine insouciante et l'autre en retrait,

protégeant leurs arrières. C'était ce dernier qui lui avait sauté dessus.

Les deux guerriers aux aguets se faisaient face, prêts à se sauter à la gorge, lorsque le cri féminin se fit à nouveau entendre. Denis vit l'expression troublée de son adversaire à l'audition de l'appel de détresse. Il paraissait hésiter, voulait se tourner vers la plage avec autant d'envie que lui. Il n'était peut-être pas impliqué dans le crime en cours. Denis devait lui parler, chercher à le raisonner, le dissuader d'une attaque précipitée. Il en fut toutefois incapable ; le taureau fonça sur lui, comme s'il tenait une cape rouge de toréador. Denis évita presque la masse déchaînée en sautant sur sa droite, mais le crâne d'acier eut le temps de percuter sa hanche pour l'envoyer valser au sol. Gémissant de douleur, frustré, il s'effondra sur un coquillage solide déchirant le vêtement et entaillant son dos. L'individu était sur le point de se jeter à nouveau sur lui, pour le plaquer au sol, lorsque Denis hurla de colère, levant les mains devant lui.

- Assez ! Je travaille pour le shérif.

L'hurluberlu fit un pas et s'arrêta, pour le toiser avec un peu moins de conviction et d'agressivité. Cette chose était donc capable de penser. Son regard fiévreux l'étudiait en silence.

- Je suis ici pour trouver celui qui enlève les filles. Arrêtez !

Denis cracha un filet de sang invisible dans la nuit. L'humidité du sable traversait ses vêtements, et il grelottait de froid. La chaleur de l'exercice imprévu s'était déjà retirée, refusant de s'attarder sur son corps. La brute ventrue restait là, la bouche entrouverte à le fixer avec un air stupide. Son visage était couvert de sueur. Son silence le força à poser une question au joueur étoile de l'équipe de plage nocturne.

- Qui êtes-vous ? Pourquoi m'avez-vous attaqué ?

L'homme était en état de choc. Il réalisait son erreur, tournait sur lui-même en se tenant la tête. Il marmonnait avec frayeur.

- Merde, il va me tuer.

Denis se releva péniblement, une main sur la hanche douloureuse. Il en avait assez de se faire rouer de coups ; son corps méritait le repos. Il n'aurait jamais cru subir autant de violence hors du pénitencier, dans cette soi-disant civilisation idéale. Il s'épousseta du mieux qu'il le put, tandis que l'autre s'excusait avec effusion.

- Je suis désolé. Je fais partie d'un groupe de citoyens concerné ; nous surveillons la plage à tour de rôle.

Mais Denis ne l'écoutait plus. La fille ? Où était-elle ? Il s'avança vers la plage, sans porter attention à l'homme derrière lui qui geignait toujours. Il fixa la ligne des vagues écumeuses, tentait de percer le tumulte des éléments déchaînés, mais il n'y avait plus aucune trace de celle qu'il suivait ni de l'autre promeneur.

- La fille ? Où est-elle ?
Il avait hurlé avec rage.

- Quelle fille ?

L'imbécile qui s'était mépris sur ses intentions se plaça à côté de lui, fixant l'océan, se frottant toujours l'œil afin de se débarrasser des brins de sable dérangeants.

- La fille que je suivais, une blonde. Un homme venait dans sa direction et... laissez tomber. Il faut appeler le shérif.

Denis s'avança vers l'endroit où se trouvait la pauvre fille la dernière fois qu'il l'avait vue. Il fouillait le sol à la recherche d'indices, revenant sur ses pas à plusieurs reprises. Mais il ne trouva que des bouts de bois, des coquillages, des seaux abandonnés, des détritiques de touristes pollueurs. Rien d'autre. Il n'existait plus la moindre trace des deux silhouettes ; elles s'étaient tout simplement envolées. Dans son dos, l'autre hurla.

- Je fais quoi ?

- Appelez le shérif, dites-lui qu'une fille a disparu.

Il marcha ensuite jusqu'à ce que les déferlantes lui mouillent les pieds, les chevilles, ruinant ses souliers. Il longea la plage durant un bon moment. Pourquoi cet idiot lui avait-il sauté dessus à ce moment précis ? Elle lui avait échappé par sa faute. Le shérif allait être furieux.

Comment avait-elle pu disparaître aussi rapidement ? Où était l'autre individu ? Il s'immobilisa afin d'observer la dune au loin, vers les auberges, mais il ne vit rien, sinon quelques fenêtres éclairées, les contours de résidences vides et anonymes.

Devant lui, il remarqua quelque chose au sol, un objet qui sortait de l'eau comme si on l'y avait planté. Excité par la possibilité d'une découverte importante, il courut en éclaboussant les flots, jusqu'à l'objet immobile. Il prit la chose d'une main, la retira du sable malléable au faible pouvoir de succion.

C'était une flûte !

Il avait plus tôt entendu une musique ténue venant d'un tel instrument. L'être responsable des enlèvements avait-il laissé un indice ? Il chercha l'autre stupide du regard, mais ce dernier n'était plus sur la plage. Profitant de sa solitude, il glissa la flûte sous son chandail. Il préférerait garder cet indice pour lui. Il se rappela que l'institutrice disparue enseignait la musique et excellait dans l'art de jouer de cet instrument.

Une visite à la résidence de cette Marie Dupuis serait nécessaire. Il connaissait son histoire ; c'était maintenant à lui de se faire une idée sur la véracité des éléments ayant conduit à cette légende. Entre-temps, il fallait faire face au shérif.

Il n'avait pas atteint le trottoir boisé qu'une sirène lointaine se

faisait déjà entendre.

CHAPITRE 11

Denis était resté en retrait lors de l'arrivée des secours. Il cherchait inutilement à se réchauffer en sautillant d'un pied à l'autre, reculant à mesure que les vagues envahissaient la plage, motivé par l'étrange phénomène lunaire des marées. Le premier sur les lieux fut un policier solitaire en patrouille automobile, gyrophares et sirènes en action. Il semblait tout juste sorti de l'académie, marchait comme un automate, prisonnier d'une veste pare-balle qui l'encombrait. Sa démarche se voulait autoritaire, mais n'était que ridicule. En fait, Denis trouva que l'agent bougeait un peu comme « Robocop ».

Le policier s'avança vers le passage dans la dune et fut immédiatement rejoint par l'imbécile encore sous le choc qui guettait son arrivée. D'autres sirènes et gyrophares déchirèrent le calme de la nuit tout en s'approchant. Les curieux s'agglutinaient déjà sur le trottoir boisé et sur le haut des dunes, espérant capter l'objet de toute cette attention naissante. D'autres émergeaient des façades endormies pour s'installer sur les balcons, profitant de la vue sur la plage. Le spectacle pouvait commencer, qu'on lève le rideau !

Le shérif arriva en trombe, faisant crisser ses pneus sur l'asphalte, rejoignant les deux hommes en soufflant comme un asthmatique sur le point de faire une crise. Ils discutèrent maintenant à trois ; quelques regards discrets furent lancés vers Denis. On devait parler de lui, de son rôle et de sa présence sur les lieux. Le rugissement du vent et le grondement des vagues mourant sur la plage l'empêchèrent d'entendre ce qui se disait. La conversation s'anima ; le shérif posa un doigt menaçant sur la poitrine du citoyen devenu vigile improvisée, qui fixait le sol à ses pieds, rouge comme un enfant pris en défaut se faisant gronder.

En tout, une demi-douzaine de policiers répondirent à l'appel de détresse en moins de quelques minutes. Mike les tenait à l'écart d'un geste de la main sévère, auquel ils répondaient en hochant la tête pour faire demi-tour. Valait mieux laisser le patron travailler à sa manière, sans l'interrompre. En attendant de pouvoir apporter leur contribution à ce rare moment d'action dans la communauté, ils fumaient ou bavardaient entre eux. Ils paraissaient ennuyés, contrariés d'avoir dû quitter le stationnement du McDonald's ou du « Dunkin Donuts » où ils pouvaient somnoler et se

gaver de beignets sans être dérangés. En particulier si l'appel se soldait par une fausse alerte, ce qui était souvent le cas. Lorsque le shérif quitta le citoyen congédié pour rejoindre ses hommes, ce fut pour leur donner ordre de tenir les curieux à l'écart. Il s'approcha ensuite de Denis à grandes enjambées, les traits tirés par le mécontentement. Il ne l'avait pas tout à fait accosté qu'il hurlait à son intention.

- Que faites-vous ici ?
- Mon travail. Je suivais une fille.

Le shérif le dévisagea un moment avec suspicion, se frottant le menton en réfléchissant. Denis pouvait sentir une très faible odeur d'alcool mal dissimulée dans l'haleine de l'homme qui mâchait de la gomme inefficace. L'appel nocturne avait soustrait le représentant de l'ordre d'une possible soirée bien arrosée. En voyant son uniforme identique aux jours précédents, on pouvait se demander s'il le gardait pour dormir, ne le retirait jamais pour le nettoyer.

- Et alors ?
- L'autre con a tout fait échouer. Un homme était sur le point d'accoster la fille que je suivais.

Denis évita de mentionner la musique entendue, ainsi que l'objet trouvé sur la plage, jugeant que ceux-ci n'étaient pas des indices à partager avec le policier. Devant le regard insistant et impatient de son interlocuteur, l'ex-prisonnier poursuivit ses explications.

- Quand j'ai réussi à me débarrasser de l'idiot, ils avaient tous les deux disparu.
- Merde !

Le shérif était encore plus furieux, cracha au sol de dépit avant de serrer les poings. Il semblait prêt à se défouler, sans la moindre surface à proximité susceptible d'accueillir ses poings généreux et destructeurs.

- Je vais envoyer mes hommes sur la plage pour qu'ils en fouillent chaque centimètre carré.

Mais en observant le niveau de l'océan qui empiétait de plus en plus sur celui de la plage, ils savaient bien que tout avait été effacé ou emporté vers le large. C'était peine perdue, mais il restait la seule chose à faire en de telles circonstances.

- Je vais demander au maire de passer un décret pour interdire l'accès à la plage durant la nuit.

Le shérif renifla avec une telle force qu'il aurait pu déplacer des tonnes de mucus dans sa gorge récalcitrante. Il fixa Denis, qui n'avait pas bougé et gardait les mains dans ses poches en grelottant. Mike réfléchissait. Sans prévenir, le policier se détourna pour s'éloigner de

quelques pas vers ses hommes formant un groupe compact se protégeant du froid. Denis fut surpris par la soudaineté de son départ. Il lui tournait le dos et s'éloignait, alors qu'il n'avait encore pas terminé son récit. Il héla l'individu à la démarche fatiguée.

- Shérif !

L'intéressé cessa d'avancer, prenant quelques secondes avant de se retourner vers lui. Un peu comme s'il prenait une grande respiration, prévoyant une mauvaise nouvelle qu'il avait tant redoutée. Le visage qui lui fit face était un masque de stoïcisme ; seuls ses yeux soulignés de poches trahissaient son épuisement et sa grande lassitude.

- Ouais ?

Denis était mal à l'aise, préféra faire quelques pas pour s'approcher, voulant éviter d'être obligé de hurler pour se faire entendre. Derrière le shérif, plusieurs curieux attroupés balayaient les dunes du faisceau de leurs lampes, cherchant l'objet de l'attention policière. Se raclant la gorge, il parla avec difficulté, sans trop savoir comment poursuivre.

- C'est au sujet de la fille que je suivais.
Intéressé, le policier lui offrit toute son attention.
- Qu'est-ce qu'elle a ? Vous la connaissiez ?
- Non. Mais je suis convaincu que vous savez qui c'est.

Le shérif resta muet un moment, sous le choc. Après un rapide coup d'œil vers ses hommes, s'assurant de leur solitude, il se dressa directement devant Denis, violant son espace personnel. Son regard sombre plongea dans celui du nouveau venu au sein de la communauté, le défiant de faire des révélations dangereuses. Il pouvait bien y avoir des secrets oubliés, des vérités choquantes enfouies non loin sous la surface.

- Qu'est-ce qui vous fait dire cela, Lebeau ?
- Je vous ai vu lui parler au « Requin jaune ».
- QUOI ?

Mike avait crié ce dernier mot, alertant ses hommes, dont quelques-uns jetèrent leurs cigarettes au sol pour s'avancer dans leur direction. La meute aux aguets cherchait à protéger son leader. Denis regrettait presque d'avoir parlé, mais son sens du devoir lui imputait la responsabilité de révéler les indices qu'il détenait sur l'identité de la fille, même s'ils étaient minces. Sans se calmer, le policier au regard meurtrier répéta sa question, lui soufflant au visage.

- Quoi ?
- Je vous ai vu au « Requin jaune » avec la fille. Elle était à une table et s'est levée. Vous avez discuté et, quand elle est sortie, toute

seule, j'ai décidé de la suivre. Jeune et blonde, elle correspondait au type que le kidnappeur semble privilégier.

Il fallut quelques secondes pour que les mots, tout d'abord des sons imprécis formant des phrases audibles, parviennent à se frayer un passage dans le conduit auditif du shérif, pour être ensuite analysés par son cerveau embrouillé par l'alcool, l'âge et la fatigue. Son visage s'empourpra, ses traits placides se transformèrent en véritable masque d'horreur. Il pivota sur lui-même afin d'embrasser la plage d'un regard circulaire, les bras ballants le long du corps. La surprise l'affecta tant qu'il parut un instant incapable de se rappeler où il était. Il existait de ces informations, de ces horribles nouvelles que notre instinct choisissait de nier avec vivacité pour éviter l'implosion de notre conscience.

Finalement, il hurla avec un tel désespoir que tous les témoins se turent, immobiles.

- C'est ma fille !

Le shérif tomba ensuite à genoux, ses plaintes accompagnées de sanglots. Pathétiques hurlements d'agonie. Il se mit à frapper le sol sablonneux de ses poings, déployant sa rage avec une furie malsaine. Ses hommes, consternés par l'attitude inhabituelle de leur chef, accoururent pour le relever, le soutenir, l'emmener vers sa voiture tout en le questionnant, puis le consolant. Ils avaient entendu sa déclaration, savaient maintenant qui était la victime du dernier enlèvement.

Dans l'adversité, même un homme d'une telle autorité, d'une telle carrure semblait être redevenu un enfant contrarié, hurlant et pleurant pour un jouet perdu.

Au moment où le groupe d'agents de l'ordre atteignit le trottoir menant de l'autre côté de la dune, Denis put entendre Mike qui lançait un dernier cri, à la fois un ordre et une supplication.

- Trouvez ma fille, je vous en supplie, TROUVEZ-LA !

Denis resta sur place un moment, tandis que les policiers se déployaient, envahissant la plage avec leurs lampes torches pour s'enfoncer dans la nuit opaque de chaque côté à la recherche d'indices. Les gyrophares présents depuis l'arrivée des premiers secours furent bientôt rejoints par d'autres, illuminant le ciel. Pompiers, ambulanciers et confrères venant de villages voisins accouraient pour aider un des leurs. Les curieux furent repoussés sans ménagement de l'autre côté de la dune, où ils s'entassaient. La nouvelle de la disparition de la fille du shérif était sur toutes les lèvres.

Lorsqu'il ne put supporter davantage le froid et que les vagues montantes le chassèrent jusqu'à la dune, Denis décida de rentrer. Il

n'avait plus rien à faire à cet endroit. Le spectacle tirait à sa fin.

Touchant la flûte sous son chandail, il savait toutefois quelle serait sa prochaine démarche. Il avait l'intention d'aller visiter la maison de cette mystérieuse institutrice qui, selon la légende locale, s'était sacrifiée pour la communauté. On la croyait disparue, mais Denis en doutait.

Il s'ennuyait presque du calme de sa cellule.

Presque.

CHAPITRE 12

La vieille Pontiac noire s'immobilisa dans le stationnement de l'auberge tout en déversant des nuages toxiques et puants dans l'atmosphère. La voiture avait parcouru trop de kilomètres dans la journée. Elle menaçait de rendre l'âme à tout moment et laissait une traînée d'huile dans son sillage. La transmission émettait d'inquiétants grincements en faisant vibrer le châssis métallique. Dès le moteur coupé, un homme dans la cinquantaine aux cheveux gris et le teint pâle, presque grisâtre, s'en extirpa. Il s'était arrêté au « Cheval de marbre », une auberge à bas prix durant cette période de l'année sans touristes. Son seul bagage était un sac en cuir qu'il tenait d'une main. Il se rendit à la réception de l'établissement. Une courte discussion s'engagea avec une employée ensommeillée ; de l'argent liquide fut échangé contre une clé. Quelques dollars supplémentaires firent disparaître le formulaire qu'on remplissait d'habitude. Une fois la dame remerciée, l'homme monta l'escalier qui menait à sa chambre, dans laquelle il déposa son sac sur un lit peuplé par beaucoup trop d'oreillers. Les couleurs vibrantes de la pièce, ainsi que l'odeur omniprésente du détergent, lui donnèrent un mal de tête immédiat. Il bougonna et se contenta d'ouvrir la fermeture éclair de son sac. Il en extirpa quelques pièces de vêtements et les déposa distraitement sur le lit.

Il s'immobilisa, soudain conscient qu'il pouvait entendre le bruit des vagues de sa chambre, ce qui le fit néanmoins sourire. Elle aurait tant aimé être ici, aurait sauté de joie à l'audition des déferlantes. Un de ses rêves avait été de vivre sur une plage ; elle adorait l'océan et tout ce qui s'y rapportait. Son choix aurait été un endroit plus chaud, loin de cet état américain bafoué à intervalles saisonniers par un froid mordant. Les Caraïbes étaient sa destination ultime ; elle en parlait tous les jours.

L'individu se secoua, chassant ces souvenirs douloureux pour se concentrer sur le moment présent. Il plongea la main dans son sac de cuir pour en sortir une enveloppe en papier jaune. D'une main tremblante, il la plaça de côté, tout près des vêtements. Il retira ensuite le dernier objet du sac, une chose enveloppée dans un chandail de laine brun. Sa main retrouva immédiatement le confort de la crosse boisée ; le poids de l'arme

à feu le rassurait, tout en l'inquiétant. Il n'avait emporté que six projectiles déjà insérés dans le barillet du revolver « Smith & Wesson » calibre .38. Si tout se déroulait comme prévu, une seule balle devrait suffire. L'odeur qui montait du revolver en était une d'huile et de poudre, un mélange exquis et excitant.

Marc déposa l'arme sur l'un des oreillers, bien en vue. Il en avait fait l'achat après la traversée de la frontière américaine, à Plattsburgh dans l'état de New York. Il aurait été stupide de se présenter aux douanes avec un tel objet dans son coffre à gants ou dans ses bagages, même si on ne l'avait pas fouillé. Sa nervosité l'aurait trahi. Il n'était pas un criminel, n'avait jamais utilisé un tel engin de mort. Trois jours avaient été nécessaires pour trouver quelqu'un acceptant de lui vendre le revolver. Les gens semblaient se méfier de son accent québécois. Ce fut un Mexicain maussade et peu bavard, dans une boutique d'articles militaires, qui lui donna une adresse et des recommandations. Conscient de la possibilité d'un piège, il se rendit néanmoins à cette adresse avec mille dollars en poche. Un noir balèze aux muscles gonflés l'accueillit avec un regard méchant. Une fois le but de sa visite annoncé d'une voix tremblante, on le fouilla avec brusquerie, pour l'inviter à passer une autre porte.

C'était un petit appartement sale où s'entassaient cinq individus louches, fumant, buvant et visionnant un film porno à la violence déroutante. Après quelques secondes d'attente, on lui porta enfin attention, le fixant sans parler. Il expliqua avoir besoin d'une arme à feu et, sans lui demander pourquoi il désirait s'approprier la chose en question, on ouvrit une mallette argentée devant lui. Elle contenait plusieurs modèles d'armes de poing. Il fit son choix, presque au hasard, paya les 800 dollars demandés et sortit dans la rue en tremblant de la tête aux pieds, couvert de sueur. Marc n'avait jamais eu aussi peur. Ces êtres représentaient tout ce qu'il méprisait dans la nature humaine.

Dans la chambre d'hôtel où il avait étalé ses minces articles de voyage sur le lit, il n'arrivait toujours pas à croire à son courage. Une semaine plus tôt, il n'était qu'un pauvre comptable minable, dans une firme sur le déclin et rongée par la corruption, vivant seul dans un condo triste du centre-ville, sans la moindre famille. Sa routine quotidienne était simple, se limitait au travail le jour et à la beuverie tous les soirs, pour oublier, pour engourdir la douleur lancinante, pour sombrer dans un sommeil troublé qui ne venait même plus avec les médicaments prescrits durant toutes ces années.

Marc jeta le sac vidé dans un coin de la pièce, prenant place sur le matelas dont les ressorts émirent des protestations. On pouvait presque entendre les punaises de lit déguerpir, effrayées par le mouvement subit de leur résidence vieillesse et sale. L'homme prit l'enveloppe kraft, dont il extirpa quelques coupures de journaux jaunies, qu'il se mit à feuilleter. Des larmes naquirent au coin de ses yeux, explorant la déclivité de ses joues non rasées. Il ne prenait pas la peine de lire les textes, seulement les grands

titres, regardant les images. Il connaissait les textes par cœur, pour les avoir lus des milliers de fois.

« Le service de police de la ville de Montréal annonce fièrement la capture d'un suspect dans le meurtre horrible d'une adolescente de Pointe-aux-Trembles. Denis Lebeau de Verdun s'est livré aux policiers vers 3 h, lorsque ces derniers se sont rendus à son domicile. Il n'a opposé aucune résistance et, selon un témoin, il clamait son innocence durant son transport vers... »

« Selon une source proche des services policiers, les résultats de l'ADN montrent sans équivoque que le sperme de Denis Lebeau se trouvait sur les vêtements de l'adolescente retrouvée morte la semaine dernière... »

« Durant une conférence de presse, hier, le détective Cormoran de la Gendarmerie Royale du Canada nous a expliqué que les circonstances de la mort de la victime de Pointe-aux-Trembles, comme on l'appelle maintenant, seraient similaires à celles de neuf autres victimes répertoriées sur le territoire québécois durant les six dernières années... »

« Le procès du Monstre de Verdun, véritable foire médiatique, s'est terminé hier soir par un coup d'éclat. Après deux semaines de délibérations, le jury a reconnu Denis Lebeau coupable de meurtre au premier degré sur la personne de Mélanie Lebrun, de Pointe-aux-Trembles. Par contre, il fut reconnu non coupable des autres chefs d'accusations qui pesaient sur lui. Le procureur de la couronne tentait inlassablement de faire condamner Lebeau pour les neuf autres crimes similaires. Le juge n'a pas perdu de temps et a livré son verdict, soit 20 ans de prison sans libération conditionnelle, un maximum dans un tel cas. »

« Le monstre de Verdun, qui ne fut jamais reconnu coupable des meurtres dont on le suspectait, vient d'être libéré aujourd'hui, après 20 ans derrière les barreaux... »

Marc remit les documents dans l'enveloppe, s'essuyant les yeux avec sa manche. Il renifla, ne gardant en main que le plus récent cliché sur lequel figurait Denis Lebeau, le meurtrier de sa fille. L'homme qui avait mis fin à sa propre existence. Après la disparition de leur fille, Marc et sa femme avaient vécu un enfer. Ils avaient tout tenté pour survivre, pour éviter l'implosion de leur couple, mais n'y étaient pas arrivés. Le coût exorbitant de frais des multiples détectives privés engagés avait vidé leur compte en banque, lessivé leurs économies. Le couple s'était séparé, d'abord pour tenter de faire le point puis parce qu'ils s'accusaient mutuellement de négligence. Le nuage sombre de la dépression s'empara d'eux ; ils ne trouvaient plus de raison pour continuer à vivre. Incapable de retourner au travail, Marc avait tout perdu, vendu toutes ses possessions, se retrouva humilié en vivant d'allocations d'aide sociale. Cela dura plusieurs années. Ce n'était que tout récemment qu'il avait trouvé le courage de tenter l'expérience de la vie, de sortir de son mutisme. C'était difficile, pénible,

mais grâce à des amis, il trouva un travail et un appartement pour éviter de vivre à la rue. La survie était un combat de tous les jours. Ses instincts d'autodestruction primaient, dominaient toutes pensées cohérentes qui passaient par son cerveau ankylosé par la perte encourue. Il savait que sa femme, entre-temps, s'était remariée, avait donné naissance à une autre petite fille, et pour lui, cela représentait une trahison honteuse. Il avait l'impression qu'elle s'était détournée de leur fille disparue, avait trop rapidement choisi de refaire sa vie.

Marc aurait pu se fondre davantage dans la masse anonyme des autres, parvenir à jouer le jeu, à tromper la vigilance de sa conscience. À faire semblant que les blessures étaient pansées, mais la vie réserve parfois des surprises. La plus grosse fut pour lui la découverte, sur la page frontispice d'un journal insolent, que le meurtrier de sa petite Mélanie serait libéré dans les jours à venir. Après 20 ans derrière les barreaux. Le dénommé Denis Lebeau n'avait été condamné que pour le meurtre d'une certaine Mélanie de Pointe-Aux-Trembles, mais le nom de sa petite fille figurait sur la liste utilisée par les avocats de la couronne pour convaincre le jury que l'individu était un tueur en série. Aux yeux du père éploré, le monstre de Verdun était coupable. Il le savait, le sentait. Le regard de cette abomination maintenant libérée était sans équivoque, sans remords, sans conscience humaine.

Marc soupira, tenant l'arme dans ses mains, avant de la glisser dans son dos, sous sa ceinture. Avec l'aide du petit miroir mural, il s'assura que l'objet dissimulé n'était pas visible. Satisfait, s'habituant au poids de la chose froide et métallique, il décida de sortir de sa chambre d'hôtel.

Il était ici pour retrouver ce Denis Lebeau et appliquer la sentence de mort qu'il méritait. Si la justice ne pouvait offrir la punition exigée, Marc se promettait de remédier à cette situation : il deviendrait lui-même l'extension du châtiment ultime.

CHAPITRE 13

Denis avait été contraint de prendre un taxi pour se rendre au 101 du Sablier. Il était minuit pile sur sa montre lorsqu'ils s'immobilisèrent à destination. La résidence était nichée dans un cul-de-sac, tout au bout d'une longue route en gravier bordée d'une végétation sauvage qui n'enviait rien à la brousse sud-

américaine. La proximité de fermes laissait planer des odeurs désagréables dans l'atmosphère, dévoilant une vocation d'élevage porcin. Éloigné de la communauté du parc de l'Océan, l'endroit était vraiment isolé. Le taxi, qui lui coûterait d'ailleurs une fortune, était garé à une vingtaine de mètres plus bas sur la route, gardant ses distances pour ne pas alerter tout possible occupant de la maison abandonnée.

Denis s'avança, devinant facilement les contours de la résidence au travers de la végétation luxuriante qui avait entamé la reprise de ses droits ancestraux sur l'entrée de cour. En fait, l'endroit ressemblait à des ruines d'une époque oubliée. Il avait pris certaines précautions avant de se lancer dans l'aventure. Il portait des gants, tenait d'une main une puissante lampe halogène dont le faisceau balayait l'immense bouclier des buissons qui protégeait la résidence. Un gardien sylvestre silencieux et menaçant. Un coup d'œil vers la voiture qui l'attendait en retrait lui apprit que le conducteur était bien adossé dans son siège, sur le point de faire une sieste rémunérée. Le moteur avait été coupé par souci d'économie d'essence.

Dans les broussailles, on distinguait un trottoir de dalles qui menait de la grille fermée jusqu'à la résidence en un tracé linéaire. Denis poussa sur l'obstacle métallique qui protesta pour la forme, mais finit par céder, provoquant un tumulte capable de réveiller les voisins, malgré le demi-kilomètre de distance. Il dut ensuite piétiner les herbes hautes, repousser les branches d'arbustes belliqueux à la taille démesurée, de véritables monstres aux tentacules inertes. Il avait l'impression que, d'un moment à l'autre, il allait découvrir les vestiges d'une civilisation oubliée, un temple à la mémoire d'une déité primitive. Des toiles d'araignées lui chatouillèrent le visage, le forçant à refouler la panique à l'idée de ces insectes rampant sur son corps, cherchant refuge dans ses vêtements. Il imaginait ces bêtes s'infiltrer dans son nez ou ses oreilles pour y pondre. Il frissonna, sans s'arrêter.

Le faisceau de sa lampe tomba sur les marches menant au balcon, dont la première n'était plus qu'un gouffre sombre de bois pourri. Lorsqu'il arriva devant le petit escalier décoloré par l'usure du temps, Denis monta sur le balcon avec une prudence exagérée, craignant l'instabilité de l'édifice. S'immobilisant, il prit toutefois le temps de pivoter afin de jeter un coup d'œil sur la nature dominante qu'il avait traversée, la rue invisible et le ciel étoilé. Tout était calme. Il se retourna donc vers la porte d'entrée, entrouverte, notant que tous les carreaux de la façade étaient brisés, abîmés par les ravages du temps et fracassés par des vandales impunis. La saleté était maîtresse des lieux, la poussière recouvrait toute surface d'un voile grisâtre. Un bon centimètre de débris végétal, fait de feuilles mortes, d'herbes et de brindilles, constituait un tapis vierge de toute empreinte, sauf celles qu'il laissait derrière lui. La porte n'offrit aucune résistance, malgré son frottement sur le plancher en produisant une horrible lamentation amplifiée par l'écho du lieu désert.

L'intérieur puait le renfermé et la moisissure. Cela faisait un bout de temps que personne n'y avait mis les pieds. Ce constat engendra une profonde déception. Denis avait espéré trouver des signes de présences humaines, des traces de cet homme qui perpétrait les enlèvements, trouvant refuge dans cette résidence abandonnée. Un criminel profitant de la légende sur l'institutrice pour semer la terreur. La flûte laissée sur la plage n'était-elle pas un indice menant à cet endroit ? Devait-il continuer ? Rester dans cette ruine instable, risquant de faire une chute, de marcher sur un plancher pourri et de se briser le cou dans une cave humide ? Denis décida toutefois de justifier la course en taxi, préférant s'assurer de l'abandon véritable des lieux. Il fit donc le tour de la résidence, pièce par pièce.

Le vestibule, le salon et la cuisine étaient vides ; tous les meubles ou appareils électroménagers avaient été emportés. Les murs étaient couverts de graffitis à caractère sexuel ou encore véhiculant des messages anarchiques, antigouvernementaux. Un long couloir donnait sur deux chambres désertes, aux murs tapissés de trous béants, comme si quelqu'un s'était défoulé en frappant les parois avec un bâton. La salle de bain n'avait plus de toilette, de lavabo ou de baignoire ; tout avait été arraché et emporté ailleurs. Il y régnait toutefois une forte odeur d'excréments et d'urine, venant peut-être de la tuyauterie exposée donnant sur une fosse septique encore remplie.

Accablé par son incapacité à trouver le moindre indice d'un passage récent, Denis jeta un dernier coup d'œil dans les diverses pièces abandonnées. Sans cette dernière tournée, il n'aurait probablement pas remarqué la petite trappe sur le sol du couloir. Son contour discret n'était visible qu'en raison des rainures où la poussière ne s'était pas accumulée, repoussée par un courant d'air imperceptible ou gobée par l'interstice. Le faisceau de sa lampe, braquée au sol, exposa le reflet d'un anneau métallique sous la poussière. Ce devait être une trappe menant à une cave

oubliée. Il tenta de soulever le rabat, mais celui-ci était trop lourd ou simplement bloqué.

Déposant sa lampe sur le plancher, utilisant ses deux mains pour tirer, il fit une nouvelle tentative. Le lourd panneau de bois bougea, se soulevant en un nuage de poussière qui l'atteignit en partie au visage. Sans lâcher prise, il baissa la tête et réprima une forte envie d'éternuer. Il cracha pour mettre fin à l'envahissement de son orifice buccal par la poussière devenue boue. Une ouverture carrée avait été dégagée. Reprenant sa lampe, il plongea le rayon lumineux dans l'orifice, une fois délesté de la trappe déposée au sol.

Une petite échelle d'une dizaine d'échelons menait dans un sous-sol sombre. En se penchant, il parvint à diriger le jet lumineux de sa lampe dans les recoins de la pièce inférieure, ne voyant rien de particulier dans l'obscurité dominante. C'était indéniablement de là-dessous que montait l'odeur de renfermé et de pourriture qui envahissait le reste de la résidence. Accroupi au-dessus du gouffre, il hésita un moment. Le danger de sa situation se révélait à lui avec une soudaine lucidité. Peut-être le temps de fuir cette communauté était-il venu ? De profiter de l'état de choc du shérif après la disparition de sa fille pour s'éclipser, avant qu'il ne soit trop tard.

Ce petit discours interne ne fut malheureusement pas suffisant pour le convaincre. La raison en était bien simple ; la curiosité était la plus forte. Denis voulait découvrir qui kidnappait les jeunes femmes et surtout pourquoi. Une part de lui voulait aussi mettre fin à l'interminable séquence de ce monstre qui, contrairement à ce que les gens pensaient de Denis Lebeau, en était bien un, lui. Sa motivation n'avait rien de louable, n'était justifiée par aucun remords, aucun désir de faire le bien. Sa conscience n'en souffrait même pas.

Tout en soupirant, sa lampe en main, il agrippa le haut de l'échelle. À reculons, il mit les pieds sur les premiers barreaux, s'enfonçant dans l'orifice puant et frais. Dans un mauvais film d'horreur, il deviendrait la première victime du tueur, les cinéphiles protestant contre sa stupidité irréaliste. Il n'y avait ici personne pour le rappeler à l'ordre, lui insuffler un bon sens manquant.

Touchant le sol, il se détendit légèrement, levant la torche électrique afin de balayer la pièce devant lui. Jusqu'à maintenant, aucune présence ne se manifestait. Persistait la crainte qu'on lui saute dessus comme sur la plage, qu'une bestiole hurlante et défigurée, un mélange de rat géant et de créature aux crocs acérés, ne l'agresse en surgissant de l'obscurité.

La pièce où il se tenait était rectangulaire ; le sol, de terre battue ; les murs, en blocs de ciment gris. Le plafond non fini se composait de poutres et de planches. On pouvait suivre le tracé de la tuyauterie et des fils électriques. Il repéra aussi le dédale des conduits enrobés d'isolants s'enfonçant dans le plafond, source de chauffage pour l'étage supérieur. Cela lui permit de localiser l'immense fournaise désuète qui profitait de son

inertie oisive pour rouiller, probablement vidée d'un mazout évaporé avec les années.

Denis resta sans bouger durant une ou deux minutes, à la recherche de sons inhabituels, mais seul un silence morbide de tombeau montait de la cave humide. Il se décida donc de passer à la pièce suivante sur sa gauche, précédé de son fidèle faisceau lumineux réconfortant. Il se retrouva dans un couloir de deux mètres de long, donnant sur une porte close cadénassée. Un test de solidité du cadenas prouva que ce dernier remplissait bien son rôle. Sans outils, il n'y avait rien à faire.

Seul l'usage d'une force démesurée pourrait venir à bout de l'obstacle. En raison du silence qui régnait dans le souterrain, Denis en conclut qu'un peu de bruit ne changerait rien à la situation présente. Il recula donc de quelques pas, prenant son élan, une grande respiration, pour foncer vers la porte dans le but de la défoncer avec son épaule. L'humidité fut sa partenaire de destruction, puisque la porte se détacha de ses gonds affaiblis avec peu de résistance, des débris volant en éclats pour rejoindre le sol poussiéreux. La violence de son assaut le surprit. Emporté par son élan, il ne put éviter la chute et tomba contre la porte qu'il venait d'abattre. Sous le choc, il perdit sa lampe qui roula hors de vue, son rayon lumineux éteint. Denis se redressa aussitôt, n'appréciant pas sa nouvelle position de vulnérabilité. Il vit tout de suite que la pièce bénéficiait de sa propre source d'éclairage, une vieille ampoule à faible voltage qui pendait au bout d'une corde électrique au plafond.

Les genoux et coudes douloureux, il se remit debout. Son cœur battait rapidement ; la poussière s'était à nouveau infiltrée dans sa bouche. La chambre devait faire une dizaine de mètres carrés, avec en son centre l'ampoule qui diffusait une faible clarté. Le plafond bas lui permettait tout juste de rester debout. Prudent, il demeura immobile en scrutant ce qui l'entourait.

Un amas de couvertures aux couleurs diverses se trouvait dans le coin gauche, formant un lit sur lequel gisaient un oreiller ainsi qu'un ourson en peluche manchot malmené par le temps. Sur sa droite, une commode délabrée soutenait péniblement divers articles de toilette, une pile de vêtements, et des objets indéfinissables en raison de la distance. Non loin de la commode, reposait un seau en métal avec son couvercle rabattu, trois rouleaux de papier hygiénique empilés tout à côté.

En faisant un pas, il vit une petite étagère boisée montée sur des blocs de ciment, remplie de boîtes de conserves et de bouteilles d'eau de source plastifiées.

Quelqu'un vivait ici !

La pièce n'avait pas été envahie par la poussière qui occupait le reste de la demeure. Pivotant vers sa gauche, Denis vit une petite trappe pratiquée à même le mur, un orifice à hauteur de la taille. Ce pouvait être la voie d'accès par laquelle l'individu logeant ici circulait, évitant de laisser des

traces dans la résidence. Il fut incapable de retrouver sa lampe ; elle avait tout simplement disparu. Il lui fallait se contenter de l'éclairage ambiant. Il était surpris qu'on ait maintenu l'alimentation électrique dans une maison abandonnée depuis deux décennies. Se sachant seul, il osa s'avancer pour fouiller impunément le contenu de cet endroit. La commode fut sa première destination. Un rapide coup d'œil lui prouva que les articles sur le meuble n'avaient aucune importance ; c'étaient des bibelots à la provenance douteuse. Une petite poupée de plastique, une photographie d'un Elvis encore jeune, une boîte d'allumettes et des clés dans un trousseau rouillé. Le premier tiroir qu'il ouvrit contenait un cahier aux pages jaunies par le temps et l'humidité. Soulevant l'objet, il le feuilleta attentivement. Denis sentit son estomac se contracter sous l'excitation lorsqu'il découvrit le contenu du cahier. Il regroupait une multitude de coupures de journaux, toutes reliées aux enlèvements survenus dans la communauté, placées en ordre chronologique. Le dernier article, encore d'une blancheur immaculée, remontait à six mois auparavant.

Denis avait mis la main sur quelque chose d'important. Ces documents pouvaient signifier deux choses. La première, c'était l'antre d'une personne qui s'intéressait beaucoup à cette histoire. L'autre, c'était le kidnappeur lui-même qui avait monté cette collection, autant pour se tenir informé que flatter un ego probablement gonflé après toutes ces années d'impunité. Nerveux, conscient du danger de sa présence dans cet endroit, il tendit l'oreille en patientant jusqu'à la fin du tremblement de ses mains.

Lorsqu'il fut satisfait du silence autour de lui, Denis poursuivit sa fouille, découvrant que le tiroir contenait aussi des vêtements féminins. En majorité des sous-vêtements et des pantalons de coton très minces. L'idée d'être en présence de trophées l'effleura. Du moins, jusqu'à ce qu'il les examine de plus près. Les pièces vestimentaires à la taille unique dégageaient une odeur âcre qui le fit reculer de dégoût. Elles n'avaient probablement jamais connu la douceur du détergent et la fraîcheur de l'eau potable. Denis passa plutôt au tiroir en dessous, découvrant avec surprise qu'il contenait une dizaine de perruques blondes entremêlées. Il resta un moment pensif devant cet attirail, sans trop savoir quoi en penser. Conscient qu'il pouvait être surpris à tout moment par l'arrivée du locataire des lieux, il examina les deux autres tiroirs. Dans l'un, il trouva des cartes routières de la région, des pamphlets touristiques et des brochures décrivant les attractions locales aux étrangers désireux de dilapider leurs économies. Dans le dernier tiroir se trouvait un cadre boisé avec une photographie. Le cliché de trois hommes devant un édifice qu'il reconnut, puisqu'il était passé devant en arrivant dans la municipalité. C'était l'hôtel de ville. Les trois individus dans la trentaine souriaient à pleines dents, fixant la caméra. Leurs noms étaient inscrits sur une petite plaque au bas du cadre.

« Conrad Messier » « Mike Morgan » « Steve Bruce »

Denis eut la conviction que ce cliché revêtait une importance capitale.

Scrutant les visages de ces hommes, il se sentit soudain mal à l'aise. Un détail voulait s'imposer à sa conscience, sans y arriver. Son esprit dérivait, se laissa un moment distraire par le craquement du bois vieillissant au-dessus de lui. Puis, il comprit. Au centre de la photo, correspondant au nom de Mike Morgan, souriait un shérif plus jeune, encore vierge des traumatismes de sa profession. Il retourna le cadre, espérant y trouver une date ou une inscription. C'était son jour de chance. Une écriture féminine très délicate notait : « Conseillers municipaux – 1992 ». Une scène croquée sur le vif dans la vie du parc de l'Océan, il y avait 22 ans de cela.

Denis ne put empêcher le déferlement dans sa mémoire de la fable fantastique que lui avait racontée Hélène Poirier, lors de leur petit déjeuner à l'auberge. L'histoire faisait mention de notables qui auraient accepté l'offre de la jeune femme, son projet insensé pour sauver la communauté. Est-ce que par notables, elle avait voulu parler de ces conseillers municipaux ? Si oui, existait-il un lien quelconque entre le shérif, les disparitions et celui qui vivait ici ?

Il se sentait comme Howard Carter en 1922 fouillant la tombe de Toutankhamon, passant de surprise en surprise, excité et effrayé par la vérité qui remontait lentement à la surface. Il espérait seulement qu'aucune malédiction millénaire ne protégeait cet endroit contre les profanateurs.

Comme il remuait le cadre, quelques documents glissèrent au sol. Les feuillets s'avèrent être de nouvelles coupures de journaux qu'on avait délibérément dissimulées entre la photo et le carton qui la maintenait en place. Denis se pencha afin de les ramasser, curieux de découvrir pourquoi ces derniers avaient été conservés ainsi, dans un endroit hors de vue. Les entrefilets étaient petits, venaient du journal local de la communauté. Il lut le premier article. Il s'agissait d'une rubrique nécrologique.

« Conrad Messier (01/23/72 – 12/10/98)

» C'est avec une profonde tristesse que nous annonçons la mort prématurée de notre fils, décédé à l'Hôpital "Maine Medical Center" après avoir succombé à des blessures graves suite à un accident de voiture. Il laisse derrière lui ses parents, Maurice et Lisa Messier, ainsi que ses frères William et John.

» Un service funèbre aura lieu pour lui le 31 mai à l'Église anglicane "Good Shepherd Parish", suivi de l'inhumation. Famille, amis et sympathisants sont invités à se joindre à nous et à prier pour son âme, puis à se rassembler dans la salle de l'église afin de partager de bons souvenirs de notre fils. »

Denis leva les yeux. Il s'agissait d'un des trois notables. Ses doigts tremblaient lorsqu'il mit en évidence l'autre coupure de journal. Il s'agissait cette fois d'un très petit article de quelques lignes.

« C'est avec regret que la communauté du parc de l'Océan annonce la démission et le départ de son bon conseiller municipal Steve Bruce. Citant des raisons personnelles, le politicien, surtout connu pour son règlement de

zonage industriel très controversé le long de la rivière “Saco”, a fait cette annonce hier soir devant les autres conseillers. Rappelons que la fille de Steve Bruce est disparue au début de l’année, à son retour du collège du New Hampshire où elle venait d’obtenir son diplôme, avec les honneurs, de son cours de dentisterie. La police n’a jamais été en mesure d’élucider cette disparition, et on suspecte que cette dernière fait partie de la vague qui secoue la communauté depuis quelques années... »

Denis réalisa qu’il avait retenu sa respiration durant la lecture des documents, et se permit d’expirer bruyamment. Le shérif était le seul notable encore dans la région. Il s’attarda sur les visages des trois compères qui, loin d’imaginer leur futur, souriaient en toute impunité.

Quelque chose bougea dans son dos ; un frottement le tira hors de sa rêverie. Il recevait trop de stimulation sensorielle ; sa vigilance en avait été perturbée. Denis savait maintenant qu’il n’était plus seul dans la pièce, ne l’avait peut-être jamais véritablement été. Rien ne se passa ; le silence était revenu, et il se donna le courage nécessaire afin de pivoter. Ses mains tremblaient, tenant toujours le cadre dont il n’hésiterait pas à se servir pour se défendre en cas d’agression.

Il n’y avait personne dans la pièce. Décontenancé, il resta prudemment immobile, tendu comme la corde d’un arc prêt à relâcher un projectile meurtrier. Une dizaine de secondes passèrent avant que l’amas de couvertures formant un lit remue presque imperceptiblement. Il réalisa que l’amoncellement de tissu pouvait facilement dissimuler un être humain. Le kidnappeur ? Une victime ? Comment avait-il pu ne pas le remarquer ? La seule arme à sa disposition était bien illusoire contre un criminel de cette trempe.

Devait-il s’annoncer ? Se racler la gorge ? Il ne pouvait rester ainsi indéfiniment. La faible ampoule s’éteignit soudain, le faisant sursauter de peur comme un enfant nerveux tout en émettant un cri aigu embarrassant. Au même moment, un puissant faisceau de lampes le frappait au visage, l’aveuglant. Levant les mains afin de se protéger, il entendit le claquement de ce qui pouvait fort bien être la fermeture de la trappe boisée entraperçue plus tôt dans le mur.

Il s’échappait !

Dès que sa vision fut rétablie, Denis fouilla la pièce du regard. La lampe avait été utilisée contre lui telle une arme, le paralysant et lui faisant perdre un temps fou. Les couvertures s’étaient ouvertes comme le cocon libérant un papillon ; c’était bien là que l’individu s’était dissimulé. La trappe dans le mur était entrouverte, lui donnant un indice par où l’autre venait de prendre le large. Il n’était peut-être pas trop tard. Il s’élança dans l’orifice en se penchant, se retrouvant dans un passage sombre suffisamment haut pour qu’il se tienne debout. Touchant à tâtons le mur du couloir, il fit quelques pas avant de comprendre qu’il bifurquait vers la gauche. Ne voulant pas perdre la trace du fuyard, Denis accéléra le rythme en appuyant ses deux

maines sur la paroi humide en briques. Le passage parut s'agrandir, et le contour d'une porte ouverte, à moins d'une dizaine de pas devant lui, révélait la silhouette d'un individu qui s'éclipsait. Denis se mit à courir, risquant une chute, mais incapable d'ignorer l'urgence de la situation.

Il poussa la nouvelle porte, quittant l'intérieur humide pour le dehors frais, la nuit offrant une faible clarté qui lui permit de se guider. Il faillit perdre pied en percutant un vieux réservoir de mazout rouillé qu'on avait placé juste devant la sortie. Sur sa droite, la silhouette tournait le coin de la maison délabrée en empruntant un sentier ayant été pratiqué dans les broussailles à la suite d'un passage répété. Le fugueur se dirigeait vers l'avant de la maison.

— Hé vous ? Attendez !

Il avait hurlé dans l'espoir qu'on allait lui répondre, tout en fonçant comme un sprinter en fin de course. Lorsqu'il atteignit le coin de la maison qui faisait un angle de 90 degrés, sa main raclant la peinture qui s'écaillait, il vit juste à temps un objet métallique apparaître à la périphérie de son champ de vision. Suivi d'un sifflement et d'une douleur vive. Déstabilisé par le choc, il fut propulsé contre le mur, réalisant qu'on venait de le frapper avec une pelle. Il tomba à genoux, se tenant le bras en grimaçant. L'arme improvisée avait été abandonnée au sol, témoignant que l'autre n'avait pas l'intention de le blesser ou de le tuer. On voulait juste le ralentir. Il entendit des pas précipités, la course de son agresseur, et cela le motiva à se relever. Il crut bon de répéter son appel.

- Hé ! Je ne vous veux aucun mal !

Avec une prudence qui lui avait fait défaut et qui aurait pu lui coûter cher, il se lança sur la piste de l'inconnu. L'image de l'acier percutant son visage, fracturant son nez, brisant quelques dents lui rappela qu'il faisait face à un être capable du pire.

La silhouette rapide avait atteint l'avant de la résidence, cherchait peut-être à fuir par la rue, avec sa végétation luxuriante lui offrant un couvert idéal. Denis fit les quelques enjambées le séparant du fouillis sylvestre devant la vieille bâtisse. Des branches le fouettèrent, des arbustes l'assaillirent, des épines le griffèrent aux bras, aux jambes ou au cou. Il voulait rattraper le fugitif et déboucha dans la rue comme le nouveau-né qui tombe dans les bras de la sage-femme. Il se trouvait non loin de la grille protégeant l'accès au trottoir.

Denis entendit les cris avant de voir d'où ils venaient. Se retournant vers le tumulte, il distingua le conducteur du taxi qui luttait contre la silhouette pourchassée. En fait, le chauffeur était sur le capot de la voiture, se débattait comme un fou en hurlant ; l'autre le tenait au cou, cherchant peut-être à l'étrangler.

Il fallut une dizaine de longues enjambées pour que Denis puisse sauter sur l'agresseur, passant un bras autour de son cou pour le tirer

vers l'arrière. Libérant le conducteur paniqué qui se prit la gorge, avalant l'air précieux qui infiltrait ses poumons. Ce fut sans difficulté qu'il parvint à éloigner l'intrus du taxi ; son gabarit n'avait rien d'inquiétant. Il était en fait étonnamment petit et maigre. En reculant, sans regarder où il mettait les pieds, Denis perdit l'équilibre pour atterrir sur le dos, entourant son prisonnier de ses bras et jambes. Cette précaution fut la bienvenue lorsqu'on chercha à le frapper, le mordre et même le griffer.

L'homme qu'il avait sauvé d'une strangulation certaine s'approcha, le visage rouge de colère. Son regard exprima une grande surprise et une certaine confusion. Denis exerçait une telle pression sur l'être emprisonné que toute fuite était impensable.

D'une voix sourde, celui qui lui faisait face, les dominant de sa hauteur, s'exclama :

- C'est une femme !

La silhouette fugitive dans ses bras se calma aussitôt. Une odeur nauséabonde se dégageait d'elle. Toute lutte avait été abandonnée. Denis hésitait toutefois à desserrer son emprise. Le propriétaire du taxi choqué s'approchait, se massant le cou, tout en lui parlant.

- J'ai entendu des cris, je suis sorti du taxi, et elle m'a sauté dessus.

Denis relâcha quelque peu sa pression sur ce qui était apparemment une femme, tandis qu'un objet glissait hors de la poche de l'inconnue pour tomber au sol dans un bruit de plastique. Tous les regards convergèrent vers la chose colorée qui gisait dans la semi-obscurité.

C'était une flûte.

Denis s'adressa au conducteur.

- Appelle la police.

La femme avait abandonné toute lutte ; ses bras étaient retombés le long de son corps. De fauve, elle s'était transformée en chaton inoffensif en l'espace de quelques secondes. Denis décida de la libérer, tout en restant à ses côtés. Fin prêt à intervenir s'il s'agissait d'une feinte pour tenter la fuite. À genoux, face à la femme, il retira le capuchon qui la protégeait des regards. Une longue chevelure blanche retomba sur les épaules affaissées de la femme. Son visage était ridé, fatigué et sale. Ses yeux étaient luisants ; des larmes perlaient sur ses joues.

Sans trop savoir pourquoi, il prononça ce qu'il croyait être son nom.

- Marie Dupuis ?

La femme éclata alors en sanglots, sans nier son identité, se prenant le visage à deux mains.

CHAPITRE 14

Denis et le conducteur du taxi avaient patienté une vingtaine de minutes avant de voir un véhicule se pointer au loin sur la route. Aucun gyrophare, aucune sirène. Ils avaient installé la femme sur la banquette arrière du véhicule de transport. Elle reniflait sans cesse, paraissait en état de choc, tout en fixant le vide du dossier devant elle en silence.

Denis s'éloigna pour s'approcher du véhicule qui arrivait à toute vitesse, soulevant un nuage de poussière. L'immense pick-up noir au toit surmonté de plusieurs phares éteints s'immobilisa à moins d'un mètre de lui, labourant le gravier. L'arrière de l'engin à la consommation d'essence ridiculement élevée avait dévié de sa trajectoire et plaçait la porte du passager face à Denis, qui retint son souffle, certain qu'il allait être frappé.

La porte du conducteur claqua bruyamment. De lourds pas se firent entendre tandis que le nouveau venu contournait le camion. La silhouette du shérif se dressa finalement devant l'ancien prisonnier. Mike ne portait pas son uniforme, ce qui lui donnait une étrange apparence déplacée. Il semblait plus vieux, plus vulnérable. Il était vêtu d'une chemise à carreaux et d'un pantalon kaki, son arme bien en évidence à sa ceinture. Il puait l'alcool, son visage était boursoufflé et ses yeux, dissimulés sous des lunettes de soleil.

- Où est-elle ?

Le shérif n'attendit pas la réponse, apercevant la passagère dans la voiture. Il se dirigea directement vers l'arrière du véhicule, bousculant le chauffeur inquiet. Il n'ouvrit toutefois pas la porte, se contenta de fixer la femme muette, les poings serrés, la mâchoire bougeant de droite à gauche. Il était en colère. Mike revint vers Denis, qui s'interrogeait sur la présence de l'individu. Il n'aurait pas dû répondre à cet appel, n'était pas en état de prendre une situation aussi délicate en main. C'était un conflit d'intérêts flagrant et dangereux.

- Aide-moi, on l'emmène à l'intérieur.
- Quoi ?
- Il faut l'interroger.

Le shérif se retourna vers le conducteur du taxi qui se faisait tout

petit.

- Toi, tu dégages et tu te tais. Tu comprends ?
- Oui, oui.

L'intéressé monta à l'avant du véhicule, visiblement terrifié et peu enclin à contredire les ordres du policier. Denis n'aimait pas la tournure que prenaient les événements. Cela puait les problèmes à plein nez.

- Pourquoi ne pas aller au poste ? On y serait mieux...
- Pas un mot !

Denis comprit que le shérif avait lui-même pris l'appel, que les autres policiers n'étaient pas au courant de cette « arrestation ». L'homme de loi en faisait une affaire personnelle et avait perdu toute objectivité dans cette histoire. Il était aussi préférable de ne pas le contrarier. C'est pourquoi, tout en hochant la tête pour manifester son désaccord, il s'approcha de la voiture pour en ouvrir la portière arrière, prenant la femme par le bras. Elle se laissa facilement guider, quittant l'habitable pour plonger dans la nuit fraîche, suivant les deux hommes vers la résidence à la façade envahie par la végétation. Le shérif prit les devants et inspecta la maison en ruine, passant d'une pièce à l'autre en grognant, terminant son pèlerinage dans la cachette de la femme, qu'il trouva sans peine. Un cri à son compagnon nocturne lui révéla sa position, demandant que la femme y soit emmenée. Ce qu'il fit à contrecœur ; l'impression de commettre une grosse erreur lui nouait l'estomac.

Sous les ordres de Mike, qui contenait mal son impatience, Denis fit asseoir la femme sur la pile de couvertures. Elle se recroquevilla aussitôt, sans s'occuper d'eux. Le policier ne tenait pas en place, maugréant son mécontentement et son impatience. Il faisait les cent pas, d'une nervosité contagieuse. La faible luminosité dans le refuge se refléta sur un objet métallique dans le cou de Marie, ce qui fit bondir l'ainé. Il se jeta pratiquement sur la femme pour lui arracher le collier avec une grimace de rage. Levant l'objet devant lui, sous l'ampoule, il examina la chaînette argentée au bout de laquelle pendait un médaillon quelconque. La femme gémissait et rampait dans les couvertures, protestant contre l'agression brève qu'elle avait subie. Le shérif lança un regard mauvais vers Denis.

- C'est le collier de ma fille.

Dès que le père furieux esquissa un mouvement vers la misérable, Denis se jeta sur lui, retenant le bras qu'il venait de lever avec l'intention de la frapper. La force du vieil homme était impressionnante ; les muscles de son bras bougeaient sous le vêtement. Les deux hommes se toisèrent avec méfiance.

- Laissez-moi faire ! Je vous en prie, Mike.

Durant quelques secondes, les seuls sons vinrent de la femme qui se berçait en marmonnant. Il y avait quelque chose d'enfantin dans son attitude. Puis le policier abaissa finalement son bras et soupira avec résignation. Il pointa un doigt menaçant vers Denis, sans toutefois émettre la moindre parole, pour se reculer, observant le bijou dans sa main. Ses yeux sous les verres fumés devaient être voilés de larmes.

Denis s'agenouilla auprès de l'ancienne institutrice.

- Marie ?

Elle leva le regard vers lui, émergeait d'une rêverie innocente pour affronter la réalité du monde qui l'entourait. Une de ses mains osseuses toucha la joue de l'homme, avec tendresse et curiosité.

- Je m'appelle Denis.
- Denis ?

Elle avait répété son nom en retirant sa main, pour s'asseoir à l'indienne, le dos appuyé contre le mur froid en briques. Elle ne le quittait plus des yeux. Il avait capté son intérêt.

- Je ne vous veux aucun mal. Tout ce que je veux savoir, c'est d'où vient ce collier ?

Denis pointa l'objet dans l'énorme main velue du shérif, qui usait de patience en retenant son désir de torture et de violence. L'intimidation devait être sa manière habituelle d'obtenir des résultats. Marie se mit à sourire ; son visage s'illumina à la vue du collier.

- Ce sont les fées qui me l'ont apporté.
- Les fées ?

D'un geste de la main, elle désigna l'endroit qui lui servait de refuge.

- Elles me rendent visite à l'occasion.
- Qui sont-elles ?
- Je vous l'ai dit... des fées.

Un coup d'œil vers le shérif lui prouva qu'il n'était pas impressionné par l'explication loufoque.

- Où est la fille, Marie ?

Silence. Elle replongea dans son mouvement de balancier, fixant le vide. Denis se redressa, songeur. Elle paraissait bien trop déconnectée de la réalité pour être en mesure de planifier des enlèvements aussi bien réussis. Il doutait qu'elle puisse être efficacement parvenue à déjouer les policiers durant deux décennies. Le policier, malgré son ivresse et l'aveuglement de sa colère, ne put qu'admettre que Denis offrait un argument de taille. À moins qu'elle ne joue la comédie.

Les deux complices reculèrent, pour réfléchir à la situation. Denis, après un moment, fit une suggestion risquée à son employeur douteux.

- Il faut remonter tout au début. Comprendre ce qui lui est arrivé.
- Nous n'avons pas le temps pour cela. Ma fille est en danger.
- Vous avez une autre solution ?

Le shérif se retourna et frappa le mur avec force, provoquant un son sourd qui fit gémir la femme et le laissa avec ses jointures en sang. Il retira ses lunettes, dévoilant son regard sombre, ses yeux rougis.

- D'accord. Pas le choix. Mais si jamais elle dit des sottises, je m'en occupe personnellement.

Denis acquiesça, avant de revenir s'asseoir auprès de la femme qui le dévisagea. Il savait qu'il ne plaisantait pas, que sa patience avait des limites.

- Qui êtes-vous ?
Marie le toisait comme si elle ne l'avait jamais vu.
- Je m'appelle Denis. Je veux savoir ce qui vous est arrivé.

Elle leva les yeux au plafond, avant d'éclater de rire. Une odeur d'urine fraîche monta dans la pièce, signalant qu'elle venait de libérer sa vessie sans se donner la peine d'utiliser le seau.

Lorsqu'elle cessa de rire, Marie Dupuis se mit à raconter son histoire, avec une voix, un débit d'une froideur et d'une normalité glaciale. C'était comme si toute folie s'était dissipée dans l'apparition du souvenir turbulent.

Les deux hommes l'écoutèrent en silence, captivés.

CHAPITRE 15

20 ans plus tôt.

Parc national Acadia, Maine.

Marie avait conclu un marché avec les trois notables de la ville. Une récompense de plusieurs milliers de dollars. La communauté se retrouvait au gouffre de l'abandon, devenue invivable. Les billets verts n'étaient toutefois pas la véritable raison ayant poussé la femme à s'offrir ainsi en pâture à ces monstres couverts de tatouages obscènes. Ces malotrus à la barbe jaunie par le tabac, les yeux injectés de sang en raison d'une consommation excessive de drogue et d'alcool. Sa véritable motivation résidait dans le besoin de se punir.

Le désir d'expié ses péchés par la souffrance, de se repentir pour toutes les mauvaises pensées qui traversaient son esprit. Elle avait appris, dès son jeune âge, que tout écart de conduite, toute transgression des lois primordiales de la religion catholique, incluant les précieux commandements bibliques, devaient être purifiés dans la douleur. C'était la seule manière de se faire pardonner et d'espérer une entrée facile dans le paradis qui suivait l'existence terrestre.

Ses parents étaient des fanatiques religieux, des pratiquants assidus et de véritables maniaques des bondieuseries. Le jeûne faisait partie de leur rituel mensuel ; le bruit des flagellations nocturnes que son père s'imposait retentissait presque tous les soirs, amplifié par l'écho dans leur petite cabane retirée de la civilisation décadente. Son père lui avait imposé la lecture de la Bible ; l'enfant devait mémoriser les psaumes et les réciter avant les repas. La peur de Dieu faisait frémir la gamine, la crainte du Malin rôdant dans les villes ou parcourant la campagne pour s'y nourrir du vice lui donnait des cauchemars. Marie avait côtoyé certains des autres enfants à l'école et savait que ces pratiques n'étaient pas répandues, que sa famille était au centre des commérages. Elle ne s'en souciait pas, se contentait de suivre scrupuleusement les instructions paternelles. C'était son devoir de bonne fille.

Du moins, jusqu'à ce qu'il commence à visiter sa chambre lorsqu'elle atteignit l'âge de huit ans. Il s'était invité, au milieu de la nuit, dans la petite pièce sombre et froide, en se glissant sous les couvertures du lit étroit.

L'enfant curieux n'avait offert aucune protestation ; elle ne comprenait pas la raison de la visite de cet homme qu'elle aimait plus que tout au monde.

Suivirent la douleur, le doute et l'incompréhension. La honte et l'horreur de ces séances qui se répétaient, ignorées par une mère soulagée de ne plus être le centre d'intérêt d'un homme à la sexualité trop pressante, violente et fréquente. L'enfant découvrit des concepts humains qui n'étaient pas de son âge, elle vécut des expériences pénibles et des souffrances innommables.

Tout cela ne fit qu'empirer son désir de se purifier par la religion. La petite gamine qu'on avait depuis peu retirée de l'école primaire se mit à redoubler d'intensité dans l'étude de la Bible. Elle jeûnait trop souvent, se flagellait à son tour, malgré la désapprobation du père qui voulait préserver la beauté juvénile de son jouet sexuel. Elle se refermait sur elle-même ; ses pensées et son cœur s'assombrissaient. Sa vie était devenue un enfer quotidien.

Cela dura quelques années. Jusqu'à ce que sa mère mette fin à cette mascarade, sous les yeux d'une fillette consternée et apeurée. C'était deux semaines avant Noël. Ils étaient tous les trois en train de décorer l'arbre artificiel pitoyable qui sortait tout droit d'une boîte rangée au grenier. La pauvreté qu'ils s'imposaient et la simplicité de leurs désirs offraient peu de distraction, de loisirs ou encore de luxe. L'enfant avait créé la plupart des décorations en recyclant des boîtes, des coupures de journaux colorés qu'elle transformait en papier mâché pour en faire des boules. Ils chantaient avec une fausse gaîté, conservant les apparences d'une vie normale.

La mère de Marie, Sophia, se retira en prétextant le besoin d'un verre d'eau. L'enfant continua sa tâche ; le père tentait d'ajuster l'arbre pour éviter qu'il ne penche trop d'un côté. Rien ne laissait présager la violence des moments qui suivirent ; seul l'œil expert d'un témoin silencieux au drame de cette famille dysfonctionnelle aurait pu suspecter une fin pareille. Sophia revint en silence de la cuisine avec un très long couteau. Elle s'approcha de son mari qui lui tournait le dos à genoux. L'enfant s'était immobilisé en voyant sa mère au regard vide et à la poigne ferme qu'aucun tremblement ne venait embêter. Son geste était réfléchi, trop froid pour ne pas être né d'un moment de lucidité.

Elle enfonça la lame scintillante dans le cou de son mari, qui n'émit qu'une sorte de hoquet plaintif de douleur et de surprise, libérant un souffle animal similaire à un grognement de copulation. Le sang gicla ; elle avait sectionné la jugulaire. L'arme fut retirée avec un horrible bruit de succion, frottant contre les muscles et l'ossature du cou. En geignant d'effort, l'épouse stoïque frappa à nouveau, le mari hurlant avant de tomber au sol. Paralysée, sous le choc, Marie observait son père qui roulait sur le plancher, les yeux fous, une main sur la plaie par où son essence vitale s'échappait en flot continu. Il percuta l'arbre instable, qui tomba sur lui.

Sophia souriait ; son arme était restée plantée dans le corps ensanglanté

de sa victime. En fait, si la mère avait à ce moment tourné son regard voilé vers sa progéniture, elle aurait pu déceler l'apparition discrète d'un sourire sur ses lèvres rosées.

Le reste de l'histoire n'était qu'un cliché d'écrivain en manque d'inspiration. L'enfant et la mère qui tentent de cacher le corps de l'homme dans les bois, laissant une longue traînée de sang sur la neige, s'exténuant dans une tâche trop pénible pour elles. Le retour silencieux à leur résidence, où un plancher à nettoyer et des évidences à éliminer les attendaient. Puis, l'inévitable visite inattendue d'un voisin qui n'avait presque aucune importance dans l'histoire. Dont l'identité s'était perdue dans les méandres d'une enquête scellée par le service de la protection de la jeunesse et par la Sûreté du Québec.

Avance rapide de quelques mois dans le temps : l'aveu d'une mère sans le moindre sentiment de culpabilité, sans le moindre regret par rapport au geste posé. Un procès très médiatisé, perdu d'avance en raison des preuves incriminantes, d'une confession en détail. Une condamnation à vie dans un pénitencier pour femmes d'une région éloignée. La petite se retrouve dans le système déficient d'un gouvernement en manque de ressources financières et humaines. Elle se promène d'un foyer d'accueil à l'autre, subit des attouchements, se fait violer et battre. Elle vieillit lentement et devient de plus en plus belle ; c'est la source de sa malédiction. Les femmes la détestent, sont jalouses de ses atouts indéniables, alors que les hommes sont fascinés par sa beauté, obsédés par son charme et déstabilisés par son courage.

Marie devenue adulte débarque finalement au parc de l'Océan, seule et désabusée, avec un diplôme permettant d'enseigner la musique. Elle a choisi cette destination au hasard, influencée par la proximité de l'océan et la beauté pittoresque des côtes du Maine. Elle voulait recommencer sa vie dans l'anonymat et y parvint presque, jonglant entre son désir d'oublier son passé et son éternel combat contre les démons qui la hantaient.

Arrivèrent les motards et le chaos de leur présence. Avec eux, arrivèrent aussi le crime, la déchéance, la perversité. Ces démons à deux pattes rôdaient impunis dans les rues d'une communauté terrorisée. Au début, elle s'est contentée d'observer, d'étudier, de rester à l'écart. Elle savait trop bien qu'elle représentait la victime idéale. C'est là que l'idée est née, dans ce précieux savoir que représentait son pouvoir sur l'autre sexe. Les hommes bavaient d'envie en la voyant, ne lui refusaient jamais rien, étaient prêts à détruire de solides et viables mariages pour un moment de perdition dans ses bras. Marie s'était refait un début de vie, et ces monstres motorisés étaient venus tout gâcher. Il fallait faire quelque chose.

Son père lui avait souvent répété que sa beauté, son corps et son sexe sale seraient un jour la source d'une épreuve difficile envoyée par Dieu. Un signe de son châtiment pour avoir entraîné son faible paternel dans le gouffre de l'inceste. Parce que c'était sa faute à elle. Marie ne pouvait que

voir en l'arrivée de ces barbares une épreuve divine à surmonter. Le pire des châtements pour ses crimes. C'était son rôle que d'offrir l'ultime sacrifice. Ce corps serait à la fois la source du mal et la source de leur libération du joug de ces monstres.

Marie se rendit devant les membres du conseil municipal. Ils avaient sans hésitation accepté de la rencontrer. Ils en mouraient d'envie. Marie avait proposé ses services pour nettoyer la ville de ces immondices. Son discours éloquent, sa petite jupe rouge et ses longues jambes avaient très rapidement convaincu les trois conseillers des chances de réussite de ce projet complètement grotesque. La femme leur avait même soutiré la promesse d'une récompense financière importante ; elle aurait tout aussi bien pu les convaincre de la nommer reine d'Angleterre et de lui faire construire un palais de glace. Elle quitta néanmoins l'hôtel de ville avec la conviction que ses actions allaient réinstaurer le calme dans la communauté. C'était la première fois de sa vie qu'elle était prête à se battre pour une idée, un endroit, autre chose que sa sécurité personnelle.

Elle voulait finalement être en paix avec elle-même.

Il ne fait aucun doute qu'un psychologue barbu au diplôme poussiéreux aurait trouvé toute une liste de motifs logiques pour la proposition idiote qu'elle avait faite aux conseillers. Outre les excuses religieuses. Après tout, c'était son emploi de reconnaître des psychés déficientes et d'offrir des explications à des comportements impulsifs. Avait-elle besoin de la reconnaissance des autres ? De confronter ses démons d'enfance en plongeant plus profondément dans l'enfer des sévices sexuels ? Parlons-nous ici d'autodestruction programmée ? Qui sait ! Il n'existait aucun comprimé, aucune thérapie, aucune séance d'électrochocs ou de lobotomie susceptibles de la faire changer d'idée. Elle n'aurait probablement pas été capable d'expliquer son geste.

Marie quitta son havre de paix pour s'enfoncer dans l'antre des motards aux regards fiévreux. Le groupe s'était donné le nom, cousu en lettres rouge sang sur leurs vestons, des « Rats noirs ». Ils l'accueillirent comme un groupe de petits garçons devant un étalage rempli de friandises. Son plan fonctionna à merveille. Elle entra facilement en contact avec leur chef, qui entra à son tour en contact avec la jeune femme de toutes les manières possibles, dans toutes les positions inimaginables et à tout moment du jour ou de la nuit. L'homme était sale ; sa brutalité et son manque d'éducation, évidents. D'une laideur presque risible, il trouva le moyen de lui transmettre des maladies honteuses. Son membre était difforme, avait visité des orifices puants et malsains sans s'encombrer de la moindre protection. *Tête de rat* était son surnom, et il le portait trop bien, vermine bipède nauséabonde.

Malgré tout cela, Marie ne souffrait pas vraiment. La victime qui gisait en elle retrouvait une certaine familiarité dans cette relation à sens unique. En terrain connu, elle se laissa entraîner dans le tourbillon d'un mode de vie frénétique et bestial. Elle ne perdit jamais de vue son plan initial. Subsistait

dans son esprit le rêve d'un refuge tranquille, de reprendre les classes et charmer les étudiants avec ses leçons de musique. Le son des flûtes, tambours et guitares lui manquait tant.

Il fallut une année complète pour que Marie puisse convaincre le chef du groupe de quitter la région. Douze mois en compagnie de ces mammoths nourris à l'alcool et aux drogues. Ses demandes répétées, son insistance finirent par donner des résultats. L'ennui de la sédentarité pour ces nomades aida aussi à leur désir de bouger. L'appel de la route se faisait entendre. Quelques semaines plus tard, un convoi redouté aux moteurs bruyants s'engagea dans la rue principale, pour quitter la communauté. Laissant dans son sillage une économie en lambeaux, plusieurs femmes enceintes et des hommes amochés par les mauvais traitements et le manque d'emploi. Le vide de leur départ tomba comme un voile silencieux à la fin d'une pièce tragique ; il faudrait des années avant de retrouver un semblant d'existence passable dans les rues de cette petite bourgade.

Marie avait entraîné les motocyclistes dans le parc national Acadia, plus au nord de l'État. Une immense forêt presque vierge, bordée de falaises majestueuses sur lesquelles un océan violent se fracassait sans cesse. L'endroit était tout comme eux, sauvage et dangereux, fier et brutal, lointain et pourtant accessible.

La jeune institutrice, redevenue objet sexuel, cherchait un moyen de se débarrasser des motards. Elle avait élaboré des scénarios plus fous les uns que les autres, sans arriver à trouver une solution à son problème. La fuite ne représentait pas une solution viable, parce qu'ils la retrouveraient, la pourchasseraient à travers le pays. Suivant sa piste, ces monstres finiraient par revenir au parc de l'Océan. La solution désirée se devait d'être permanente. Les ravages du temps, de ses ébats avec le chef malade, minaient son moral. Ce fut par un soir frisquet que la réponse à son problème s'imposa à elle sous la forme d'une apparition spectrale.

Marie venait de rencontrer les fées.

CHAPITRE 16

Marie était sortie pour faire une promenade nocturne le long des falaises, malgré le froid et le risque d'une telle expédition. Le paysage n'épargnait pas les rêveurs ; un faux pas pouvait mener à une mort presque instantanée et un corps introuvable. La solitude de son existence était amplifiée par la présence de tous ces êtres qui la répugnaient, de leur mode de vie sordide et misérable. La foule pouvait isoler un individu malheureux avec plus de facilité qu'un désert inoccupé.

Elle marchait en silence, observant le vide de l'infini en se laissant bercer par les bourrasques, baignée dans l'odeur saline du large. La beauté de l'endroit était indéniable. Comme elle se croyait seule, Marie put enfin se détendre, abaisser sa garde. Elle se permit même de siffloter, tout en réfléchissant. Un son étouffé interrompit ses pensées. La jeune femme se tendit aussitôt, plongeant son regard vif dans la noirceur qui longeait le vide menant aux rochers en contrebas. Les falaises étaient de plusieurs dizaines de mètres de hauteur, davantage à certains endroits. Elle vit une silhouette en retrait, une forme humanoïde d'une blancheur spectrale qui fixait aussi le vide. Ce devait être une femme, puisqu'une longue chevelure blonde flottait au vent. Marie était une des rares femelles vivantes dans le campement des motards qui aurait osé entreprendre une telle expédition. Les autres dormaient, ivres, ou encore étaient labourées par les bassins velus de brutes arrogantes. Curieuse, elle s'approcha lentement, les bras entourant son corps que le vent malmenait.

Elle s'arrêta à quelques pas de cette étrange femme en robe de nuit blanche. Marie pouvait voir le relief du corps sous le mince tissu. Ne put s'empêcher de se demander comment elle endurait un tel froid en étant si peu vêtue. Timide, elle interpella l'inconnue, non sans jeter de rapides coups d'œil tout autour pour s'assurer de leur solitude.

- Excusez-moi ?

L'étrangère ferma les yeux ; elle affichait un visage finement ciselé. Un nez aquilin et un corps maigre lui donnaient des airs de modèle affamé prêt pour un défilé de mode aux vêtements ridiculement laids et chers. Elle pivota ensuite lentement vers Marie en lui souriant avec bienveillance. Elles se toisèrent en silence, puis la blonde fit un pas et prit les deux mains de Marie dans les siennes. Le

contact osseux donna des frissons à l'enseignante transformée en prostituée pour un criminel sans cœur. Les yeux de l'inconnue étaient d'un bleu limpide ; sa peau paraissait si douce qu'elle éveillait le désir de la caresser.

- Bonjour Marie.
- Vous savez qui je suis ?
- Je sais tout, mon enfant.
- Qui êtes-vous ?

Elle se contenta de sourire, observant quelque chose par-dessus l'épaule de l'institutrice.

- Nous sommes les fées.
- Vous ?

Sans se défaire du contact physique qui reliait leurs mains, Marie jeta un regard derrière elle. Une demi-douzaine de silhouettes vêtues comme son interlocutrice avec une longue chevelure blonde se tenaient à l'écart.

- Nous sommes ici pour te libérer. Pour te ramener avec nous.
Marie replongea son regard vers celle qui lui parlait.
- Pourquoi ?
- Pourquoi pas ?

Celle qui se prétendait fée lui lâcha les mains, pour la contourner et s'approcher des autres. Elles formaient un groupe mystérieux, contrastant par leur douceur et leur presque nudité avec un climat semi-hivernal dans ce parc abandonné. Le mur humain devant elle n'avait toutefois rien d'inquiétant ni de menaçant. Marie fit un pas dans leur direction, tournant le dos à la falaise.

La femme qu'elle avait préalablement accostée parla à nouveau.

- Emmène-les ici demain soir, et nous t'offrirons la liberté. Tout ce que tu auras à faire, c'est de jouer de cette flûte. Sans t'arrêter. Sans douter. Sans hésiter. Il te faut y croire, mon enfant ; c'est l'unique solution.

L'une des présumées fées s'avança pour lui remettre une flûte en bois, douce et froide au toucher. Le regard de Marie rencontra celui des femmes, à tour de rôle. Elle ne put y lire qu'encouragement, réconfort, soutien et une vérité qui la troublait plus que tout.

Elles étaient vraiment ici pour l'aider. Pour la libérer. Pour mettre fin à son calvaire.

Marie s'interrogea sur l'objet, elle-même douée pour jouer de l'instrument en question.

- Jouer de cette flûte ? Pourquoi ?

Une des femmes en retrait s'avança, le regard brillant ; le ton de

sa voix était d'un sérieux lourd, transportant des vérités énigmatiques peut-être millénaires.

- Cette flûte est particulière, mon enfant. Seuls les opprimés, les délestés, les violentés peuvent en jouer. Nous ne savons pas pourquoi, nous l'acceptons, c'est tout. Et il vous faut en faire de même.

Tenant l'objet, Marie vit les femmes qui se plaçaient autour d'elle pour former un cercle, se tenant par la main. Elles la protégèrent quelque peu des éléments ambiants. Toutes la regardaient intensément avec leurs visages anodins perçant l'obscurité, leurs chevelures blondes de sœurs, complices improbables. Les fées jumelles lui souriaient, entamant lentement un mouvement circulaire de chaîne humaine. Sans oser bouger, elle les vit qui marchaient de plus en plus vite, tout en marmonnant, en récitant des chants ou des paroles incompréhensibles à son oreille. L'effet combiné à son immobilité la plongea dans une sorte de transe ; elle se laissait bercer par les voix, par les éclats jaunes et blancs qui filaient autour d'elle en une sarabande endiablée. Elle crut entendre une chouette dans le lointain, se plaignant du silence rompu par son cri déchirant le tumulte éolien.

Marie s'endormait, ses membres s'engourdisaient. Au moment où elle allait s'évanouir, la chaîne de femelles qui l'entouraient se brisa, les individus propulsés dans des directions opposées comme les débris d'une pièce fragile se fracassant. Certaines riaient, d'autres gémissaient, toutes revinrent se placer à proximité de Marie. Leurs mains curieuses se posaient sur elle sans égard pour ses courbes, son intimité. Étourdie, elle tenait debout avec difficulté. Les rires cristallins l'entouraient, les souffles chauds lui caressaient le visage. Les mains qui la tâtonnaient servaient en fait à la tenir debout, à l'empêcher de sombrer dans le vide du sommeil. Pourquoi était-elle aussi engourdie, aussi épuisée ?

Elle réalisa ainsi que le bruit des vagues au pied de la falaise non loin avait gagné en puissance. Le grondement résultait de cette incessante attaque orchestrée contre le rivage rocheux. Une fine pluie salée montait du néant pour les recouvrir en silence. Le groupe dévia légèrement vers la droite, lui laissant une vue impeccable sur l'océan qui se perdait dans l'horizon. L'étendue sombre d'avant était camouflée par une multitude de dunes blanches, des vagues écumeuses déchaînées qui venaient vraisemblablement se perdre quelques centaines de mètres en contrebas. Marie fut invitée à faire un pas, son escorte la soutenant. La chaleur de son corps dans la nuit glaciale ne pouvait être expliquée. Dans son esprit embrouillé, le chant des femmes devint une sorte d'incantation, de louange

millénaire à une chose qui n'existait que dans la nuit, dans la froideur et le vide de l'univers mystérieux des profondeurs abyssales.

C'est là qu'elle plongeait son regard dans le vide à ses pieds. La falaise elle-même paraissait avoir changé, gagné en hauteur, et le combat qui se livrait entre la pierre et les flots était digne d'une épopée légendaire. Les vagues butaient inlassablement contre le flanc solide, y arrachant néanmoins des blocs étonnamment lourds, ces derniers se perdant dans l'amas grandissant au pied de la falaise. Un spectacle qui durait depuis la nuit des temps, qui persisterait jusqu'à l'érosion complète de ces rochers gigantesques. Les femmes la tenaient par les bras ; sa proximité avec le vide et son étourdissement nécessitaient des précautions pour éviter une chute. Une idée vint à Marie qui souleva sa flûte, cherchant à l'insérer dans sa bouche sèche, ses lèvres gercées et tremblantes. La main d'une des fées accrocha son poignet, l'empêchant de souffler dans le phallus boisé musical. Une parole lui fut versée au creux de l'oreille avec douceur, mais fermé.

- Le temps n'est pas encore venu.

La jeune femme se détourna afin de contempler celle qui venait de parler, son état d'ivresse similaire à un séjour libertin dans la contrée de Jack Daniels et autres mauvais garçons du genre. Elle vit une femme d'un âge avancé qui lui souriait de son faciès ridé. L'inconnue, qui prétendait être une fée, tendit le bras vers l'océan devant elles, sa dentition jaunie dévoilée par son rictus joyeux. Marie détourna la tête, un mouvement qui fit danser le paysage et la força à se concentrer. On la secoua, ce qui lui permit de rester de ce côté-ci de la conscience, et les flots apparurent alors devant elle.

C'était un infini sombre et écumeux, en mouvement ; aucun navire n'aurait pu y séjourner sans risquer de sombrer, d'être brisé en deux par la force océanique en pleine colère. Des légions de navires humains s'étaient échouées sur le lit océanique depuis les premières expériences navales de cette race bien primitive. Le chant des femmes gagna en puissance, vibrant à ses oreilles, augmentant la chaleur de son corps et son engourdissement. Puis, elle crut voir une forme obscure, encore plus sombre que la surface écumeuse, qui glissait entre les vagues pour aussitôt y disparaître. Elle espéra la revoir, en vain ; cette chose n'était apparue que pour lui faire comprendre qu'elle existait, que pour éveiller la crainte et attiser la méfiance.

Une bouche frôla son oreille, et elle ressentit une vibration de désir, une explosion de chaleur dans son bas-ventre. Les lèvres douces bougèrent de paroles qui se déversèrent dans son oreille.

- Demain soir, c'est ici que ton destin s'accomplira.

Elle s'entendit gémir, alors que la bouche, au lieu de s'éloigner,

glissait dans son cou. Les mains de celles qui la retenaient se mirent à la caresser en toute impunité aux endroits stratégiques qui la firent s'arquer d'un plaisir coupable, inattendu et pourtant si délicieux. Durant sa valse en état d'ivresse, on défit ses vêtements, son pantalon, son chemisier ; on lui retira chacune de ces pièces avec un empressement maladif, pervers, et qui l'excita au plus haut point. La bouche dans son cou fut rejointe par une multitude d'autres ; toutes exploraient la douceur de sa légendaire beauté, cherchant l'intimité de ses mamelons, de ses cuisses et de son ventre plat. Elle se tordait de plaisir, et on la coucha au sol. Les robes blanches avaient disparu, les corps nus s'amoncelaient autour d'elle, et les souffles profanaient les orifices de sa féminité. Elle se cambra tout en gémissant, et au sol, roulant dans l'herbe, elle se laissa aller à toutes ces mains et bouches exploratrices, profitant du moment d'extase décuplé par la magie qui l'entourait.

Une plainte pathétique s'éleva dans l'air glacial, et elle se demanda un instant si c'était la créature océanique qui lançait un appel, auquel elle avait soudain l'irrésistible envie de répondre. En fait, c'était son propre cri qui avait déchiré la nuit. Elle avait joui.

Les femmes se retirèrent à ce moment sans la moindre parole, enfilant les robes gisant au sol. La soudaineté de cet abandon la choqua. Son regard perdu dans le firmament qui gagnait peu à peu en clarté, elle fut incapable de les détailler. En baissant les yeux, elle vit qu'elle était maintenant tout habillée, ce qui l'intrigua, puisqu'elle n'avait aucun souvenir de s'être vêtue. Elle pouvait toujours sentir la moiteur de son sexe. La flûte gisait dans sa main droite.

La procession des femmes s'éloigna ; les silhouettes disparaissaient au bas de la pente, se dirigeant vers la forêt. Laissee seule, Marie regagna peu à peu sa lucidité, sa conscience, et l'éveil fut bientôt une réalité indéniable. Elle se leva, incapable d'expliquer ce qui s'était passé. L'océan sous elle s'était calmé, le ciel s'illuminait, un silence reconfortant s'installait.

Marie resta sur place, partagée entre l'horreur de la chose entrevue dans les flots et la joie coupable de l'acte sexuel énigmatique qu'elle avait vécu. Elle pouvait presque sentir les langues chaudes qui s'engouffraient entre ses lèvres humides, les bouches qui mordillaient ses mamelons et les doigts qui glissaient dans son anus. Elle frissonna, sans quitter cet endroit, jusqu'au lever du soleil. La flûte en main, elle avait pris sa décision, puisqu'elle n'avait aucune autre option. Elle devrait faire confiance à ces soi-disant fées.

Au contact sur sa peau des premiers rayons solaires, elle avait établi un plan et possédait une confiance absolue en ce dernier.

D'ici peu, elle serait de retour chez elle.

CHAPITRE 17

Marie s'était réveillée avec une improbable gueule de bois, puisqu'elle n'avait pas consommé d'alcool. Sa tête paraissait sur le point d'exploser, son corps meurtri présentait des traces de blessures embarrassantes. Ses cuisses, son ventre et ses seins portaient des marques visibles de morsures. Honteuse, elle avait quitté le lit aux couvertures emmêlées où ronflait son amant, pour éviter qu'il ne voie ces stigmates d'une nuit irréelle. La jeune femme était devenue l'objet personnel de cet homme, son jouet sexuel parfois partagé avec certains copains méritants. Elle avait besoin de sa coopération pour la suite des événements et refusait de déclencher sa colère légendaire, sa violence sauvage. Il aurait remarqué ces nouvelles profanations sur sa peau et ne lui aurait pas pardonné ce qu'il devinerait être un écart de conduite.

Les activités journalières du campement ne reprenaient que vers midi, la matinée étant réservée au sommeil réparateur. Les aspirines et les compresses d'eau chaude circulaient librement sous les tentes, rares étant ceux qui ne sombraient pas la nuit venue dans la plus ignoble des ivresses. Des corps nus et entrelacés gisaient un peu partout, pêle-mêle. Marie s'habilla en toute hâte, pour ensuite se rendre au village le plus près en voiture. Elle bénéficiait d'une certaine liberté, méritée après des mois de captivité. On lui faisait confiance, elle n'avait jamais exhibé la moindre volonté de vouloir quitter la brute qui la possédait. L'illusion de sa loyauté au groupe criminel errant était parfaite.

Le village de « Lincoln » permettait de se ravitailler en nourriture, alcool, vêtements et même drogues. Les habitants de la petite bourgade tranquille ne voyaient pas d'un bon œil la présence des motards, malgré tout l'argent déversé dans l'économie locale. La peur des barbares était justifiée. Le vieux William leur vendait son eau-de-vie de contrebande, les frères Morrison faisaient la navette entre la frontière canadienne et le campement pour y vendre de la drogue et des cigarettes venant de réserves autochtones. Chacun paraissait y trouver son compte.

Marie fit les emplettes afin de se changer les idées. En quittant le supermarché, elle tomba par hasard sur le shérif du comté. Celui-ci voyait son fond de retraite bénéficier d'une importante contribution financière mensuelle des truands. La corruption policière n'étant pas une chose

nouvelle. L'homme en uniforme la salua en soulevant son chapeau, puis lui fit signe de s'approcher, prenant la direction d'une petite ruelle entre deux édifices en briques. Curieuse et méfiante, elle fit ce qu'il demandait, non sans épier les alentours pour s'assurer d'une certaine intimité. Le shérif se racla la gorge, visiblement mal à l'aise ; c'était la première fois qu'il lui parlait seul. La puanteur de l'étroit passage trahissait la présence d'une bête morte, d'une trop grande accumulation d'ordures. Lorsqu'il s'exprima, sa voix s'approchait du murmure.

- Elles sont arrivées ce matin. Je suis content que vous soyez ici, je n'aurais pas su quoi en faire.

Marie le regardait sans broncher. Elle ne comprenait pas. La surprise dut se lire sur son visage, puisque le policier se mit à la fixer avec intérêt. Il avait enlevé son chapeau et le tenait d'une main. La beauté de Marie l'intimidait, le fascinait, le rendait nerveux.

- Vous n'êtes pas au courant ?
- Non. De quoi parlez-vous ?

Le shérif se racla de nouveau la gorge, fixant la rue non loin d'eux où passa un camion-citerne bruyant.

- Je ne sais pas comment vous l'expliquer. Je préfère vous montrer. Suivez-moi !

Il quitta la ruelle pour longer le trottoir devant l'épicerie. En le suivant, elle prenait un très grand risque. Elle faisait partie du groupe de motards et connaissait leurs plus intimes secrets, leurs machinations et leurs points faibles. Marie détenait un savoir très vaste sur leurs activités ; sa mémoire était peuplée de détails qui lui donnaient des cauchemars, la tenaient parfois éveillée durant la nuit. Sa présence avec le policier pouvait être interprétée par un témoin imaginaire comme une tentative de délation. Devait-on la soupçonner de travailler avec les forces de l'ordre, pour qu'une mort rapide devienne une délivrance espérée, mais non offerte ? Les traîtres vivaient longtemps, dans un état de souffrance inhumain. Derrière le policier le long de la rue principale, elle pouvait sentir les regards des passants et des curieux sur elle. Les habitants du village la jugeaient pour son appartenance au groupe ou l'admiraient pour sa beauté. Ils passèrent en silence devant la façade du bijoutier et du salon de coiffure.

La voiture de patrouille était garée non loin, et elle réalisa que c'était vers ce véhicule qu'il la guidait. Elle ralentit le pas, soudain plus méfiante. L'homme ouvrit la portière arrière, lui faisant le geste de monter à bord. Elle refusa, cessa d'avancer. Le shérif soupira de contrariété, puis la toisa avant de parler.

- J'ai été forcé de les garder à l'écart. Les citoyens n'auraient pas

apprécié une telle cargaison.

Était-ce un piège ? Le regard qui s'attardait sur ses courbes paraissait dénué de toute malice, simplement strié d'une lasse résignation. Elle n'avait pas emporté l'arme à feu que Stewart, son brutal conjoint, lui avait offerte. Il insistait pour qu'elle se déplace avec la chose métallique, prétextant le besoin de se défendre. Marie regrettait de ne pas avoir cet engin de mort en sa possession. Ce qui la convainquit de monter à bord fut l'impression qu'elle n'avait rien à perdre. Que son sort ne pouvait être pire. Elle tendait la main au destin.

Ils roulèrent jusqu'à la sortie du village, pénétrant dans le stationnement d'un vieux motel abandonné depuis des lustres. La façade avait subi les affres de plusieurs générations d'adolescents espiègles, trouant les carreaux de projectiles véloce, et vandalisant l'intérieur en ruine. Les jeunes venaient ici la nuit, pour boire et tester leur courage. Sur le côté du motel, un large autocar voyageur était stationné. Ses occupants invisibles en raison des vitres teintées noires. Par quelques fenêtres abaissées, des volutes de fumée s'échappaient. Le moteur était à l'arrêt. Immobilisant sa voiture tout à côté du car, le shérif invita Marie à le suivre. Sa curiosité était maintenant piquée au vif.

Depuis sa discussion avec les fées, Marie avait imaginé toutes sortes de scénarios farfelus afin d'attirer les hommes sur la falaise. Le plan qui lui semblait le plus faisable consistait à organiser une fête, avec un énorme feu de camp, beaucoup d'alcool et un flot constant de drogue. Les engourdir dans un état d'ivresse susceptible de les rendre vulnérables. Sa présence au village se voulait une tentative de préparer cette orgie nocturne. Après l'épicerie, elle prévoyait de faire livrer un monceau de bûches à l'endroit de la rencontre de la veille. Ses poches remplies d'argent liquide suffiraient à l'approvisionnement en denrées nécessaires. Le seul problème qui subsistait, qui lui donnait un mal de tête fou, consistait à convaincre les individus ignobles avec qui elle vivait de la suivre hors du camp. Sa beauté ne suffirait pas à les déloger de leurs couches huileuses où ils s'ébattaient.

En revanche, ce qu'elle découvrit dans l'autobus en grimpant les quelques marches à l'avant était la réponse à toutes ses prières. Une vingtaine de prostituées occupaient les banquettes, discutant entre elles, buvant et fumant sans restriction. L'une d'elles révéla qu'on les avait engagées pour une fête. Payée d'avance en argent liquide par un inconnu, aucune de ces travailleuses de rue n'avait posé de questions. Une ambiance festive se dégageait du groupe, qui toisait la nouvelle venue avec curiosité.

Marie circula dans l'allée du car, éveillant l'admiration des

prostituées. Il y en avait pour tous les goûts. Blanches, noires, asiatiques, cheveux blonds, cheveux noirs, une chauve et même une naine souriante. Le conducteur ne connaissait que la destination et le nom de leur contact, le sien.

Réprimant sa joie, Marie indiqua au chauffeur comment se rendre à la falaise, expliquant qu'elles devraient entreprendre une petite marche pour franchir les derniers mètres, commentaire qui fut suivi de quelques protestations. La plupart étaient ivres ou sur le point de l'être.

Le voyage de retour avec le shérif se fit dans le silence, l'homme ravi de ne plus avoir la responsabilité de cette cargaison douteuse. Terminant ses emplettes, l'esprit tranquille, Marie put retourner au campement, prête pour la soirée mémorable à venir.

Prête pour le moment de sa libération.

Elle n'avait aucun doute quant au fait que cet arrivage de chair humaine fasse partie des plans de ces fées bienfaitrices.

CHAPITRE 18

L'orgie battait son plein, dans l'obscurité de ce petit plateau dominant la falaise escarpée. La nuit était calme. Une faible brise glissait sur les fêtards, dispersant la fumée des multiples cigarettes ou joints allumés, faisant vaciller les flammes du feu qui mourait par manque d'entretien. Le ciel sans étoiles recouvrait la nature d'un voile obscur parfait pour ce que la femme avait en tête. L'air salin et le léger tumulte des vagues en contrebas venaient ajouter un élément naturel mystique à la célébration.

Les sons humains s'élevant de la colline formaient une mélodie obscène, peuplée de rires gras, de cris, d'exclamations résultant de querelles, de gémissements sexuels et de pleurs. C'était une scène digne de Sodome et Gomorrhe, de la grande Babylone baignée dans le vice et la déchéance. Il n'existait aucun ordre dans l'amoncellement de corps nus, les prostituées ravagées sans interruption par les hommes rendus fous en raison de l'alcool qui coulait à profusion, de la drogue de qualité qui envahissait les narines ou brouillait les vaisseaux sanguins. Rien n'avait été plus facile que d'attirer les mâles dans cet endroit ; la promesse de la nuit à venir entre les cuisses de femmes consentantes avait été la meilleure des motivations.

Aucun orifice, aucune bouche ne restait vierge de pénétration violente ou douce, répétée ou unique. Les fluides se répandaient en toute liberté, les corps se découvraient et s'échangeaient. On jouait à l'anus musical ; les partenaires désorientés se retrouvaient souvent avec des amants de leur propre sexe, ce qui donnait lieu à des bagarres ou des découvertes surprenantes. L'amoncellement de corps mouvants et suants, chauds et gluants, s'activait depuis quelques heures déjà. On buvait trop, libérait toute pression sexuelle contenue, vomissait, s'évanouissait, et au réveil, le cycle recommençait. Un tableau peint par un artiste témoin aurait ressemblé à une fresque du Moyen Âge exhibant l'horreur de l'enfer.

Marie s'était retirée de sous l'homme qui était venu dans sa bouche ; c'était la troisième fois de la soirée qu'il se vidait en elle. Son statut particulier empêchait les autres de la désirer, même dans la pénombre ou la solitude. Elle avala l'horrible semence chaude qui lui coulait aussi sur son menton et quitta l'homme évanoui, prenant la direction d'un large rocher en retrait. Il avait été laissé sur place, des millions d'années plus tôt, par le départ d'un gigantesque glacier recouvrant les continents. Seule une

couverture souillée lui servait de protection. Ses pieds nus découvraient l'herbe froide et humide laissée par la rosée naissante. Sous l'énorme pierre qui l'abritait, sa main pénétra un interstice étroit et y trouva la flûte, enveloppée dans une pièce de vêtement qu'elle jeta négligemment au sol. L'instrument boisé en main, elle se redressa et fixa le camp toujours en pleine fébrilité. Certains des corps, d'une blancheur de porcelaine, se chevauchant étaient faciles à distinguer dans l'obscurité du plateau. Marie distingua la naine qui se faisait prendre par trois hommes en même temps ; ces derniers hurlaient de rire, tandis que la femme semblait inconsciente.

L'institutrice ressentit du dégoût pour ces monstres, ces êtres incapables d'imaginer un monde où il n'était pas nécessaire de détruire, d'exploiter ou de posséder la beauté. Ils vivaient dans un univers de privilèges, souvent instaurés par la peur qu'ils inspiraient, par le pouvoir de l'argent et de leur brutalité sanguinaire. On leur permettait trop souvent de vivre au-dessus de la loi. Elle les détestait tous, les méprisait et ne voulait qu'une chose : se débarrasser d'eux.

Marie patienta, toutefois, espérant le moindre signal venant des fées lui intimant l'ordre de jouer de la flûte. Mais le temps fila ; une heure d'inertie et de froid la convainquit d'agir. La nuit pouvait se retirer sans que rien ne se passe ; c'était une chance à ne pas manquer.

Et si les fées ne venaient pas au rendez-vous ?

La jeune femme soumise depuis trop longtemps à un molosse bipède plaça l'instrument sur ses lèvres rosées. Elle inspira, expira, consciente que la musique alerterait sûrement les hommes. Devenir le centre d'intérêt dans une telle fête pouvait s'avérer dangereux. Étrangement, ses mains tenaient la flûte avec fermeté, sans tremblements, avec une assurance qui la troubla. Elle se découvrait un courage exceptionnel. La chouette se fit à nouveau entendre, entre deux hurlements bestiaux venant du groupe dégénéré. Deux hommes tentaient simultanément d'insérer leurs membres dans la bouche d'une femme agenouillée, une bouteille déjà enfoncée dans son vagin. Ses traits témoignaient d'un mélange d'horreur et de plaisir incompréhensible. Malgré la distance et l'obscurité, Marie put aussi voir des larmes sur les joues de la femme.

L'apprentie musicienne sentit le jaillissement d'une énergie nouvelle dans son corps. Le flux prit naissance à ses orteils, pour ensuite glisser le long de ses jambes, monter vers ses cuisses, son fessier, et lui chatouiller le ventre. Le courant électrique d'une fraîcheur hivernale atteignit son cou, ses bras, son visage qui se détendit. Un souffle quitta son gosier, pénétra dans l'embouchure de la flûte.

Un son d'une puissance irréaliste monta dans la nuit. Les notes d'abord hésitantes s'enchaînèrent en une mélodie amplifiée par un mystérieux phénomène acoustique. Une force bienfaitrice coulait en elle, conjuguée à une impression d'invincibilité.

La mélodie parut être un signal à la nature qui l'entourait. Le ciel se

congestionna d'épais nuages obscurs qui n'existaient pas quelques secondes plus tôt. La température ambiante chuta de plusieurs degrés ; un rugissement éolien les atteignit en charriant du large des effluves de fonds marins oubliés. Le sol vibra, les arbres au loin craquèrent, des troncs nouveaux se fendirent avec le son de coups de feu en rafale. La faune nocturne devint silencieuse, se faisant oublier devant le phénomène troublant.

Il n'y eut bientôt plus que le son de la flûte pour défier le silence ; les hommes et les femmes s'étaient tus de concert, leur attention attirée vers le chant enivrant. Tous se relevaient, se retiraient des orifices gluants et parfois ensanglantés. Des poignes se relâchèrent, des mâchoires mirent fin à leur pression canine. Des membres solides cessèrent de flageller des cibles inertes. Tous, sans exception, s'immobilisèrent et se levèrent en bloc. Les regards pivotèrent vers la jeune femme recouverte d'un drap blanc, non loin du haut de la falaise, qui jouait de la flûte en toute harmonie avec le monde qui l'entourait. Son visage d'habitude d'une beauté tragique était en ce moment d'une splendeur jamais égalée sur cette misérable terre. On n'eut plus d'yeux que pour elle. Plus rien d'autre n'existait.

Marie ne les voyait plus. Son regard était dirigé en elle, la forçant à revivre les moments joyeux ou non de son enfance. Elle plongeait de plus en plus vers cet endroit de sa conscience qui gardait la clé de tous ses secrets les plus sombres. Elle n'exerçait plus le contrôle sur son être, sur ses gestes. Jouer de cet instrument était devenu son unique rôle, le but de toute sa vie, la raison de son existence en ce bas monde.

Dans le groupe devant elle, quelque chose d'autre avait changé. Les femmes, prostituées belles ou exotiques, sauvages ou usées par la vie, s'étaient métamorphosées. À leur place, dévêtues, se tenaient des femmes de tout âge, portant des perruques à la chevelure blonde. Leurs visages parfois ridés, aux pattes d'oies soulignant les yeux, aux lèvres dessinant des sourires moqueurs, avaient remplacé ceux des femmes de joie. La plupart s'habillèrent de robes blanches, prenant le temps d'essuyer les fluides sur leurs peaux âgées et flasques.

Il n'y avait jamais eu de prostituées.

Puis, la flûte entama une nouvelle mélodie, sans la moindre pause, et les hommes se mirent à avancer, passant entre les silhouettes blondes sans les regarder, sans leur porter la moindre attention. Ils prirent la direction de ce phare humain majestueux qui les invitait, la silhouette enroulée dans un drap bafoué par le vent. Le tissu collé à la peau révélait les courbes de ce corps parfait. Aucune des brutes ne parlait ; on aurait dit une armée de zombies prenant la direction du comptoir d'un boucher dégoulinant de sang frais et d'entrailles fumantes. Ne manquaient que Rick et ses coups de feu.

Marie resplendissait. La paix qui l'animait était partiellement troublée par les souvenirs qui affluaient dans son esprit. Par le visage de ses parents.

Ancrée au sol, elle jouait de l'instrument comme une virtuose sur la scène d'un concert tant attendu.

Le premier des hommes arriva à sa hauteur, complètement nu, couvert de poils qui lui donnaient l'apparence d'un primate échevelé. Sa barbe était maculée d'une matière gluante indéterminée, et sa peau blanche laissait entrevoir des tatouages macabres. Devant elle, il fit un geste de tête, comme un salut cérémonieux, pour ensuite la dépasser sur sa droite. Il franchit la distance le séparant du vide sans la moindre crainte ou hésitation. Il s'élança d'un bond presque agile, son corps chutant dans le néant à ses pieds. Marie n'entendit que le bruit sourd du corps percutant la pierre libérée par la marée basse nocturne. Un autre se présenta ensuite, plus jeune et musclé, la saluant sans vraiment la regarder, pour à son tour marcher vers une mort certaine et violente.

Sous les notes mélodieuses et interminables, toutes les brutes qu'elle détestait, maudissait et méprisait passèrent devant elle à tour de rôle. Ces hommes la saluaient, marchaient et disparaissaient sans un cri dans le vide brumeux. Elle continua à jouer, tandis que les fées ramassaient les vêtements, les objets au sol pour les lancer dans le feu devenu un véritable brasier illuminant la nuit, soulignant le relief escarpé. La fumée s'élevait bien haut, emportée par le vent rugissant pour se dissoudre dans l'atmosphère.

Stewart fut le dernier à passer près d'elle. La bête puante sauta comme les autres, pour atterrir dans l'amas de corps sans vie.

Ce fut à ce moment-là qu'une des fées, celle qui lui avait parlé la veille, posa la main sur son bras. Marie cessa de jouer. Dans l'absence de toute mélodie, le calme s'installa sur le plateau, mais sur le plateau seulement. Les yeux embués de larmes, Marie contempla le brasier qu'on alimentait toujours. Le vent était retombé, et les étoiles vrillaient dans le ciel dégagé. La fée tout près d'elle la fit pivoter pour qu'elle puisse contempler l'océan tumultueux, puis le vide au pied de la falaise.

Marie baissa le regard et vit les corps nus et ensanglantés que nettoyaient les vagues de plus en plus fortes. Ils gisaient tous dans des angles impossibles, brisés comme de vulgaires jouets abandonnés par un gamin capricieux. On lui prit la flûte des mains, sans qu'elle proteste, et parmi les rochers en contrebas, Marie crut voir un mouvement.

Un survivant ?

Elle en doutait ; personne n'aurait pu survivre à une telle chute. En fait, elle crut voir une forme ténébreuse émerger des flots, pour ramper parmi les corps et en choisir un. Pour s'en emparer et lentement, sans effort, l'entraîner sous la surface encore écumeuse de l'océan. Cela ressemblait à un alligator. Elle frissonna, horrifiée par l'idée d'une telle chose vivant dans la mer. Une chose qui n'était pas seule, car d'autres mouvements furent détectés, d'autres créatures apparurent pour venir chercher les corps. Marie voulut reculer, mais les fées la tenaient en place avec des poignes froides et solides.

Qu'étaient donc ces choses ?

Elle chercha à se débattre, voulait s'éloigner de ce gouffre immonde, fuir ces bêtes inhumaines et ces prétendues fées bienfaitrices. Quelque chose dans son esprit encore lucide lui insufflait l'horrible vérité : on s'était servi d'elle. Ce n'était pas sa libération qu'on voulait, mais la mort de ces hommes dans le but de nourrir une entité millénaire, une armée de choses espiègles et abominables. Elle vit, quelques centaines de mètres plus bas, un regard braqué dans sa direction, une silhouette rampante qui avait levé la tête. L'éclat du regard lui donna des sueurs froides et fit naître en elle une peur réaliste.

Et si ces choses venaient pour elle ?

Marie se débattit avec véhémence, jusqu'à ce que les poignes la libèrent, puis tomba au sol. La couverture protectrice avait glissé dans le vide de la falaise. La jeune femme s'éloigna à genoux, cherchant en vain à se lever, sans y arriver. Elle s'affaissa dans l'herbe froide en sanglotant, face contre le sol. Des rires fusaient tout autour d'elle. Elle prit sa tête dans ses mains, hurlant à tous de se taire, de disparaître, de la laisser tranquille. Cela dura des heures.

Elle passa du néant de l'inconscience à l'éveil trouble dans la nuit environnante. Elle alternait entre des séances de pleurs et de protestations inutiles, puisqu'elle était seule depuis un bon moment.

C'est ainsi que le shérif du coin la trouva, au matin.

Elle n'avait plus toute sa tête.

Marie revint à la petite communauté du parc de l'Océan trois mois plus tard. Trouvée en état catatonique tout près de la falaise, elle fut rapatriée et internée dans une clinique spécialisée en soins psychiatriques. Elle y fut bien traitée et retrouva vite un semblant de normalité. Elle n'avait plus de bien matériel de son séjour au parc national, même pas la flûte qui avait disparu. On lui fit livrer des vêtements, des articles de toilette et on lui offrit même généreusement un billet d'autobus pour retourner chez elle. Une enveloppe à son nom arriva à la clinique la veille de son départ, avec suffisamment d'argent pour subvenir à ses besoins durant quelque temps. Elle ne connut jamais véritablement l'identité de ceux qui lui offrirent ce présent, mais elle suspectait les fées.

Les médecins avaient tout fait pour tenter de la convaincre que l'épisode sur la falaise n'avait rien de surnaturel. Qu'elle n'avait pas assisté à un phénomène mystérieux, mais bien à une réalité tangible du monde criminel. Selon les policiers venus l'interroger, la disparition des motards pouvait être reliée à la guerre qu'ils faisaient à un autre clan rival dangereux. On n'excluait surtout pas la possibilité d'une livraison de drogue ayant mal tourné. Marie comprit rapidement la logique qui sévissait entre les murs de l'institution. Il fallait dire aux docteurs ce qu'ils voulaient entendre, approuver leurs explications insensées avec des exclamations d'admiration. Il fallait adhérer à leur hypothèse d'un mystérieux complexe d'infériorité venant de son enfance, d'un traumatisme prolongé suite aux viols répétés. Elle découvrit assez rapidement que pour amadouer les gardes et les docteurs, rien ne valait une petite pipe bien cochonne.

Elle se retrouva donc dans un autocar bondé en direction de son patelin adoré, ce lieu pour lequel elle avait non seulement risqué sa vie, mais vendu son corps et son âme. Elle avait volontairement repoussé dans les tréfonds de sa mémoire les détails de la nuit horrible où les hommes avaient été attirés dans le néant du vide. La nuit où des choses monstrueuses s'étaient emparées des corps désarticulés. Avec le recul, il était facile de se détacher de tous ces événements, de presque les oublier. Par contre, ses nuits étaient des séances de cauchemars interminables. Elle s'éveillait trempée de sueur, hurlant comme une folle en se tirant les cheveux. Les médicaments aidaient un peu, l'engourdisaient davantage.

Marie arriva finalement au parc de l'Océan vers 22 h. Il faisait déjà très noir lorsque le car s'éloigna bruyamment en cahotant. Lors d'un arrêt dans un hameau pittoresque au cœur de l'épaisse végétation du Maine, elle s'était empressée de contacter les notables de la ville par téléphone, pour leur donner rendez-vous à l'hôtel de ville. Tout ce temps passé à gémir sous la bête fiévreuse qui la ravageait avait un prix. En particulier parce que son plan avait fonctionné. Elle voulait son dû. Les hommes, surpris d'entendre sa voix après tout ce temps sans nouvelles, avaient accepté de la rencontrer. Certains de ne jamais la revoir, ils s'imaginaient qu'elle disparaîtrait avec leurs problèmes.

L'hôtel de ville se situait à l'angle de deux rues. L'une d'elles menait à l'océan en ligne droite, se terminant avec la jetée se remplissant de touristes durant la saison chaude. La communauté paraissait abandonnée ; de rares voitures et des lumières à quelques façades de résidences constituaient les seuls signes de vie. Malgré ce jour de juin propice à l'invasion de touristes, peu de gens s'attardaient dehors. Un vent frais descendu du Canada charriait avec lui une froideur désagréable.

Aveuglée par son arrogance et sa confiance exagérée en ses capacités de négociations, Marie grimpa lentement les quelques marches bétonnées qui menaient à l'entrée de l'édifice. Elle pouvait voir les voitures des notables dans le stationnement sur le côté de l'immeuble. Ils l'attendaient en gardant la porte verrouillée. Elle frappa trois petits coups sur la vitre, une silhouette quittant aussitôt la pénombre de l'intérieur pour venir lui ouvrir. On l'attendait. Il s'agissait de Steve Bruce, le propriétaire du plus gros centre de réparation de voitures de l'État et investisseur invétéré dans tout ce qui était légal ou illégal. Il approchait tout juste la quarantaine. Son argent venait de son père, ancien sénateur aux élans philanthropes très apprécié des citoyens de l'État.

Depuis le milieu des années 70, la communauté n'avait plus de maire ; trois conseillers élus la dirigeaient avec une poigne de fer et une avarice légendaire. Steve la précéda dans les couloirs sombres de l'édifice, vers un escalier qui menait au deuxième étage. Un sourire méprisante déformait ses traits ; son corps engourdi par l'alcool et une consommation de bouffe quotidienne alarmante le ralentissaient. Un gros porc fut l'impression qu'il dégageait. Marie commença à se demander si la rencontre clandestine et nocturne était vraiment une bonne idée. Du moins jusqu'à ce qu'ils s'immobilisent devant la porte où siégeait le conseil municipal. Son guide en poussa le battant, et ils se retrouvèrent dans l'énorme pièce où se prenaient des décisions essentielles pour la localité. Plusieurs prétendaient que tout cela était une mascarade, que les vraies décisions se prenaient au bar du coin, entre deux whiskys et un pot de vin généreux.

Marie pénétra dans la pièce empuantie par l'odeur du tabac. L'unique source lumineuse perçant l'obscurité venait de lampes torches posées sur les tables devant les deux autres complices qui patientaient. Steve rejoignit

ses camarades, tous trois donnant l'impression d'être des juges sérieux alignés en préparation d'un procès juteux. Ils la toisaient d'un air sévère. Steve était à droite ; au centre trônait Conrad Messier, connu pour la pharmacie qu'il possédait et sa réputation de bagarreur. Des rumeurs circulaient sur sa femme, qui ne détestait pas découcher et préférait les adolescents auxquels elle enseignait au lycée de Biddeford. Marie se remémorait son surnom scandé en son absence : *professeur jambes en l'air*. Le pharmacien aux yeux vitreux démontrait son usage thérapeutique des drogues entreposées dans son commerce. La jeune femme ne put réprimer un frisson devant la convoitise qui brûlait dans son regard. Une cigarette se consumait entre ses doigts.

Tout à gauche se tenait Mike Morgan, distrait par des documents étalés devant lui. Son visage était sévère ; ses traits, durs et autoritaires. Le conseiller ne cachait pas sa passion pour tout ce qui touchait la criminalité et l'ordre public. Il s'était inscrit à l'école de police de Boston, au Massachusetts, survivait grâce à un emploi d'instructeur de conduite pour élèves au volant. Il était le pauvre du groupe, le moins fortuné qui devait subvenir à ses besoins.

Ainsi immobile, Marie se sentait vaguement comme l'agneau docile faisant face à une meute de loups affamés. Un bref moment, l'envie pressante de fuir s'empara d'elle, de faire demi-tour et de déguerpir dans les couloirs. La lucidité était apparue trop tard ; elle avait déjà franchi le point de non-retour. Ce qui la retint en partie était la peur. La crainte de ces hommes, l'inquiétude de voir ses efforts non récompensés. La peur de l'échec.

Marie se racla la gorge, droite comme une barre de fer, ses nerfs tendus comme un élastique prêt à céder. Elle réalisa que ses mains tenant son sac tremblaient. Elle déglutit, la gorge sèche. Les trois hommes la fixaient maintenant. Mike avait délaissé ses documents pour prendre une gorgée d'un thermos qu'il passa à ses confrères. Il était évident qu'il ne s'agissait pas de café ou de thé. L'odeur flotta jusqu'à elle, révélant ce parfum détestable reniflé tous les soirs dans l'haleine de Stewart. Ils étaient ivres ou sur le point de l'être. Mike se décida à présider cette petite assemblée de couchetard. Steve bougea toutefois le premier, s'emparant d'une des lampes tout près pour en braquer le faisceau directement sur le visage de la jeune femme. Les autres l'imitèrent. Aveuglée, elle leva les mains devant son visage pour se protéger les yeux.

Elle entendit les hommes discutant et riant tout bas, sans qu'elle ne puisse capter leurs paroles.

Ce fut le moment décisif où elle comprit avoir commis une terrible erreur en acceptant de les rencontrer dans cet endroit isolé. Personne d'autre ne devait être au courant de cette petite réunion ; personne ne savait donc où ils se trouvaient.

Mike se racla la gorge et remua sur sa chaise qui protesta en craquant.

Elle l'entendit avaler quelque chose ; il devait boire à nouveau.

- Mademoiselle Dupuis. Quelle surprise !

Elle remua légèrement la tête dans la direction de la voix, incapable de voir autre chose que le vague relief d'une tête échevelée au cœur d'un éclat lumineux blessant. Elle tentait de se tenir droite, de montrer son courage et sa détermination malgré un langage corporel déficient. L'homme reprit, sans lui laisser le temps de répondre à son commentaire.

- Nous ne pensions jamais vous revoir.
- Pourtant je suis ici.

Sa réplique avait fusé avec un peu de colère ; elle détestait le ton condescendant qu'il utilisait en lui adressant la parole. Tout comme elle n'appréciait pas les lampes braquées sur elle, la paralysant temporairement comme un cerf lors d'une chasse illégale.

- Je vois bien. J'ai entendu parler du terrible accident sur la falaise.

Ils étaient bien renseignés, devaient aussi savoir qu'elle avait passé un séjour dans une clinique de santé, qu'elle était revenue les mains vides, sinon avec sa fierté et son rêve de vivre en paix. Elle préféra ne pas s'attarder sur ce qui lui était arrivé ; elle voulait aller droit au but. Écourter le calvaire et l'humiliation.

- Je suis venue chercher ma récompense.

Il y eut un court silence, puis les hommes s'esclaffèrent en frappant le bureau devant eux, visiblement amusés par sa réplique. L'écho de leurs rires moqueurs lui noua l'estomac, la remplit d'une rage violente et irréversible. Elle leur laissa le temps de se calmer, de cesser de s'agiter. Ils étaient comme des adolescents perturbant une leçon en classe.

- Nous avons un accord.

Les poings serrés, elle attendit que Mike reprenne.

- Vous avez un document pour le prouver, j'imagine ? Avec nos signatures ?

Marie perçut un mouvement sur sa droite, bien qu'elle ne puisse en identifier la source. Un des hommes avait-il bougé ? Changé de position pour se rapprocher ? Difficile à dire. Elle recula d'un pas. Une panique glaciale naquit tout en menaçant de se répandre dans son être tout entier. Elle commençait à se sentir malade.

- Vous aviez promis. Nous avons un accord.

Un raclement tout près d'elle la fit sursauter. Dans l'ombre, une silhouette immobile à moins de six pas d'elle la dominait. C'était Steve. Il la fixait en silence, une cigarette dans une main, dévoilée par un petit point rouge solitaire. Elle n'aimait pas la tournure des

événements. Aurait-elle la moindre chance de quitter la pièce avant qu'on la rattrape ? Elle en doutait sincèrement. Elle était prise au piège.

- Peut-être devrais-je revenir demain matin ?

Ce n'était pas vraiment une question ; son balbutiement avait trahi sa crainte. Un raclement devant elle, suivi du déplacement du faisceau d'une lampe, lui prouva qu'un autre individu s'était déplacé. Marie s'apprêtait à faire un pas, lorsque la voix de Mike lui vint, beaucoup plus près qu'auparavant. En fait, elle sentit la puanteur de son haleine putride sur son visage.

- Pourquoi partir maintenant ? La soirée ne fait que commencer.

Une des lampes était restée sur le bureau. Les deux autres s'approchaient beaucoup trop, les jets lumineux directement braqués sur son visage. Ils glissaient parfois sur sa silhouette tout aussi belle et désirable qu'au premier jour où ces hommes l'avaient vue arriver en ville. Vue et désirée. Ce fut au tour de Conrad de prendre la parole. C'était davantage un jeu, une mise en scène, un piège.

- Il ne faut pas s'imaginer qu'on va payer sans tester la marchandise. Non ?

Ils étaient si près d'elle ; elle pouvait les sentir et les deviner dans la pénombre. Secouant la détresse qui la paralysait, voulant reculer, elle percuta un solide obstacle. Des bras l'entourèrent alors, l'emprisonnant d'une poigne d'acier. Toutes les lampes s'éteignirent en même temps. Marie hurla, au moment où les autres se jetaient sur elle, leur puanteur déferlant comme un raz-de-marée d'une violence inouïe. On lui prit les jambes, ses bras coincés sous les membres puissants qui l'encerclaient. Des rires gras emplissaient la pièce, et un morceau de tissu lui fut enfoncé dans la bouche, sans ménagement. Elle tenta de se débattre, en vain. On la bâillonna et la souleva, la tenant fermement à trois pour la maîtriser. On la transportait telle une armée de fourmis avec une miette de pain récoltée lors d'une expédition. Elle ne voyait que le plafond, suffoquait en raison de cette chose sale qu'on lui avait insérée dans la bouche. Les poignes blessaient ses poignets, bras et jambes. Les rires fusaient comme le chant macabre lors d'une procession funéraire. On l'escorta dans une petite chambre, refermant la porte derrière eux. Ils devaient se trouver dans un bureau privé adjacent à la salle du conseil.

Dans l'obscurité de cette petite pièce qui sentait le renfermé et la poussière, les poignées solides se transformèrent en prises perverses, la déshabillant à la hâte, avec une frénésie masculine et une horreur tout à fait humaine.

La suite ne fut qu'une succession de cris étouffés, de douleurs

lancinantes, de violence et de brutalité profanatrice. Ils la prirent à tour de rôle, sans cesser de boire, de rire, de la maltraiter comme la marchandise avariée qu'elle était à leurs yeux déments et possessifs. Ils prenaient cette beauté qu'ils voulaient depuis si longtemps.

Les yeux fermés, meurtrie, elle endura, sentant leur semence maudite s'accumuler et couler sur ses cuisses, dans ses orifices explorés sans la moindre délicatesse. Le tout dura plusieurs heures. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'elle perdit connaissance.

Bienvenue au parc de l'Océan.

Marie s'était réveillée dans une camionnette blanche. La confusion du moment fut vite absorbée par la douleur corporelle dominante, tandis que la réalité de son drame l'écrasait de son fatalisme. On l'avait conduite sur la plage froide, jeté sur le sol humide où deux des brutes avaient à nouveau abusé d'elle. Il n'existait plus, dans l'esprit malade de ces êtres, le moindre lien entre la chose douce et chaude au sol, et une femme. Elle était devenue un objet qu'ils labouraient, insultaient, salissaient avec perversité sans égard pour le mal engendré. Leur besogne terminée, les hommes rejoignirent la camionnette pour boire et fumer, pour rire tout en savourant cet instant empreint d'une puissance mâle primitive.

Marie avait fait une terrible découverte dans ses moments de folie. Le mythe honteux véhiculé par les films, les livres et la télévision s'avérait une horrible fausseté. Il n'existait aucun endroit sécuritaire où l'esprit des victimes pouvait se retirer. Aucun refuge loin de la souffrance, de l'humiliation, aucune possibilité de se détacher d'une enveloppe corporelle en plein traumatisme. Cette illusion l'avait grandement déçue. Cette nuit, la jeune femme plongeait corps et âme dans les abysses de son esprit violenté, sans parvenir à y échapper, le tout se déroulant dans une clarté photographique. Les sensations étaient décuplées par la réalité de son sort irréversible.

Le troisième complice dans ce crime horrible s'était ensuite approché. Mike Morgan, le conseiller aux rêves d'un avenir dans les services de police, avait enroulé une corde autour de son cou pour l'étrangler. Marie avait senti la rudesse des fibres contre la peau de son cou, perçu la force des muscles de l'homme qui se tendaient dans son dos.

Il n'existait aucun doute sur ses intentions ; il voulait la tuer.

Seule la peur subsistait, la peur de ne plus être, de se retrouver dans un endroit pire que celui-ci. Dans un enfer pavé de créatures sanguinaires, de souffrances interminables pour une éternité de noirceur. Elle osa même se demander pourquoi, pourquoi la punir ainsi d'un crime qu'elle n'avait pas commis, d'un crime qui n'existait absolument pas.

Lorsque l'homme placé derrière elle se retira, Marie avait perdu connaissance, son souffle réduit à un sifflement imperceptible. Son cœur battait tout juste. Son visage était d'une lividité spectrale, ses lèvres bleues

donnaient l'impression que la mort habitait la carcasse inanimée. Elle gisait sur le sable, atteinte par les déferlantes glacées, lavée, et à la fois purifiée des semences maudites, de leur sueur collante et de leur salive putride. Après un moment, ils en eurent assez de ce désolant spectacle et décidèrent de poursuivre leur fête ailleurs. Ils avaient des femmes à culbuter, des enfants à embrasser pour leur souhaiter bonne nuit et des responsabilités à assumer. Ils devaient redevenir des citoyens modèles.

Il fallut plusieurs longues minutes après le départ du véhicule, qui d'ailleurs faillit s'enliser dans le sable mou, pour que le corps manifeste des signes de vie. Le sang se remit à circuler librement dans les vaisseaux meurtris du cou, rejoignant le visage, lui redonnant des couleurs plus normales. Le cœur et les poumons pompaient à nouveau sang et oxygène. Les membres désarticulés et bafoués par les vagues frémirent alors que l'essence de vie les réanimait. La conscience revint pour s'imposer à son esprit. D'abord avec la douleur au cou, la peur et la folie passagère de son nouvel état mental. Est-ce qu'elle avait souffert d'un traumatisme, d'un manque d'alimentation en oxygène à son cerveau ? Possible, mais une chose était indéniable : Marie l'enseignante joviale et joyeuse d'avant n'existait plus. Celle qui ouvrit les yeux s'agitait d'une lenteur d'esprit malade.

La femme s'éloigna, en rampant, des flots qui l'atteignaient et menaçaient de la recouvrir, de l'emporter vers le large pour l'y engloutir. Elle avait peur de l'océan sombre, de ce qu'il recelait. Marie glissa ainsi sur quelques mètres, libérée de ses liens rompus. En gémissant, elle se redressa en position assise, ignorant le sable qui cherchait à s'infiltrer dans son intimité dévoilée et ensanglantée. Il faisait toujours nuit. Un klaxon se fit entendre au loin. Le phare sur sa droite clignotait toujours, ignorant la tragédie qui s'était déroulée à proximité.

Marie vit une silhouette non loin, immobile et bafouée par le vent. C'était une femme habillée d'une robe blanche, avec une longue chevelure blonde retombant sur ses épaules. La jeune femme sourit, puisque les fées étaient revenues. En fait, il n'y en avait qu'une, et cette dernière s'approcha lentement. Elle la reconnut ; c'était celle qui lui avait offert la flûte, qui l'avait aidée à se débarrasser des motards méprisants. La nouvelle venue s'arrêta tout près, se pencha pour déposer une couverture sur la silhouette frêle à ses pieds. Leurs regards se croisèrent un moment, et la fée soupira.

- Pauvre enfant ! Regarde ce qu'ils t'ont fait.
Motivée par son instinct maternel, la fée prit la jeune femme dans ses bras, pour lui murmurer à l'oreille.
- Ils payeront cher ce sacrilège.
D'autres silhouettes apparurent peu à peu, mais elles paraissaient cette fois venir de l'océan, donnaient l'illusion de jaillir directement des flots écumeux. Marie était fascinée, parce que ces femmes toutes

vêtues de robes blanches étaient complètement sèches. Elles formèrent un cercle autour de Marie et de la fée qui la serrait avec tendresse, lui déposant un baiser maternel sur son front pour la réconforter. Ce bouclier humain les protégea temporairement du froid, de la brise saline qui s'abattait inlassablement sur le rivage.

On se mit à la bercer ; un chant doux et apaisant monta du groupe l'encerclant ; c'était comme si on voulait la faire sombrer dans un sommeil engourdissant et réparateur. Elle garda néanmoins les yeux ouverts, fixant le large énigmatique entre deux silhouettes remuant au rythme de l'hymne entonné.

- Nous te vengerons de ces hommes.

Elle opina d'un mouvement de tête, sans vraiment comprendre ce qu'on lui disait. Son état mental avait régressé et, sans s'en rendre compte, elle se retrouva avec un sein dans la bouche, un mamelon chaud qui s'inséra entre ses lèvres craquelées. Comme l'enfant qu'elle était redevenue, elle se mit à sucer, à mordiller. Il n'y avait rien de sexuel dans ce geste, même si aucun lait régénérateur ne s'écoulait. Elle se laissa bercer.

- La progéniture de ces bâtards sera exterminée.

Marie crut un moment déceler le mouvement d'une forme enténébrée à la limite de son champ de vision, à cet endroit où les vagues s'abattaient pour se répandre. Quelque chose semblait les guetter, sans vouloir quitter le refuge de l'océan. Une chose rapide, massive et menaçante.

- Nous prendrons la première fille blonde naissante dans chaque famille de cette communauté. Blonde comme toi. Ils ont abusé de ta féminité, nous les priverons donc de leurs charmantes filles. Ils payeront cher leur trahison.

On remuait autour d'elle, et Marie perdit de vue la monstruosité océanique. Elle pouvait toutefois sentir sa présence, deviner son odeur puissante et nauséabonde. Le sol tremblait de ses pas lourds, le son humide de ses mouvements était perceptible au-delà de toute manifestation sonore.

Une main lui couvrit les yeux, une autre se posa sur son front. Le chant augmenta en intensité ; le mouvement de balancier qu'on lui imposait s'accéléra. Une fatigue incontournable s'empara d'elle, le sein fut retiré de sa bouche avide, et une dernière parole pénétra son conduit auditif avant qu'elle ne sombre dans un profond sommeil.

- Elles mourront toutes la nuit où tous les notables auront payé de leurs progénitures. Nous les traquerons jusqu'à la dernière.

Marie sentit un souffle chaud les envelopper toutes ; une ombre majestueuse les dissimula, bloquant le ciel étoilé, leur servant à la fois

de refuge et de prison.

Elle se réveilla bien plus tard, seule dans la maison qu'elle avait laissée pour suivre les motards. Les fées veilleraient sur elle en lui apportant de la nourriture, des couvertures, satisfaisant tous ses besoins de survivance.

Elle n'était plus seule.

CHAPITRE 21

Marie termina son récit en libérant un long soupir, avant de se recroqueviller sous les couvertures sales. Adossée au mur, elle entoura ses jambes de ses bras frêles. Le menton sur ses genoux, elle fixa le mur devant elle avec des larmes aux yeux. Denis put voir, dans son cou, la cicatrice jadis laissée par la corde rugueuse. Elle avait la chair de poule, tremblait de la tête aux pieds.

Son attitude et son langage corporel avaient complètement changé. D'oratrice convaincante, elle se métamorphosait en créature vulnérable et abattue. Elle se réfugiait comme la tortue dans sa carapace ou l'autruche qui enfonce sa tête dans le sol. Un peu comme si le monde extérieur n'avait plus d'importance, que la narration de son aventure venait de la libérer d'un poids phénoménal porté trop longtemps sur ses faibles épaules.

Tout près d'elle, Denis s'était raidi à mesure que les mots avaient fui la bouche sèche de la femme. À mesure que les paroles honnêtes s'étaient infiltrées dans son esprit et avaient été filtrées par sa raison. Son cerveau analytique avait traité les informations reçues avec intérêt. Pouvait-il donner crédit à son histoire rocambolesque, pour ne pas dire très fantaisiste ? Il se doutait que certains éléments pouvaient être vrais, mais impossible de savoir lesquels et dans quelle mesure. Il n'y avait pas de fumée sans feu.

Toutefois, deux choses le troublaient. La première étant ces femmes qui l'avaient entraîné dans leur cérémonie nocturne, vêtues de robes blanches et de perruques blondes, dansant en rond autour d'un feu. Ces dames âgées semblaient correspondre un peu trop bien à la description des fées. Ignorer une telle coïncidence aurait été de la folie pure et simple.

L'autre élément qui le perturbait, celui qui le fit se redresser en douceur, tendu et attentif aux moindres sons, était la présence dans son dos du shérif. Un homme qu'il pouvait fort bien identifier comme le conseiller municipal en partie responsable de ce qui était arrivé à cette pauvre créature. Un être malicieux, sournois, et capable de violer une jeune femme sans défense pour ensuite l'étrangler. Denis pouvait l'imaginer, penché au-dessus de la victime, une corde âpre à la main, un sourire en coin déformant son visage. Ses grosses mains aux doigts velus s'activant pour éradiquer toute vie dans la victime se débattant. Il pouvait deviner la peur, la douleur et la détresse de la femme, sentir l'eau glaciale caresser le corps nu et maculé de sperme, de sang et de sueur. Il était si facile d'entendre le

bruit des vagues et du vent, le rire des hommes et de leurs cannettes de bière s'ouvrant, de deviner l'odeur de la cigarette, du sexe et de la mort.

Denis serra les poings ; un filet de sueur s'était formé sur son front et la tension du moment lui donna un léger malaise. Un étourdissement. Il perçut un raclement dans son dos, le bruit d'un objet frottant sur une surface en tissu. Soudain conscient du danger, il entreprit de faire demi-tour avec rapidité. Malheureusement, il n'avait pivoté que d'une vingtaine de degrés lorsqu'un objet lourd et noir l'atteignit à la tempe, l'envoyant promener contre le mur devant la femme. Une terrible douleur vrilla dans son crâne. Il vit des taches lumineuses danser sous ses yeux, le sol froid l'accueillit, et son épaule percuta le sol. Il roula pour s'immobiliser face aux couvertures crasseuses et puantes. Des pas lourds et rapides raclèrent le plancher, tandis qu'il tentait de se lever. Tout mouvement lançait des éclairs de douleurs dans son crâne. Quelque chose de lourd l'écrasa, et il comprit que le shérif venait de lui plaquer un genou dans le dos.

Il bougea la tête, en gémissant ; un liquide chaud ruissela dans son cou. Il saignait. Le policier lui agrippa les cheveux, provoquant un cri, pour ensuite le soulever. Mike, le conseiller devenu protecteur des citoyens, maugréa, avant de faire passer une corde rugueuse autour du cou de Denis.

L'ex-prisonnier paniqua, le souffle coupé, paralysé, ses faibles tentatives pour remuer se soldant par des échecs. Il était prisonnier de l'emprise experte de son agresseur. Ses mains libres fouettèrent l'air à la recherche de quelque chose à agripper, ne trouvèrent que les couvertures où vivaient des colonies de puces et de vermines, puis finalement la corde qui écrasait son larynx sans pitié. Le shérif lui lâcha les cheveux ; son menton surélevé retomba brutalement vers le sol pour un impact qui fit claquer ses dents. Il se mordit la langue, le goût du sang augmentant la panique qui l'animait. Son instinct de survie cherchait une solution, sans trop de succès.

Denis avait de plus en plus de difficulté à respirer, ses mains incapables de libérer la ficelle qui se resserrait dangereusement autour de son cou. Sa vue se troublait, et l'idée qu'il allait mourir le fit geindre comme un gamin misérable. Il venait tout juste de retrouver sa liberté, après toutes ces années de confinement. Quel gâchis que de mourir ainsi, sans avoir profité de la vie ! Son destin allait être scellé par un monstre qui brandissait fièrement et quotidiennement une étoile dorée, une arme à feu et des menottes.

Mike grogna en déployant toute sa force dans un ultime effort ; sa voix autoritaire et grave lui vint un peu comme dans un rêve. Elle était lointaine et sourde. Denis étouffait, aveuglé et paralysé.

- Je n'aurais pas dû te laisser la questionner. Sale con !

Denis décelait l'odeur de l'alcool dans l'haleine de celui qui le chevauchait. L'homme était lourd, l'écrasait sans exercer la moindre pression. La corde creusait la chair, broyait ce précieux passage

destiné à faciliter l'écoulement d'oxygène, de nourriture et de liquide. Un voile rouge était tombé devant lui, annonçant la fin d'une tragédie. Mike ajouta :

- Je la croyais morte sur la plage.

Le tueur ayant purgé sa peine allait mourir aux mains d'un représentant indigne de la loi, d'un délégué de cette honorable profession censée servir et protéger le peuple. Le moment de vaciller de l'autre côté de la conscience arrivait. Un voyage sans retour. C'était un sentiment indescriptible, à mi-chemin entre le soulagement et la panique. Il ferma les yeux, puisqu'il ne voyait de toute façon plus, et se détendit. La lutte était inutile et douloureuse. Mieux valait se retirer en toute quiétude, en paix avec son existence.

La corde se relâcha soudainement ; le poids au-dessus de lui bougea, se déplaçant de côté pour le libérer avec soudaineté. Ses mains tremblantes rejoignirent son cou brûlant ; il avait juste assez de force pour masser son cou broyé. L'incompréhension de cette soudaine liberté le troubla. Il roula contre le mur pour s'y appuyer, dos contre la surface froide.

Son ouïe accepta de coopérer, et il entendit des geignements étouffés, des bruits de déplacements rapides et de lutte. Le grognement du shérif fit vibrer le refuge obscur, et quelque chose de lourd tomba au sol. Denis tentait d'ouvrir les yeux et de percer l'obscurité, mais sa vision n'offrait qu'un amalgame de taches multicolores.

Il entendit ensuite un gargouillis prolongé. Denis se déplaça aussi rapidement qu'il le put, sa main rencontrant la couverture vide qu'il explora. Il n'y avait plus aucune trace de Marie, et il comprit pourquoi. La femme avait assailli l'homme, alors que ce dernier le chevauchait. Comme pour confirmer ses doutes, il entendit le shérif, d'une voix très faible, presque une plainte enfantine, qui sifflait.

- Salope !

Denis respirait mieux, frottant son cou meurtri. Sa vision revenait, des formes précises apparaissaient devant lui. Il vit les contours de la pièce et quelque chose d'immobile au sol. De cet endroit montaient le gargouillis et un souffle rauque. Il vit deux bras frappant l'air, pour percuter le sol de chaque côté avec une urgence indéniable. Denis essuya le sang qui coulait de sa tempe, pour contempler la scène qui se jouait à moins de deux mètres de lui.

Le shérif était couché sur le dos, le visage rougi et de l'écume au bord des lèvres. Ses yeux fous fixaient le plafond, roulaient en indiquant qu'il était sur le point de perdre connaissance. Le gargouillis montait de lui, un faible râle d'agonie. Entre ses jambes écartées, la femme était immobile, ayant visiblement mordu son sexe au travers de son pantalon. Sa mâchoire paraissait détenir la force

d'un appareil hydraulique, broyant l'organe emprisonné sans la moindre intention de lâcher prise. Il pouvait deviner par ses traits faciaux qu'elle déployait un effort presque surhumain. Son souffle était rauque, rapide ; de la salive s'écoulait de la commissure de ses lèvres. Elle bougeait les yeux et le vit enfin.

Couchée sur le ventre, Marie tendait une main vers Denis, lui présentant un trousseau de clés luisantes. Les clés du policier.

Denis tenta de se lever, faillit perdre l'équilibre et dut attendre le passage d'un malaise temporaire. Sa tête avait reçu un solide coup de matraque. Sa deuxième tentative fut la bonne, et il chercha les clés du regard, pour s'en emparer. Il ramassa aussi la matraque qu'on avait utilisée contre lui. C'était un modèle robuste probablement acheté dans un surplus militaire. Denis se plaça tout près du shérif, qui le vit et le supplia d'un regard larmoyant pitoyable de l'aider. Il hésita, un court instant, pour finalement laisser tomber le gourdin. Cet homme ne méritait pas de pitié, n'était qu'un monstre.

Marie fit un mouvement de tête en direction de la porte, et Denis comprit qu'elle lui donnait la permission de sortir. Elle l'invitait à poursuivre son chemin. La scène devant lui se jouait entre deux acteurs qui se connaissaient, qui réglaient leurs comptes. Sa place était ailleurs.

Il se détourna, retrouva rapidement ses forces.

Il repensa à ces fées, à leurs cérémonies, aux jeunes femmes disparues depuis toutes ces années. À la promesse d'une terrible vengeance à venir. Un sentiment d'urgence tangible s'empara de lui ; il avait l'impression qu'une tragédie mémorable était sur le point d'écraser la communauté.

Lorsqu'il atteignit la voiture de Mike, il savait qu'il fallait agir avant qu'il ne soit trop tard.

Il roula en direction de l'auberge.

Tout en fonçant comme un maniaque dans les rues étroites de la petite communauté riveraine du parc de l'Océan, Denis repensait aux paroles prophétiques de Marie. Ces mêmes paroles qui venaient de ces énigmatiques fées l'ayant libérée du joug des motards.

« Elles mourront toutes la nuit où tous les notables auront payé de leurs progénitures. »

Le fil de ses pensées conduisait inévitablement à la fille disparue de Mike, l'ancien conseiller municipal aux penchants assassins devenu policier. Était-il le dernier notable dont la fille disparaissait ainsi ? En sachant sa fille menacée, le shérif avait-il engagé Denis pour l'aider à traquer ceux et celles qui exerçaient cette vengeance cruelle ? Voyait-il en l'ancien prisonnier un recours désespéré, une tentative de dernière minute pour sauver l'adolescente ? Il comprit soudain que sa présence dans la communauté et que son rôle d'enquêteur ne devaient être connu que du policier. L'argent reçu ne venait pas du budget de la ville, mais plutôt du père craintif puisant à même ses économies. Poussé par le désespoir, sachant l'inévitable destin qui guettait sa progéniture, Mike l'avait recruté.

L'imposant pick-up noir qu'il conduisait faillit à deux reprises emboutir des voitures stationnées, dérapant dangereusement lors de certains virages particulièrement périlleux entrepris à trop grande vitesse. Il faillit même écraser un petit chien brun solitaire qui traversait la route en boitillant. Le pied sur l'accélérateur, Denis fonçait avec la certitude qu'il arriverait trop tard, d'avoir perdu un temps précieux à écouter Marie. Sa gorge était douloureuse ; le côté de son visage enflé pulsait au rythme de ses battements de cœur. Il ne saignait plus ; une croûte recouvrait sa blessure frontale.

Il fallut plus de 20 minutes pour rejoindre l'auberge, se garer de travers dans un emplacement réservé aux handicapés, et quitter l'habacle du véhicule rugissant dont la consommation d'essence venait d'enrichir un prince saoudien et son harem. Denis prit toutefois le temps de fouiller l'habacle, sans trouver la moindre arme. Il avait espéré mettre la main sur un revolver dissimulé dans le coffre à gants, sous le siège, ou même sur un fusil de chasse fièrement accroché derrière le banc du conducteur. Ayant quitté la résidence trop rapidement, il n'avait pas fouillé le policier afin de lui subtiliser son arme de service.

Denis rejoignit l'escalier, qu'il monta deux marches à la fois, dans le but de se rendre à l'appartement de la propriétaire âgée et maître de cérémonie nocturne. Il s'immobilisa toutefois entre deux paliers, constatant que toutes les fenêtres du logis étaient plongées dans l'obscurité. Son regard dérivait sous l'escalier à sa gauche, où il vit une large porte boisée entrouverte. Un énorme cadenas argenté gisait au sol et reflétait la luminosité des lampadaires du stationnement. Sans hésitation, il redescendit l'escalier pour s'approcher de la porte avec prudence. Un coup d'œil confirma ses craintes. L'intérieur était sombre, un silence de mort émanait de la cave. Il s'assura d'être bien seul, puis ramassa le cadenas pour éviter qu'on l'enferme à l'intérieur. La clé se trouvait toujours dans la serrure de l'objet qu'il tenait.

Denis empocha le cadenas, sans réfléchir, bien décidé à explorer les entrailles de l'auberge. Se tenant au cadre de porte, il chercha l'interrupteur d'une main, sans le trouver. Une forte odeur émanait de la cave, une pestilence nauséabonde qui lui donna la nausée, le fit grimacer. La puanteur consistait en un savant mélange d'urine, d'excréments et de pourriture. L'urgence de la situation le poussa à avancer. Son pied droit se déposa sur une marche en bois, lui signalant quelques paliers qu'il descendit aux aguets. Au moment où il atteignait le sol en terre battue du lieu, sa main toucha l'interrupteur invisible.

La petite voix de la raison, qui se manifestait à l'occasion, lui hurlait de ne pas allumer le plafonnier. Elle le suppliait de faire demi-tour et de s'enfuir avec le camion du shérif, avec l'argent reçu pour disparaître, changer de région. C'était un bon conseil, mais cette autre voix détestable ne perdit pas de temps à se faire entendre. Plus puissante, plus vive et déterminée, elle l'encourageait à agir, lui ordonnait de prouver son courage, de continuer son exploration. Peut-être pour expier ses péchés, pour assouvir sa curiosité ou tout simplement parce qu'il en avait envie, Denis activa l'interrupteur, plongeant la pièce dans la faible clarté d'un néon blanc.

Devant lui, un couloir anonyme menait à une solide porte entrouverte en acier, digne de protéger un coffre-fort rempli de richesses. Une clé dépassait de la serrure sous la poignée. Denis s'avança en silence ; l'appréhension de ce qu'il allait découvrir lui donnait des sueurs froides. La crainte d'être agressé l'encourageait à la prudence, et ce fut d'un pas lent qu'il atteignit l'ouverture partiellement dévoilée. D'une main hésitante, il poussa l'obstacle qui émit un craquement lugubre.

La nouvelle pièce devant lui était sombre. L'odeur écœurante dans la cave émanait de cet endroit. C'était presque insupportable, et il fit un pas en arrière en plaçant une main devant son nez et sa bouche. Il resta à la porte pour laisser à la nausée naissante le temps de se calmer, s'assurant de garder le contenu de son estomac. D'une main hasardeuse, il fouilla les parois immédiatement à côté de l'entrée, à l'intérieur, trouvant un nouvel interrupteur. Il alluma.

Denis ne s'était pas préparé à une telle vision. Outre l'odeur amplifiée,

il émanait une énergie négative presque tangible de cette pièce, comme dans ces endroits maudits où des drames horribles se sont déroulés. Un peu comme le touriste qui explore les camps de concentration nazis, sensible aux millions d'âmes qui hurlent leurs tourments pour une éternité d'errance entre les murs de ces tombeaux érigés à la gloire d'un malade mental. C'était comme découvrir que le salon dans lequel vous faites de la lecture a été le lieu d'un massacre à la Lizzie Borden. Subsistait entre ces murs l'empreinte maléfique d'un passé qui refusait de disparaître dans la lumière.

Bien que plongée dans une semi-obscurité difficile à percer, la pièce ressemblait à s'y méprendre à un donjon d'aspect médiéval. Il dénombra une vingtaine de couches crasseuses faites de paille et sur lesquelles reposaient des couvertes usées et déchirées. L'emplacement de ces lits disposés le long des murs coïncidait avec des chaînes métalliques parfois rouillées ancrées à même le sol. Certaines de ces entraves devaient servir pour les poignets et d'autres pour les chevilles. On avait gardé des prisonniers dans cet endroit. Médusé, il remarqua aussi que près de certaines de ces couches se trouvaient des bols remplis d'eau et d'autres, d'une mixture gluante peu appétissante. Les vestiges de repas contaminés par les insectes qui rampaient un peu partout. Des cancrelats géants glissaient sans crainte sur les murs et le sol.

Denis recula en état de choc ; l'horreur de ce qu'il avait découvert, mais surtout de ce que cela impliquait, lui donna des étourdissements. Était-il arrivé trop tard pour secourir les prisonnières de ce donjon ? Car c'était de cela qu'il était question ; les jeunes femmes disparues depuis tant d'années devaient être gardées ici, sous l'auberge.

Il repensa aux dames âgées en robes blanches et portant des perruques qui s'agitaient sur la plage. À leur cérémonie océanique entrecoupée d'actes sexuels.

Denis savait où les vieilles folles avaient emmené les prisonnières et il se rua hors de cette pièce maudite, de cette cave de l'horreur. Dans le stationnement, fouetté par l'air frais et salin, il tomba à genoux pour vomir bruyamment.

«

Elles mourront toutes la nuit où tous les notables auront payé de leurs progénitures. »

Denis courait vers le trottoir en planches menant à la plage, traversant le bouclier naturel que représentait la dune. Son esprit était en ébullition ; il refusait de croire à ses déductions hâtives, malgré ses découvertes sous l'auberge. Il ne pouvait concevoir l'idée qu'on ait gardé en captivité une vingtaine de femmes, certaines possiblement durant une vingtaine d'années. Il refusait d'accepter que ce groupe inoffensif de vieilles bonnes femmes croisées sur la plage puisse être composé de monstres sans pitié. Encore plus difficile d'imaginer que son hôte soit assez folle pour avoir manigancé une telle histoire à dormir debout. De tout son cœur, il voulait se tromper. Mais comment expliquer le donjon, la ressemblance entre les fées et les dames âgées dansant autour d'un feu sur la plage ?

Denis quitta le trottoir pour s'engager sur le sable frivole. Son regard embrassa la plage sombre, l'océan tumultueux et mouvementé, pour chercher la moindre présence de silhouettes humaines. Il ne vit rien. La marée était encore basse et, au loin, scintillaient par intermittence les feux d'un navire se guidant à l'aide du phare centenaire. Sur sa gauche se dessinait le contour de la jetée ; les reflets de quelques résidences aux fenêtres illuminées dansaient sur les flots en mouvement. Il se retourna sur sa droite, vers l'endroit où il avait suivi les femmes le premier soir de son séjour dans cette bien étrange communauté. Poussé par son instinct, il prit cette direction, marchant avec rapidité, parfois en courant, cherchant au loin et au sol des indices d'un passage récent.

Denis voulait rejoindre cette petite baie protégée par des rochers, là où il avait assisté à la cérémonie douteuse. Le sol labouré par des centaines de pas rendait impossible l'identification de celles qu'il recherchait.

Il fonçait contre le vent frais, progressant aussi rapidement qu'il le pouvait. Il avait franchi la moitié du chemin le séparant de sa destination lorsqu'un mouvement attira son attention sur sa droite. Une ombre se dirigeait vers lui. Elle paraissait venir de la dune, une silhouette imprécise et rapide.

Une déflagration assourdissante déchira la nuit, suivie d'un éclair qui illumina la plage déserte, révélant les vagues qui se déployaient et libéraient

l'écume mouvementée sur le rivage. Une douleur naquit tout juste au-dessus de sa ceinture, à son côté gauche, et il comprit qu'on venait de lui tirer dessus. Il s'immobilisa, interloqué. La brûlure de la blessure se répandait, la peur coulait dans ses veines comme un terrible venin glacial.

La silhouette sombre vint se placer non loin de lui, immobile, tout en braquant un revolver dans sa direction. Denis toucha son côté et sentit le bout de ses doigts qui rencontraient un liquide poisseux. Il saignait. En réalisant qu'aucun organe vital ne se trouvait à cet endroit, il fixa l'inconnu avec une curiosité non feinte. Le regard haineux de l'individu l'empêcha de parler. La main de l'homme qui tenait l'arme tremblait ; des larmes avaient coulé sur ses joues non rasées.

Son assaillant n'avait rien de particulier ; il était vêtu d'un pantalon et d'un coupe-vent noirs. Denis n'avait jamais vu cet homme auparavant, du moins le croyait-il à ce moment précis. Dès l'effet de surprise dissipé, la douleur convainquit Denis qu'il devait agir, en particulier pour éviter de se vider de son sang. Il n'avait pas de temps à perdre, devait rattraper les femmes, mettre fin à leur plan machiavélique.

Denis osa poser la question qui le tenaillait.

- Mais qui êtes-vous ?

L'autre tiqua, son visage se contractant en une grimace de haine et de peur. Il pressa sur la détente, parut le premier surpris du nouveau coup de feu qui se perdit à moins d'un mètre devant Denis, faisant gicler du sable. L'éclat lumineux l'aveugla un instant ; l'odeur de poudre osa défier l'élément salin pour s'imposer avec brièveté. L'homme regarda son arme avec frayeur, puis leva son regard malade et embué vers Denis. Il lui cracha ses propos avec un ton imprégné d'une colère dangereuse.

- Qui suis-je ?

Son rictus parut vouloir se métamorphoser en sourire, ce qui n'était en aucun cas une bonne nouvelle dans une telle situation. Denis pouvait sentir la coulée sanguinolente le long de sa jambe, son pantalon déjà imbibé du liquide vital pour sa survie. Une vague de froid le recouvrit, et il redouta les paroles de l'inconnu, comme une sentence livrée par un juge machiavélique.

- Vous êtes Denis Lebeau, c'est la seule chose qui compte.

C'est alors que Denis réalisa que l'autre lui parlait en français, avec un fort accent québécois du Saguenay. La surprise du coup de feu l'avait empêché de porter attention à ce détail important, la douleur monopolisant momentanément son intérêt. En fait, il n'existait que très peu de raisons pour un individu d'avoir franchi tous ces kilomètres afin de le retrouver. Pour lui tirer dessus en pleine nuit, sur une plage déserte. Denis jeta un coup d'œil vers les quelques façades de résidences ou d'auberges de l'autre côté des

dunes. La plupart étaient baignées dans l'obscurité, et il doutait qu'on ait entendu le coup de feu, sinon comme un simple bruit lointain de pot d'échappement. Aucun secours n'était à espérer de ce côté-là. Son instinct de survie s'enclencha, le fit parler.

- Attendez, je sais pourquoi vous êtes ici, mais vous vous trompez.
- Vraiment ?

L'homme avait fait un pas, son arme toujours directement pointée sur l'ancien prisonnier ayant purgé sa peine. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Denis pouvait imaginer les femmes de l'autre côté des rochers, s'adonnant à des horreurs abjectes. Il perdait un temps précieux, mais l'arme braquée devant lui l'empêchait de se précipiter, de prendre un risque trop grand.

- Vous avez tué ma fille !

C'était bien ce qu'il craignait. Parlait-il de la fille qui lui avait fait une fellation dans une ruelle de Verdun ou d'une des nombreuses victimes dont l'identité avait été soulevée par les avocats de la couronne ? On voulait l'accuser de tous ces crimes impunis, faire de lui un bouc émissaire. L'idée que cet homme ait peut-être patienté une vingtaine d'années, jusqu'à sa sortie de prison, pour mettre à exécution son plan était consternante. Son cœur devait être noyé dans la haine ; son esprit, embrouillé par des idées de vengeance romantiques, puisque la mort de Denis ne lui rendrait pas sa progéniture. Le conduirait peut-être à sa propre arrestation et à son internement à perpétuité. Sa vie serait bien pire qu'auparavant. Sauf s'il mettait fin à ses jours après son exécution.

Denis crut bon de se justifier, de se défendre.

- Je suis innocent !

Cette réplique fusa toutefois avec un peu trop de rapidité ; il s'était habitué à clamer son innocence, en particulier derrière les barreaux où on détestait les violeurs et les meurtriers de jeunes femmes. Son ton était peu convaincant, sonnait comme un texte appris par cœur.

L'autre éclata de rire, et Denis se remémora son visage, entrevu dans une salle de tribunal, entre deux avocats arrogants trop bien payés. Il connaissait l'identité de la fille de ce père éploré, puisque rencontrée dans une ruelle puante. Elle avait gobé son membre en échange d'une caisse de bière qu'elle n'avait jamais reçue.

En agitant l'arme à la détente sensible, le paternel brisé hurlait en postillonnant, les yeux fous.

- Ils ont retrouvé votre sperme sur ses vêtements. Ma sœur vous a vu avec elle, dans une ruelle, quelques heures avant sa mort.

Les fameuses preuves irréfutables présentées en cour, sous le nez des jurés coincés dans leur rôle, facilement influençables. Une

déformation honteuse de la réalité. Denis répondit, s'engageant dans le dangereux sentier de la dispute avec un être instable.

- J'étais avec elle, je ne le nierai pas. Mais je ne l'ai pas tuée.

C'était inutile ; son idée était faite, et aucune justification de Denis ne le ferait changer d'idée. On ne pouvait détruire 20 ans de conditionnement, de rage, de préparation intense pour une folie passagère. L'individu devait commettre son meurtre ; c'était l'aboutissement de deux décennies de cauchemars, de rêves et de misère. Le père n'avait vécu que pour ce moment, pour venger sa fille, son seul moyen de prouver son amour.

- Vous allez mourir.

Les doigts humectés de son sang, qui tentaient de freiner l'écoulement du liquide poisseux à sa blessure, rencontrèrent le métal froid d'un objet dans sa poche de pantalon. Le cadenas. Suffisamment gros pour devenir un projectile dangereux ou être utilisé pour frapper un adversaire, causant d'importants dommages. Denis étudia momentanément son interlocuteur, qui vacillait sous la brise, ne pleurait plus, ses yeux injectés de sang. Quatre mètres les séparaient. Tenter un mouvement était risqué. Il n'avait toutefois pas vraiment le choix.

Un son s'éleva derrière Marc, le père de la victime, et les deux hommes tendirent l'oreille, sans se détourner. Une musique douce et lointaine montait ; elle paraissait venir de la plage, de l'autre côté des rochers au loin où Denis avait tenté de se rendre. La musique, jouée par une flûte, servit de distraction, puisque le père détourna la tête de quelques degrés, cherchant à mieux capter les sonorités musicales. Le canon fut légèrement dévié vers la gauche ; son attention tout entière se relâcha aussi.

Denis inspira profondément pour se donner du courage, puis bondit avec toute l'énergie du désespoir dans la direction de l'homme, faisant en sorte de foncer du côté opposé à celui où l'arme était pointée. La douleur dans son côté le fit gémir dès le premier mouvement, ce qui alerta son adversaire, mais il l'avait pris de surprise et le plaqua comme un footballeur professionnel. Le choc parut les soulever du sol ; leurs pieds ne touchèrent plus la plage sablonneuse. L'atterrissage fut brutal ; le dos de Marc toucha le sol en premier lieu, et Denis écrasa l'homme de tout son poids. L'arme quitta la main de son propriétaire et disparut dans l'obscurité ambiante.

Au sol, en profitant de la surprise de son attaque, Denis chevaucha l'individu secoué, l'empêchant de bouger. Étrangement, le père ne se débattit pas, n'offrant aucune résistance, son visage défiguré par l'humiliation. Il tourna la tête de côté pour chercher son arme, en vain, et Denis comprit que, sans elle, il doutait de ses

possibilités d'accomplir sa vengeance. Il avait suffi d'une ruade pour réduire à néant une vingtaine d'années de colère, pour détruire le rêve fou d'un homme malade. L'arme représentait l'objet de ses représailles.

Le corps mou sous Denis fut pris de soubresauts ; l'être pathétique sanglotait, déconfit et misérable. Son visage humide de larmes se détourna, maculé de sable. Il émit une longue plainte.

- Mélanie !

Denis eut soudain pitié pour celui qui avait honte en raison de l'échec de sa tentative ratée. Il comprenait un peu le sentiment d'insuccès qui animait l'individu, à la suite de sa vengeance ratée, son sentiment d'abandon répété à l'égard de celle qu'il avait juré de protéger. Au-dessus de son agresseur maîtrisé, Denis leva brièvement le regard sur la plage au loin, curieux de savoir ce qui se passait de l'autre côté de l'obstacle rocheux. Lorsqu'il reporta son attention vers l'individu soumis, ce dernier avait fermé les yeux et semblait perdu dans les méandres de son esprit. Sa voix brisa néanmoins le silence des protagonistes essoufflés. Elle était chevrotante, accusatrice, presque un murmure.

- Vous avez tué ma fille.

Denis voulut parler, nier, répondre à cette accusation, mais son regard accrocha un objet ayant glissé de la poche de l'homme. C'était une photographie. Sur cette dernière, un visage de jeune fille souriante. Sans considérer le danger d'un tel geste, il se pencha pour ramasser la photographie. L'autre suivit des yeux son geste ; de nouvelles larmes coulèrent en voyant le document. L'homme répéta son leitmotiv plaintif, qui étrangement paraissait accompagner la mélodie jouée à la flûte.

- Vous avez tué ma fille.

Denis leva la photographie devant lui, relâchant sa vigilance, desserrant son emprise sur l'épave humaine qu'il chevauchait. Il contempla le visage de la jeune femme, discernable dans l'obscurité. Ses yeux s'étaient habitués aux ténèbres, et l'océan paraissait les honorer d'une certaine luminescence anormale. Il détailla la chevelure longue et noire, les traits fins et les yeux d'un vert troublant, les lèvres rosées et le sourire honnête, sincère et juvénile.

- Vous êtes un monstre !

L'atmosphère changea subitement autour d'eux. La brise décupla d'énergie pour déferler avec les vagues sur la côte bafouée. L'odeur saline gagna en intensité, chatouillant les narines, éveillant des images de poissons ou de créatures à la taille démesurée, vivant dans les profondeurs obscures de l'étendue liquide. Une fine pluie, très fine,

et presque imperceptible, s'abattait à l'oblique. La température devait avoir chuté de plusieurs degrés. Denis frissonna et ferma les yeux. Les sanglots de son assaillant maîtrisé le secouaient ; la main de ce dernier lui toucha le genou avec désespoir. Il voulait la photographie.

Denis la lui tendit, et c'est là que le choc l'assaillit. Non pas un choc physique, mais émotionnel. Cela prit naissance dans sa mémoire, son esprit, sa conscience et peut-être même son âme.

Un souvenir. Un retour en arrière, un moment de son passé qui remontait à la surface.

Il revit le visage de la jeune femme. Elle se relevait, puisqu'elle était agenouillée. Un étrange sourire était imprégné sur son visage. Du sperme maculait son menton et sa poitrine dissimulée sous les vêtements. Elle crachait au sol, debout en le toisant. Il lui avait promis d'acheter de l'alcool pour elle et ses copines. Elle venait de le satisfaire en échange de cet achat illégal. Denis remonta sa fermeture éclair, le visage en feu. La fille sortit un paquet de gomme à mâcher et en plaça deux sur sa langue. Elle était très belle, trop jeune, et cet acte paraissait n'avoir été qu'une formalité sans conséquence. Sucrer le premier venu ne lui posait aucun problème.

Une voix les fit tous deux sursauter. Une dame âgée s'approchait, interpellant la jeune femme qui se détourna sans un mot, sinon un juron silencieux qui ne traversa jamais ses lèvres, mais qu'il put lire sans problème. Denis ignore la vieille qui appelait sa nièce avec insistance ; il décida d'emboîter le pas à la fille, laissant une certaine distance entre eux. Il longeait le mur de la ruelle, prudent et vif. Le passage puant et sale débouchait sur un boulevard assez fréquenté, ce qui lui offrit l'occasion idéale pour une filature. Il infiltra la foule des passants, des badauds insouciant, et garda un œil sur la chevelure noire, la démarche assez aguichante de l'enfant qui avait grandi trop vite.

Il ne pouvait plus cesser de penser à cette bouche chaude et humide gobant son membre durci. Il ne pouvait plus ignorer le regard braqué sur lui, tandis qu'elle s'activait, son sourire moqueur tandis qu'elle se relevait, le menton dégoulinant de sa substance. En fait, il était obsédé par la fille, et une forte érection menaçait de déchirer son pantalon. La douleur du membre contre la fermeture éclair métallique lui fit du bien. Il aimait le frottement du gland sur la surface rugueuse ; la douleur le fit sourire, et il dut lutter pour ne pas venir ainsi, en marchant.

Il la suivit durant une vingtaine de minutes, craignant qu'elle ne rejoigne ses amies et mette ainsi fin à sa filature. Elle prit plutôt la direction d'un immeuble abandonné, entouré de rubans jaunes et de pancartes alertant du danger encouru en s'approchant de l'édifice condamné. L'immeuble n'avait plus de fenêtres et paraissait instable.

Certains des murs s'étaient écroulés. Aucune surface n'avait résisté au passage des peintres amateurs de graffitis. Le béton était coloré, enrichi de symboles énigmatiques, de phrases parfois amusantes ou insultantes. La fille se glissa par une ouverture pratiquée à même une des parois tombant en lambeaux. Il attendit une trentaine de secondes et la suivit, non sans prudence. Denis s'arrêta tout près de l'orifice, jeta un coup d'œil à l'intérieur, ne vit rien, mais pouvait entendre des pas écraser les débris cimentés au sol.

Il suivit la fille jusqu'au deuxième étage, dans le haut d'un long escalier auquel une marche sur deux était manquante. C'est là qu'il la trouva, immobile, assise à même le sol sur une couverture tachée. Adossée à la paroi, elle fumait en silence, épiait la ville par une étroite fenêtre devant elle.

La fille semblait ne pas avoir détecté sa présence, et il fit un pas dans la pièce. Quelque chose craqua sous son pied, faisant sursauter celle qu'il épiait.

- Stéphane ?

Elle se retourna et croisa son regard. Il put y lire deux choses : la surprise et la crainte. Surprise de le voir dans cet endroit, dans son repaire secret et intime. Le lieu de rencontre clandestin avec ses amies ou son petit copain. Il devait être le dernier individu qu'elle imaginait rencontrer ici. Crainte, ensuite, parce que sa présence n'augurait rien de bon. Il n'avait aucune raison logique de l'avoir suivie.

Denis fit un autre pas, il n'avait plus à se cacher. La fille jeta son mégot contre le mur devant elle et se leva, lissant ses vêtements, le toisant avec colère.

- Tu fais quoi ici ? Tu m'as suivie ?

Elle avait crié avec un semblant de mépris, mais sa voix avait tremblé. La suceuse de bite paraissait avoir perdu de son courage, ressemblait davantage à l'adolescente qu'elle était. Denis resta silencieux, mais fit un autre pas. Comme elle était belle, paraissait si douce. Cette nouvelle rencontre la montrait sous un nouveau jour, puisqu'elle s'était départie de sa carapace de délinquante habituée à la rue. En ce moment, elle ressemblait plus à une collégienne innocente, à la fille à papa perdue dans les méandres d'un milieu trop violent pour elle.

- Hé ! Je te parle ?

Comment expliquer ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme ? Faire comprendre les sentiments, les impulsions, les émotions qui s'animaient et se bouscullaient ? Impossible, il existait de ces choses que les mots ne peuvent efficacement décrire, et ce moment en était un.

Devant son silence, le regard perdu et le rictus qui se dessinait

sur le visage trempé de sueur de l'homme, la fille recula. Elle avait senti l'anormalité de ce qui se déroulait. Regrettait-elle la pipe offerte ? La rencontre dans la ruelle n'était soudain plus une bonne idée.

Mélanie jeta des regards affolés autour d'elle ; l'unique sortie était à l'opposé de la pièce ; la distance, trop grande. Dans un moment de lucidité, ou peut-être d'illusion, la gamine céda la place à la jeune fille courageuse qui s'était agenouillée, la bouche ouverte. Un mécanisme de défense apprit dans la rue, la carapace reprenait sa position originale, balayant la surprise et le doute. La proie se métamorphosait, dissimulant sa faiblesse, cherchant à faire face à l'adversité. Elle voulait le déstabiliser.

- Tu as aimé ce que je t'ai fait ?

Elle s'avança, un sourire coquin aux lèvres, ce qui lui donna des airs de prostituée bon marché. Denis fit lui aussi un autre pas ; elle refusait de céder du terrain, espérant que son attitude pourrait la sauver de cette situation. C'était un de ces moments où la stupidité prenait le dessus sur l'instinct. Son petit jeu ne fonctionnait pas ; Denis n'était pas dupe. Mélanie parla. Plus d'un garçon à l'école avait fui devant son agressivité ; les hommes l'accostant dans la rue détestaient aussi sa candeur et son courage.

- Le chat a mangé ta langue ?

Denis restait silencieux. La force des images diffusées dans sa conscience était telle que les mots se dissipaient dans la fureur de ses pulsions naissantes, de ses désirs ardents. Le regard de la fille rencontra son pantalon gonflé par une érection ; elle devina à l'expression fiévreuse de l'individu que son stratagème était inefficace. Il ne se laisserait pas impressionner. Elle fit donc un pas en arrière, son pied se déposant sur une barre de fer ensevelie sous la poussière, qui se mit à rouler sous sa semelle en menaçant de lui faire perdre l'équilibre.

Denis fit un bond tel le félin dominant une proie vulnérable ; elle ne vit pas venir l'attaque. Il fut sur elle, la plaquant au sol avec une brutalité impardonnable. L'impact vida l'air contenu dans ses poumons, lui arracha un cri de surprise. Étourdie, elle frappait faiblement devant elle, sans grands résultats. Il était trop fort, le combat était inégal. Le contact du corps féminin lui avait donné des sueurs froides, des frissons de plaisir, et il gémissait sans s'en rendre compte.

Dès qu'elle ouvrit la bouche pour libérer le premier appel à l'aide, Denis se mit à la frapper au visage avec son poing. Il frappa de toutes ses forces, délogeant la mâchoire, faisant gicler des morceaux de dents, déchirant les lèvres. La vue du sang l'excitait et décuplait la force des coups. Un étrange son montait de sa gorge, une sorte de geignement et de râle de jouissance animale. Le monstre qui gisait en

Denis était libéré. Il ne cessa de frapper que lorsque la fille fut complètement immobile. Son visage était une bouillie indéchiffrable. Haletant, il la dévêtit, savourant le moment tout en contemplant le corps d'une blancheur pure et inébranlable.

Denis n'avait pas besoin de la violer, il n'avait pas besoin d'orifice pour soulager la pression qui montait de son entrejambe et gonflait son être d'un désir criminel et inassouvissable. Le coït était le rituel des mortels, des hommes et femmes de tous les jours. Pour lui, la véritable jouissance ne se rencontrait que dans l'unique plaisir de la domination.

Il fouilla le sol à la recherche d'un objet pouvant satisfaire ses besoins immédiats et trouva un morceau de plastique épais. La pointe effilée de l'objet le fit sourire. Il revint auprès de la jeune femme, s'agenouilla en caressant le corps qui lui appartenait dorénavant. Elle était toujours vivante ; il savait qu'elle se réveillerait dès qu'il entamerait la peau, amorcerait l'inévitable démembrement. Il le savait, parce qu'elle n'était pas la première et sûrement pas la dernière. Fait intéressant à souligner et qui le fit sourire : la difficulté que représentait le démembrement d'une personne avec un outil aussi mal adapté. Le défi était de taille.

Denis était un meurtrier ; Denis avait bien tué cette fille, comme plusieurs autres. Il hurla, déchirant la nuit de son cri inhumain. La froideur de la plage le plongea dans la réalité du moment, l'extirpant du souvenir. L'air salin et la main de l'homme sous lui qui tirait sur son pantalon, le visage déconfit et le regard inquisiteur, le replacèrent dans le moment présent. Au parc de l'Océan.

Denis se pencha sur l'homme coincé entre ses jambes et le dévisagea un moment. C'était comme si un barrage avait cédé dans son esprit, qu'une digue ouverte avait finalement libéré un flot intense retenu trop longtemps. Toutes ces années à leur mentir, à se mentir pour jouer le rôle avaient fini par le convaincre de son innocence. Sa mémoire avait délibérément et temporairement effacé certains épisodes de sa vie ; il aurait été incapable d'en ignorer la beauté, de jouer son rôle.

Comme il était bon de redevenir soi-même ! De redevenir un surhomme.

Denis fixa l'individu inquiet au sol, tout en murmurant d'une voix moqueuse.

- J'ai tué ta fille et j'ai joui dans ses entrailles.

Le visage du paternel se figea dans une grimace d'horreur ; son corps tout entier protesta, mais Denis leva le cadenas métallique qu'il tenait d'une main et frappa l'autre au crâne, le fracturant au premier coup d'une puissance colérique. La vue du sang lui intima l'ordre de frapper à nouveau, mais il retint son geste. Levant les yeux vers le

lointain, vers le mur de pierres et l'autre plage dissimulée, il se désintéressa de sa victime inerte pour laisser tomber l'objet maculé de sang.

Il avait mieux à faire et prit la direction de la mélodie jouée à la flûte.

Denis avait passé 20 ans à clamer son innocence, 20 ans à recevoir les visites annuelles de détectives frustrés, de journalistes ou de membres des familles éplorées, cherchant à lui faire avouer, à le forcer à commettre une erreur. Convaincus qu'il était le meurtrier, ils tentaient de trouver des indices ignorés ou oubliés lors de l'enquête initiale. Le jeune homme s'était si bien préparé et exercé à se défendre contre les forces de l'ordre et les avocats, qu'il avait fini par y croire, que son esprit malade s'était refermé sur cette partie de sa vie pour l'effacer.

Il n'avait écopé que d'une sentence de 20 ans, pour la fille de Marc, tuée dans un immeuble abandonné que les flammes avaient partiellement endommagé. Ils avaient trouvé son sperme sur le corps à moitié carbonisé de la fille, maculant ses vêtements. Un témoin, la tante de la gamine, l'avait formellement identifié comme étant l'homme suspect qui avait fait des « cochonneries » à sa nièce dans une ruelle de Verdun.

Cette Mélanie était aussi associée à un moment décisif dans sa carrière de tueur en série, parce qu'elle était la première erreur qu'il avait commise. Il s'était fait voir en sa compagnie et, étrangement, cela n'avait pas freiné ses instincts meurtriers. La bêtise l'avait poussé à la suivre. Durant ses années de prison, Denis avait beaucoup lu, en particulier sur la psychologie relative aux criminels, aux tueurs en série notoires. Ce sujet semblait vraiment passionner le public avide de récits macabres, voulant expliquer l'explicable nature démoniaque de ces êtres ignobles. Selon le FBI et ses profilers, les tueurs en série finissaient toujours par commettre une erreur fatidique qui permettait au policier de les capturer. Selon ces mêmes experts, la raison en était simple : tous les grands malades meurtriers recherchaient une forme de reconnaissance sociale pour leur œuvre, pour leurs crimes, leurs institutions de folie.

Peut-être que son inconscient avait volontairement saboté cette mise à mort pour se faire arrêter et accuser du crime. Pour devenir le monstre de Verdun ? Il n'en savait rien. Son sperme n'avait pas été retrouvé sur les autres victimes que les policiers voulaient lui attribuer. Seul le rituel de mise à mort utilisé était similaire. Impossible de prouver physiquement son implication dans ces atrocités, tout comme ils n'avaient pu collecter la moindre preuve tangible sur les scènes de crimes. Les avocats de la

couronne et les policiers présents n'avaient pu convaincre le jury de sa responsabilité pour tous ces autres crimes. La présomption d'innocence stipulait que toute personne était présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité soit légalement prouvée. La loi avait ses limites et, souvent, elle favorisait ceux qui l'enfreignaient au détriment des justiciers lésés.

Un monstre errait dans la nuit, libéré par une société malade, un système déficient.

Denis avait atteint le cap rocheux protégeant l'autre petite plage, lui offrant une intimité que les plaisanciers affectionnaient en saison touristique, pataugeant dans les flaques et ramassant les coquillages pour leur collection. Il contourna les rochers ; le son de la flûte gagna en force, et il dut admettre que la mélodie était envoûtante, très belle et rythmée. Il s'immobilisa pour admirer le spectacle qu'il avait sous les yeux. Comme il ne savait pas trop ce qui se trouvait devant lui, Denis fut contraint de faire quelques pas supplémentaires pour améliorer sa position.

Un groupe de silhouettes sur la plage marchaient lentement, péniblement, vers les flots déchaînés de l'océan tumultueux. En fait, Denis nota que le climat s'était détérioré en franchissant la barrière rocheuse protégeant cet endroit. Il pénétrait dans un microclimat rageur et sombre. On aurait dit qu'une tempête féroce était sur le point de s'abattre ; les vagues montaient très loin sur la plage, menaçant d'engloutir les marcheurs silencieux, le groupe de silhouettes ambulantes. Le vent le frappait avec vigueur, soulevait et projetait des grains de sable traîtres vers le refuge de sa bouche et de ses yeux. Il dut se protéger le visage d'une main, conscient de la puanteur qui venait du large. Une forte odeur de décomposition végétale et de poissons morts. Il tanguait sous la brise, ses pieds ancrés au sol.

Denis reporta son attention sur les silhouettes. En particulier vers l'une d'elles qui se tenait tout près de l'océan, les pieds dans l'eau. Des déferlantes la percutaient en éclaboussant sa robe blanche. Elle était reconnaissable à sa perruque blonde ; ses traits de femme âgée l'identifiaient comme une des folles rencontrées ici, quelques nuits plus tôt. Elle tenait une flûte et soufflait inlassablement dans cette dernière, créant une superbe mélodie. Une trentaine de mètres séparaient le groupe qui se dirigeait vers la joueuse et l'océan, progressant en pleine confusion, butant les unes contre les autres. Leur formation était un désordre complet.

La troupe de marcheuses était composée de femmes de différentes tranches d'âges. Le regard vide de toute expression, elles étaient perdues dans les limbes d'un enchantement énigmatique, incompréhensible, ressemblant à une bande de zombies aux bras ballants le long du corps. Les créatures étaient toutes dévêtues, avec des traces de blessures visibles aux chevilles et aux poignets ; leurs peaux étaient sales et parcourues de plaies.

Denis fit quelques pas de plus, pour mieux voir. Il découvrit ainsi qu'il existait un certain ordre dans le groupe. Les marcheuses à l'avant étaient plus vieilles, en plus mauvais état. Il en déduisit que ce devaient être les

premières victimes d'enlèvement. Leur présence dans le donjon devait remonter à une vingtaine d'années. La queue de la troupe hétéroclite se composait de jeunes femmes moins ravagées par les années de captivité. Celle qui fermait la marche était la fille du conseiller meurtrier devenu shérif, la jolie jeune femme qu'il avait suivie sur la plage. Son corps était encore intact, à l'exception de quelques marques aux bras, la peau ayant été éraflée par les chaînes.

La mélodie jouée à la flûte semblait exercer sur elles un effet d'enchantement. Aucune n'hésitait à se diriger vers la musicienne, malgré cette incroyable chance de fuite.

Denis compta toutefois une douzaine de femmes en robe blanche avec une perruque, entourant le groupe pour former une escorte du troisième âge. Il fit une nouvelle dizaine de pas vers l'avant, grimaçant en raison de la puanteur ambiante, luttant contre les éléments et le crachin offensif qui s'abattait. Bien qu'ayant une main levée devant son visage, il croisa le regard mauvais de la propriétaire de l'auberge qui le toisait.

Trop tard, on l'avait repéré. Délesté de son cadenas, ayant omis de chercher l'arme à feu au sol, il ne détenait aucune arme susceptible de l'aider à se défendre. La vieille lança aussitôt un ordre inaudible qui déforma ses traits. Sa bouche s'ouvrit dans un rugissement ; ses lèvres remuèrent. À sa grande surprise, trois des femmes enrobées quittèrent les abords de la troupe digne d'un camp de concentration pour se diriger vers lui. Que comptaient-elles faire ? L'attaquer ? Leur moyenne d'âge devait être dans la soixantaine avancée.

Le reflet de poignards tenus par les trois folles qui marchaient vers lui noua son estomac d'un mauvais pressentiment.

- Merde !

Elles semblaient incroyablement rapides et agiles pour des sexagénaires. Denis fouilla le sol autour de lui, mais ne vit que des coquillages et une vieille sandale abandonnée inoffensive. Rien de ce qu'il vit ne possédait le potentiel de lui servir d'arme. Il n'eut d'autre choix que de se camper en position de pugiliste, les bras levés devant lui. Ancré dans le sol malléable tout en tremblant de la tête aux pieds. Le monstre de Verdun n'allait quand même pas se faire tuer par une bande de vieilles salopes. Le groupe derrière les fées s'approchait dangereusement de l'océan tumultueux, dont l'intensité laissait présager l'intervention de forces surnaturelles et inhumaines.

Une des dames armées, plus rapide que ses compagnes, l'atteignit la première. Il vit le bas de ses jambes poilues, sous la robe, sa perruque qui tenait mal sur sa tête, laissant dépasser des brins de cheveux gris. Son visage était ridé et ses yeux, soutenus par d'énormes poches de chair flasque. Elle émit une sorte de cri de guerre, un geignement qu'il pouvait imaginer retentir durant une

partie de bingo avantageuse. Mais la lame qui fusa dans sa direction lui fit oublier l'aspect dinosaurien de son agresseur ; elle était encore capable de lui faire mal.

Il évita la lame silencieuse. Légèrement déstabilisée, ralentie par l'âge et l'arthrite, la femme suivit le mouvement de la lame propulsée vers l'avant, leurs épaules se touchant. L'odeur qu'elle dégageait était un mélange de lotion pour les muscles endoloris et de parfum bon marché, appliqué avec une trop grande générosité. Ce stratagème devait éloigner les moustiques et les prétendants indésirables. Leur proximité lui permit de l'agripper en plaçant un bras autour du cou de la femme, de pivoter pour se glisser derrière elle comme un lutteur professionnel. Elle hurla, surprise de sa rapidité, mais elle parvint à planter son couteau dans l'avant-bras à découvert de Denis, glissé sous le menton pointu. La douleur lui arracha un cri. Il repoussa la femme de toutes ses forces, et elle tomba sur le sable. La lame était restée entre les mains de la vieille ; du sang gicla d'une large et profonde entaille à son bras. Son côté vrillait aussi de douleur ; sa manœuvre avait demandé l'effort de muscles déjà atteints par le projectile récent. La femme au sol se relevait déjà, ou du moins tentait de se redresser. Sa perruque gisait à quelques mètres d'elle.

Les deux autres femmes en furie l'atteignirent en même temps. Celle de droite donnait l'impression d'appartenir à une autre époque, un siècle où les hommes portaient encore des chapeaux de feutre et les femmes, d'épaisses robes à longueur d'année. Une ère de quiétude où on pouvait sans danger dormir avec les portes déverrouillées, où la seule menace venait de ce diable que le prêtre alcoolique vociférait quotidiennement être l'ennemi de notre humanité faible. L'attaquante de gauche était plus jeune, possiblement dans la cinquantaine. Essouffées par leur marche pour le rejoindre, elles s'immobilisèrent un moment. Denis n'hésita pas ; le temps jouait contre lui, et il courut directement vers la plus vieille, les bras devant lui pour immobiliser tout membre squelettique menaçant de le poignarder à nouveau.

Sa manœuvre lui sauva la vie, puisque la doyenne tendit le bras avec l'intention de le frapper au cœur. Denis agrippa le poignet famélique de ses deux mains et tordit le membre d'un geste brusque, avec toute sa force. Le craquement qui suivit ressembla à une branche qu'on casse en deux ; le peu de solidité de l'ossature n'avait aucune chance contre sa manœuvre. Elle s'affaissa à genoux en hurlant, crachant sa prothèse dentaire.

Denis ramassa le couteau venant du bras fracturé, mais fut incapable de parer l'attaque rapide de la troisième doyenne, qui lui planta son arme dans le dos. Il sentit la lame percuter une côte,

déchirer des muscles, et il hurla comme un loup esseulé dans la nuit à la recherche de sa meute. Par réflexe, il frappa du coude vers l'arrière et heurta directement au nez la salope penchée. En se retournant, il la vit, hors d'état de nuire, tomber au sol comme le tronc d'un arbre scié avec savoir-faire par un bûcheron d'expérience.

En grimaçant de douleur et de rage, il retira l'arme plantée dans son flanc gauche. La frustration le faisait voir rouge. Non pas en raison de l'hémoglobine qui coulait sur son visage et atteignait ses lèvres, mais parce qu'il voyait vraiment rouge. Il était dans un état proche de la perte de contrôle, flirtant avec la folie meurtrière.

La première dame à l'avoir attaqué s'était relevée, sans ramasser sa perruque inutile. Elle jetait des regards paniqués derrière lui, par-dessus son épaule et, en se détournant un peu, il vit que trois autres bonnes femmes s'étaient détachées du cortège entourant les prisonnières. Les pauvres malheureuses victimes d'enlèvements, aux silhouettes trop maigres, avaient atteint le niveau de la joueuse de flûte ; les flots purificateurs montaient jusqu'à leurs genoux. Aucune ne semblait réagir à la froideur du liquide ou à la folie de ce qui allait inévitablement suivre.

Au-delà du groupe en mouvement, Denis aperçut Hélène qui hurlait des ordres ou offrait des encouragements à ses troupes. Son apparence n'avait plus rien d'une gentille grand-mère gâteau ; elle ressemblait davantage à une sorcière. Une mauvaise fée ?

Il y avait maintenant quatre vieilles blondes armées de couteaux devant lui. Denis sentait la douleur qui vrillait son bras et son dos ; il perdait beaucoup de sang. Il parvenait à obnubiler l'insistance de la douleur, en raison de l'urgence de sa situation et aussi de ce qu'il était. Un monstre jouissant du mal, du sang, de la souffrance. En d'autres lieux, il aurait eu une massive érection. Ce n'était pas dans ses habitudes d'être la proie.

Une question judicieuse s'imposa dans son esprit. Elle était née d'un bref moment de lucidité glaciale. Pourquoi voulait-il aider ces femmes ? Pourquoi risquer sa vie pour des inconnues, lui, un meurtrier avoué, un être sans émotion, sans remords ? Vivait-il un de ces moments où la culpabilité revenait le hanter et lui intimait l'ordre de réparer, un tant soit peu, le mal qu'il avait perpétré ? Risquait-il sa vie pour permettre aux victimes de fuir un enfer horrible, de retrouver leurs familles ?

Il voulut presque y croire, mais il savait trop bien que ses motivations étaient basées sur un égoïsme manifeste. L'unique raison poussant Denis à intervenir dans cette histoire de fou n'avait rien d'un acte héroïque. Non, il s'était lancé tête baissée dans cette aventure parce qu'il détestait être confronté à une chose, une entité, un être plus monstrueux que lui. La jalousie le motivait ; la curiosité,

aussi. En prison, Denis avait orchestré l'assassinat d'un nouveau venu, considéré comme l'un des plus prolifiques tueurs en série de la province. L'autre paraissait en se prenant pour « Hannibal Lecter », recevant l'adoration d'un groupe de détenus facilement influençables. Il inspirait la crainte chez les autres prisonniers et donnait des cauchemars au public horrifié. En échange de faveurs et contre de l'argent, Denis avait réussi à se retrouver seul dans les douches avec le meurtrier en question. Les gardes s'étaient tenus à l'écart tandis qu'il poignardait la brute en question au cou à l'aide d'un tournevis rouillé.

Il ne pouvait y avoir qu'un seul monstre !

Denis fonça aveuglément dans le mur humain composé des quatre grands-mères accoutrées comme des fées nocturnes. Il en déstabilisa une qu'il percuta de la tête dans la poitrine. Elle hurla, tomba vers l'arrière sans avoir le temps de réagir. De la droite, il reçut un autre coup de couteau, mais ce dernier ne fit qu'effleurer son épaule, déchirant le vêtement. Un uppercut envoya cette adversaire au sol, la mâchoire fracturée. Pour ces femmes, se relever était un long procédé, ce qui jouait en sa faveur.

Les deux idiots sur sa gauche prirent une approche différente. Au lieu de le poignarder, une des femmes se jeta dans ses jambes, les entourant de ses bras afin de le déstabiliser. Sa complice s'élança quant à elle directement sur lui, à mains nues, lui griffant le visage de ses ongles lacérés. Surpris par l'inhabituel assaut, il perdit l'équilibre et tomba au sol avec une des femmes couchée sur lui. Les griffes lui écorchaient le visage, éveillant des milliers d'éclairs de douleur, menaçant de crever ses yeux. Une morsure à son mollet droit le fit hurler. Elles étaient folles et déchaînées !

L'enragée qui entaillait son visage monta sur lui comme le palefrenier sur un étalon docile. Deux petites vieilles étaient en train de lui donner la correction du siècle. Il n'y avait rien de drôle dans cette situation pourtant cocasse.

Sa monture se trouvait dans une bien meilleure position pour lui insuffler de plus graves dommages. S'il ne faisait rien, elle le défigurerait. Il se mit à frapper devant lui, sans penser, déployant une énergie désespérée. Il toucha à quelques reprises sa cible, entendit des cris, mais elle tenait bon. La bête cannibale ne cessait de lui mordre les jambes, comme un chien s'acharnant sur un os particulièrement délicieux offert par le boucher. Ses coups de pied n'y faisaient pas grand-chose ; elle tenait une de ses jambes à deux bras, y mordant avec avidité. Il était impératif de se débarrasser d'elles au plus vite. La puanteur venant du large était presque intolérable. En fermant les yeux, on pouvait imaginer le déferlement imminent d'un tsunami dévastateur.

Ses mains firent finalement mouche ; il parvint à agripper les bras de la femme qui tentait de le rendre borgne. Les deux chicots osseux n'étaient pas de taille pour ses bras meurtris, mais musclés. Il la tenait ainsi immobilisée et à angle droit, lorsqu'un puissant coup de feu résonna. Le crâne de la vieille qu'il toisait fut littéralement arraché par un projectile. La cervelle se répandit sous forme d'une fine bruine rouge et grise. Le corps vacilla, pencha de côté pour finalement s'affaisser. Libéré, Denis relâcha sa prise sur les bras sans vie pour asséner un puissant coup de pied au visage de la doyenne qui le mordait. Le menton de cette dernière était couvert de son sang ; ses yeux exorbités révélaient sa folie. L'affamée bascula vers l'arrière avec les yeux globuleux. Elle ne bougeait plus.

Qui avait tiré ? Le père de sa victime revenu accomplir sa vengeance ? Il croyait l'avoir gravement blessé !

Denis se redressa afin de jeter un coup d'œil vers la procession macabre. Le groupe avait complètement dépassé la joueuse de flûte et pataugeait dans l'océan, le niveau de l'eau à la taille. Allaient-elles s'arrêter ? Ou marcher jusqu'au point de se noyer ? L'enchantement était-il assez puissant pour les forcer au suicide ?

Maintenant debout, tenant d'une main un autre couteau ramassé au sol, Denis pivota vers celui qui avait tiré, convaincu d'entendre une nouvelle déflagration et de recevoir un projectile en pleine poitrine. Ses jambes lui faisaient horriblement mal, tout comme son visage lacéré et son dos. Le sang brouillait un peu sa vue. Il était mal en point.

À une dizaine de mètres de lui, dans la direction des dunes, un homme s'approchait, marchant aussi rapidement qu'il le pouvait. C'était Mike, le shérif. Il tenait un énorme revolver luisant, au canon démesuré. Sa démarche étrange laissait penser à un primate, et son pantalon était déchiré en dévoilant une plaie sanguinolente sous la ceinture. Une coulée d'hémoglobine descendait le long de ses jambes, prenant son origine à l'endroit où son sexe avait été grugé par Marie Dupuis. Il s'était visiblement débarrassé d'elle, Dieu sait comment.

Le policier ne lui portait aucune attention ; son regard était braqué sur le groupe de femmes qui s'enlisaient, et il vit enfin sa fille. Il hurla son nom, comme si cela pouvait changer quoi que ce soit.

- Angel ?

Cette dernière, tout comme les autres captives, ne pouvait l'entendre. La musique de l'instrument et le tumulte des flots couvraient tous les autres sons. Le shérif s'arrêta tout près de Denis ; il paraissait avoir vieilli d'une dizaine d'années, et la main qui tenait l'arme tremblait.

Les deux hommes fixaient l'étrange spectacle. Le shérif

s'exclama :

- Mais qu'est-ce que c'est que cette merde ?

C'était maintenant toutes les femmes en robes blanches qui s'étaient détachées du groupe qu'on conduisait vers une mort certaine. Il devait y avoir une dizaine de femmes, la plupart tenant des couteaux. Hélène tendait la main dans leur direction, hurlant des ordres faciles à comprendre. Elles se lançaient à l'attaque.

Le shérif émit un nouveau commentaire qui résumait bien leurs pensées communes.

- Nom de Dieu !

Les femmes avancèrent vers eux, aussi rapidement que leurs vieux membres le permettaient. Hélène Poirier, la propriétaire déséquilibrée de l'auberge où il logeait, suivit la procession, bien décidée à empêcher les hommes d'interrompre la cérémonie.

Denis était prêt pour le combat, se demandant combien de projectiles se trouvaient dans l'arme de son partenaire. Il tourna son regard vers les flots, vers le large, non loin des victimes qui étaient sur le point d'être englouties sous les déferlantes écumeuses.

Ce qu'il vit le glaça d'effroi.

Des formes ténébreuses filaient, serpentine, rapides et menaçantes, nageant non loin des femmes envoûtées. Ces choses innommables paraissaient attendre la venue des victimes, comme des bêtes se préparant au repas. La joueuse de flûte entama une nouvelle mélodie, qui cette fois n'avait rien de joyeux.

C'était un hymne à la mort.

Sur la plage, Denis et Mike restèrent un très court moment interloqués par la vue de cette dizaine de femmes presque nues. Elles étaient prisonnières des éléments les fouettant, marchant vers eux en tenant des couteaux, leurs perruques déplacées par les rafales, leurs robes collées à leurs corps sous la pluie diluvienne qui s'abattait maintenant. Les visages ridés de ces grands-mères étaient des masques de colère. Nul doute qu'elles n'étaient pas sur le point de leur offrir des friandises ou du gâteau avec un verre de lait.

Le shérif leva son arme au canon impressionnant, utilisant sa voix autoritaire de vieux policier pour se faire entendre. On aurait dit le grondement d'un fauve.

- Hélène ! Dites à vos amies d'arrêter d'avancer. Je ne plaisante pas.

Cette injonction n'eut pour effet que de faire éclater de rire l'intéressée en retrait. Elle suivait le groupe, tout en restant hors de portée, comme le bon général qu'elle était.

Denis jeta un coup d'œil vers le large, vers ce groupe hétéroclite dont certaines des victimes étaient disparues sous les eaux, englouties à la fin d'une interminable marche macabre. L'urgence du moment le désespérait ; son corps tout entier était une plaie ouverte. Il reporta son attention vers les sorcières armées ; la nervosité le faisait suer. La voix se fit à nouveau entendre, plus faible. C'était directement à lui que le policier parlait.

- Tu as une idée de génie, le détenu ?

Denis resta muet, réfléchissant tout en imaginant que l'unique arme en leur possession ne devait pas contenir plus d'une demi-douzaine de projectiles. Le policier hurla à nouveau ; il tentait d'attirer l'attention de sa fille, qui bien entendu n'eut aucune réaction, guidée par la flûte enchanteresse vers un gouffre de néant et de mort certaine.

- Angel !

La pluie frappait ces femmes dociles sans rencontrer la moindre résistance ; elle ruisselait sur leurs visages blanchâtres. Elle trempait

les vêtements, coulait dans les yeux, la bouche, tout en nettoyant les plaies et le sang, les excréments qui les maculaient. Denis ne put ignorer l'idée d'une certaine forme de purification. Il fallait bouger, faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Leur situation semblait pour le moins désespérée.

C'est là que Denis eut une idée, bien que farfelue et risquée. L'excitation provoquée par cet éclair de génie lui redonna des forces, calma ses douleurs et annihila ses doutes les plus fous. Il s'approcha du shérif, évitant de plonger le regard vers la zone ensanglantée, sous sa taille, où gisait possiblement son membre ratatiné. Il dut s'humecter les lèvres, essuyer le torrent qui coulait sur son visage de sa manche trempée.

- Occupez-les un moment, je crois savoir comment sortir votre fille de là.
- Ah oui ?

Les deux hommes se toisèrent un bref moment ; Denis resta de marbre, et ce que le shérif put lire dans son regard déterminé parut lui donner confiance en ce nouveau complice. Mike hocha la tête, sans protester. Les choses changeaient, la situation nécessitait de reconsidérer leur position. Ils savaient tous les deux que leur survie se jouerait dans les prochaines minutes.

Sans un mot pour expliquer son plan, Denis rassembla tout son courage pour se mettre en marche. Chaque mouvement rapide provoquait des élancements de souffrances ; ses membres hurlaient des protestations inutiles, puisqu'il ne ferait pas demi-tour. En tournant le dos au policier, Denis s'éloignait aussi des femmes venant à leur rencontre. Logiquement, il aurait dû rechercher la sécurité des dunes, le confort des rues et des résidences qui les bordaient. Une excursion dans la civilisation du parc de l'Océan aurait pu permettre de trouver des renforts, de lui sauver la vie. Au lieu de cela, le monstre de Verdun s'avançait vers le large, vers les vagues et l'océan infini au-delà. Marcher était difficile ; il boitillait, sautillait comme un estropié. Hélène aperçut son étrange stratagème et se mit à hurler, forçant trois des femmes à quitter le groupe qui chargeait le shérif interloqué par l'apparente destination de son compagnon du moment.

Denis trottinait vers les vagues ; ces dernières gagnaient de plus en plus de terrain sur la plage qui s'effaçait, victime de la marée haute en plein déploiement. Les forces de la nature en jeu ne plaisaient pas. Il était trempé de la tête aux pieds et, déjà hors de souffle, grimaçait de douleur. Il tourna la tête vers les victimes amaigries en rangs désordonnés au moment même où une des femmes, dans l'eau jusqu'à la poitrine, était engloutie par une forme noire glissant sur elle. La chose rapide avait laissé entrevoir des

tentacules. Des monstruosités hideuses et gluantes qui remuaient sous les eaux glacées remontaient parfois à la surface pour s'emparer d'une victime soumise. L'apparition le secoua. Contre quoi se battait-il vraiment ? Il préférait ne pas y penser, doutait que son courage puisse surmonter une telle abomination.

Les autres zombies femelles couverts de plaies continuaient leur marche désarticulée, sans démontrer le moindre intérêt pour l'horrible sort qui les attendait. Un rapide examen visuel dévoila que trois nouvelles femmes manquaient à l'appel. Les premières survivantes avaient de l'eau jusqu'à la taille, suivies de près par les autres, leurs genoux dissimulés sous les flots. La force des déferlantes et du vent ralentissait leur avancée déjà pénible. Elles étaient faibles, malades, amaigries et peu habituées à la moindre activité physique, ce qui jouait en sa faveur, lui donnant quelques secondes de plus pour agir.

Derrière lui, il entendit les premiers coups de feu du shérif, suivis de son cri de guerre, un râle primitif qui aurait fait de lui le néandertalien dominant de sa tribu. Le genre de hurlement qui rallie les troupes, motive les hommes ou décourage les adversaires. Trois déflagrations rapides moururent dans la nuit, faisant à son tour hurler Hélène Poirier de colère. Denis en déduisit que l'autre avait atteint certaines de ses cibles, éliminant des adversaires potentiels. Il préféra ne pas risquer un coup d'œil, craignant de perdre pied. Il poursuivit donc.

Ce fut au moment où les vagues l'atteignirent au-dessus des genoux que Denis cessa d'avancer. Il n'eut d'autre choix que de se retourner pour faire face à ses poursuivantes, espérant qu'elles abandonneraient la chasse. Ce fut avec consternation qu'il les vit à quelques pas seulement derrière lui, son sautilllement l'ayant ralenti. Leur faisant face, il se mit à reculer très lentement, agitant les bras, hurlant des insultes. Les défiant à venir le poignarder. Les fées ratatinées par le temps répondirent à l'appel ; ses remarques désobligeantes paraissaient avoir atteint leur but. Une de ces vieilles folles se défit même de sa perruque et de sa robe, qui l'encombraient, dévoilant un corps incapable de susciter le moindre désir. C'était un bien triste spectacle sur la condition humaine et la détérioration physique. Ses membres étaient couverts d'une peau flasque, ridée ; son sexe était étrangement velu de poils d'un noir d'encre, alors que sa chevelure était d'une blancheur hivernale.

Deux autres coups de feu les firent sursauter. Tous les regards convergèrent vers leur droite, où le shérif venait d'éliminer deux autres dames, son canon déversant des étincelles et des projectiles meurtriers.

Denis patienta alors que ses poursuivantes s'enfonçaient

inexorablement dans l'océan agité, s'approchant de lui. Les vagues salées l'atteignaient parfois à la hauteur de la poitrine, pour ensuite se retirer, exigeant des efforts de tous les instants pour tenir debout, pour ne pas se faire emporter. Du coin de l'œil, il vit avec horreur que la fille du shérif se trouvait dans l'eau jusqu'aux cuisses.

La mélodie venant de la flûte se faisait toujours entendre, et Denis jura à voix haute. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? La raison pour laquelle ces femmes continuaient à s'enfoncer dans leur tombeau liquide provenait de l'influence énigmatique, de l'enchantement produit par cet instrument maléfique.

C'était clair comme de l'eau de roche, il fallait mettre fin à la mélodie !

Tout en cherchant à rester à la surface, guidant les vieilles peaux vers les Abîmes insondables de l'Atlantique remplis de vaisseaux échoués, de déchets flottants, il se mit à hurler à l'intention de son ami. Son plan nécessitait une petite modification essentielle. Mike se tenait devant trois femmes hésitantes, puisque le canon menaçant passait d'une à l'autre. Denis fit un rapide calcul. Un projectile avait atteint la furie qui le chevauchait, trois autres furent réservés pour la première vague d'attaquantes, puis deux récentes détonations terminaient le compte. Le policier avait tiré six coups. Combien de chambres comptait le barillet de son revolver ? Six ? Sept ? Huit ?

Le shérif entendit ses hurlements répétés et détourna légèrement la tête, un gros point d'interrogation sur le visage. Il avait toutefois gardé le sourire. Il s'amusait.

- La joueuse de flûte ! Tirez dessus !

Tout près de Denis, une des vieilles perdit pied ; la force des déferlantes était venue nuire à son équilibre déjà précaire. Elle émit un petit cri de chiot perdu, disparut un moment sous la surface et se mit ensuite à ramper vers la plage tout en patageant maladroitement. Hélène, qui n'avait rien manqué du spectacle, lui criait de retourner au combat, mais en vain. Même la folie ne pouvait rien contre les limitations physiques de l'âge. Un déambulateur aurait été sa seule possibilité de poursuite.

La peur des choses grouillantes dans les ténèbres derrière lui cherchait à s'infiltrer dans son esprit pour l'affaiblir. Le forcer à se retourner, à abandonner. Il faillit céder, dut résister à l'envie de nager vers les deux idiots qui s'approchaient toujours. Tenir bon, il devait tenir encore quelques moments.

Il ne put toutefois s'empêcher de se demander si le sort qui attendait les victimes sous les flots n'était pas préférable à la survie. En raison du traumatisme. Comment survivre à plusieurs années de captivité dans des conditions inhumaines ? Les laisser sombrer pouvait devenir un acte de clémence, une offre de libération

généreuse.

Le shérif fit feu en direction de la joueuse de flûte, mais le projectile n'atteignit pas son objectif. Son arme n'était pas conçue pour le tir de cibles à une telle distance. Il n'était pas un tireur d'élite. À peine avait-il enfoncé la détente qu'une des furies devant lui fit un bond, cherchant à le frapper avec un immense couteau à steak. Une balle en pleine poitrine l'envoya valser au sol. Mike fit une grimace, soudain nerveux, peut-être conscient que le barillet se vidait trop vite à son goût.

Figé par le spectacle qui se déroulait au loin, Denis eut un moment d'inattention qui faillit lui coûter la vie. Une lame particulièrement effilée lui frôla le visage. Son agresseur semblait avoir plus d'énergie et de vigueur que les autres. Soutenant son regard avec mépris, elle souriait, luttant contre le rythme de va-et-vient régulier des vagues. Pourquoi ces grand-mères agissaient-elles ainsi ? Qui étaient-elles donc ? De citoyennes respectables de la communauté durant le jour, elles se métamorphosaient la nuit en membres d'une secte maléfique. Cela n'avait aucun sens.

La fanatique frappa à nouveau ; Denis recula, évitant le mouvement brusque de quelques centimètres à peine. Il ne pouvait plus reculer et sentait qu'il allait bientôt perdre son emprise sur le sol malléable sous-marin. Quelque chose de dur et de rapide lui frappa la jambe, le déstabilisant. Il ne touchait plus le fond, flottait en battant des bras. Devant lui, la femme écarquilla les yeux avec surprise et crainte. L'eau était glacée, insupportable. Le corps d'une des femmes flottait non loin, repoussé vers le rivage par les vagues. Cette pauvre s'était probablement noyée, ses cheveux montrant une étrange formation autour du visage invisible, puisqu'elle était face première.

Au ralenti, Denis tourna la tête vers les deux adversaires immobiles à quelques mètres de lui ; leurs visages défigurés par l'horreur lui révélèrent que ses problèmes ne faisaient que commencer. Quelque chose devait se trouver dans son dos. L'ancien prisonnier n'osa toutefois pas se retourner, paralysé par la peur. Il s'attendait à ce qu'une chose gluante et puissante s'empare de lui.

Rien ne se passa ; tout était figé dans une immobilité traumatisante. Sur la plage, le shérif tirait à nouveau vers la joueuse de flûte, qui continuait à livrer sa symphonie mortelle à la nature opaque, froide et pluvieuse. Il manqua à nouveau sa cible. Denis put voir, malgré la distance, la résignation qui déformait le visage du tireur. Ce dernier le vit et leva un doigt révélateur ; il ne lui restait qu'une seule balle.

La suite prit tout le monde par surprise, puisque Mike, furieux et désespéré, fonça droit devant lui comme le joueur étoile de football qu'il avait été. Tout, depuis son premier coup de feu, s'était déroulé

dans l'espace d'une ou deux minutes. Le temps était ralenti par le tragique du moment. Le policier frappa une des femmes en furie devant lui au visage, la projetant au sol où elle resta inerte. Lorsqu'il arriva à la hauteur des autres, l'une d'elles lui sauta maladroitement dessus, s'accrochant comme le cow-boy tentant de dompter la monture sauvage. Ils fonçaient vers la joueuse de flûte, Mike revivant peut-être une course mémorable où il avait sauvé son équipe d'une défaite humiliante.

La vieille en avait profité pour passer un bras squelettique autour du cou du policier, pour ensuite le poignarder au dos. Le geignement de l'homme couvrit le tumulte éolien, mais il poursuivit sa course. La femme n'avait plus de perruque ; sa robe coincée à sa taille dévoilait un postérieur d'une blancheur qui contrastait avec la nuit. Elle frappait à nouveau, répétant les percussions, lacérant la chair, les muscles, risquant de heurter des organes vitaux.

Sa main droite tenait toujours l'arme à feu.

Denis sentit le niveau de l'eau monter, un peu comme si une immense vague le soulevait. Tout autour de lui, la surface bouillonnait ; d'un noir complet, des bancs d'écumes agités se formaient. Des choses se mirent à le percuter au dos, aux jambes, sans le blesser. Était-ce des poissons ? Il en doutait. Il réalisa aussi que la pluie oblique venant du large ne s'abattait plus sur lui. Quelque chose le protégeait des éléments. Les deux attaquantes tout près étaient livides ; sur la plage, Hélène s'était agenouillée.

La chose qui se tenait derrière lui devait être immense et horrible. Denis détestait cette impression d'impuissance complète.

Ce qu'il estimait être le dernier coup de feu se fit entendre. Denis pivota vers la plage, trouvant le shérif au sol ; la folle sur son dos le poignardait sans s'arrêter. Mike était couché sur le ventre, gardant néanmoins l'emprise sur son arme qui pointait vers la joueuse de flûte. Son visage lui était invisible.

Le suspense était terrible. Denis observa les trois dernières prisonnières qui s'avançaient vers l'océan, la fille de Mike fermant la marche, de l'eau lui couvrant les seins.

Il vit alors la joueuse de flûte. Les deux mains sur son instrument. Son visage paisible se contracta ; une tache sombre fit son apparition sur sa poitrine, s'élargissant. Tout devint d'une immobilité de pierre : Hélène, le shérif, les folles et lui-même. Ils guettaient tous ce qui allait se produire. La musicienne retira lentement l'instrument de sa bouche, baissant ensuite les bras, pour laisser tomber la flûte au sol. Elle baissa le regard vers son buste, tomba à genoux, les mains couvrant la blessure.

Mike avait réussi.

D'ailleurs, la vieille qui le chevauchait ne frappait plus, elle

observait aussi l'étrange spectacle. Une bonne trentaine de mètres séparaient le tireur de sa cible, les conditions climatiques étaient à son désavantage. C'était un coup parfait.

L'enchanteresse s'effondra sans vie.

Hélène Poirier se mit à hurler comme une folle.

Autour de Denis, les eaux furent animées de mouvements brusques. Les percussions se poursuivaient, mais les choses semblaient se retirer, s'élancer vers le large. La masse océanique polaire redevint froide, plus tolérable. Les vagues se calmèrent, et il put finalement mettre les pieds sur le sol sablonneux. Les deux femmes devant lui s'étaient retournées pour observer la plage, lui tournant le dos, les mains vides de toute arme.

Le shérif agonisant hurla le nom de sa fille, mais sa voix était faible, seulement perceptible parce que les éléments se calmaient.

Du groupe qu'on s'apprêtait à sacrifier, il ne restait plus que trois femmes, dont la fille du shérif. Les prisonnières firent demi-tour, s'avancant vers la plage, s'entourant de leurs bras, tournant la tête dans toutes les directions avec confusion. Elles semblaient incapables de comprendre ce qui s'était passé, d'expliquer leur présence dans ce lieu et leur état pitoyable.

Denis marcha jusqu'à la plage, passant entre ses deux adversaires maintenant dociles. Trempé et grelottant, il prit le temps de respirer. Angel aperçut son père au sol ; son assaillante s'était retirée pour rejoindre les autres, défaites et immobiles, paraissant ne plus savoir quoi faire. La fille du policier accourut vers son paternel en détresse, ne s'arrêtant que pour ramasser une des robes blanches gisant au sol.

Denis et Angel atteignirent le shérif en même temps. La fille se jeta sur son père agonisant, le dos ravagé et couvert de sang. Elle pleurait, lui aussi, et Denis eut du mal à réprimer ses larmes.

- Papa ? Que s'est-il passé ?
- Tout est fini, ma chouette. Tout est fini.

En levant les yeux, Denis vit quelques silhouettes sur un des trottoirs coupant la dune en deux. Il vit aussi ce qui semblait être la luminosité de téléphones cellulaires. Des promeneurs nocturnes avaient dû être alertés par le bruit ou surpris par la vision de ce qu'ils trouvèrent sur la plage. Les secours ne tarderaient sûrement pas. Denis prit la main du shérif, qui serra la sienne à son tour.

- Les secours seront bientôt ici, Mike ; tenez bon.
- Je ne vais nulle part ; c'est le temps de ma retraite.

Le policier souriait, malgré la douleur. Il perdait trop de sang.

Denis repensa alors à Hélène Poirier, qu'il avait complètement oubliée dans son empressement à porter secours au shérif. Se relevant, il se retourna vers la plage, pour tenter de découvrir où elle

se trouvait. À peine debout, elle arriva sur lui comme un train à toute vitesse, tenant à la main un autre de ces maudits couteaux.

La lame pénétra son épaule, provoquant un hurlement. Le choc de l'impact les jeta au sol, où ils roulèrent un moment. Son corps s'éveillait en lançant des éclairs de douleur. Une fois immobilisé, Denis se retrouva couché sur le dos, Hélène au-dessus de lui. Il leva les bras pour l'agripper, mais elle planta sa lame dans sa main droite. Il vit le métal luisant ressortir de l'autre côté du membre transpercé. Un moment, sa vision se troubla ; son corps enregistrait le traumatisme important, ne sachant pas trop encore comment répondre. Le visage de la femme au-dessus de lui était indescriptible, déformé par la folie, enlaidi par la rage. Elle se mit à faire pleuvoir les coups de poing, criant sa frustration.

- Si près du but, tu as tout fait rater !

Dans le regard de la femme flottait l'ombre d'une malédiction millénaire, un emprisonnement autant physique que mental. Ce qui gardait une emprise diabolique sur la femme et ses acolytes était devenu inextricable, s'était soudé à l'âme jadis vierge pour en faire un objet visqueux et sans remords. Hélène n'existait plus, sinon pour alimenter les choses malades qui fourmillaient dans l'océan nocturne, dans les abysses du néant. On aurait aussi pu y lire, peut-être, le désespoir d'une grand-mère annihilé par les ténèbres.

Denis ferma les yeux, son unique bras intact incapable d'arrêter toutes les charges de ces poings squelettiques. Il était sur le point de chavirer dans l'inconscience, savait que cela signerait son arrêt de mort.

Il fut toutefois sauvé ; un cadenas métallique percuta Hélène à la tempe. L'impact la fit vaciller, les yeux révulsés, une énorme plaie ensanglantée marquant son visage. Un autre coup l'envoya au sol, immobile.

Au loin, des sirènes déchiraient la nuit ; les curieux s'approchaient en murmurant.

Denis leva les yeux vers Marc, le père de sa victime qui tenait le cadenas, lui-même pas très beau à voir avec son visage tuméfié. Il tentait de sourire, sans trop de succès. Curieux, Denis se redressa tant bien que mal, entouré des autres, dont Angel qui étreignait le shérif faiblissant, mais qui s'en sortirait sûrement. La volonté humaine, le désir de vivre étaient parfois incroyablement intenses, défiant la logique.

Le tueur en série confus s'adressa au père de sa victime.

- Pourquoi ?

Celui-ci leva un regard vers le lointain lumineux, vers les gyrophares qui s'approchaient et se reflétaient sur les façades assombries. Sa voix était posée, calme.

- Parce que même les monstres ont droit à la justice des hommes.

Denis se laissa retomber sur le dos, fermant les yeux. La main du shérif toucha la sienne, lui serrant les doigts, et il sentit la poigne glacée d'Angel se poser sur leurs mains réunies. Alors qu'il soulevait la tête, son regard dériva sur les dunes non loin, et une silhouette menue, immobile et familière, se tenait sur l'un des trottoirs en bois reliant la plage aux rues de la communauté. Il reconnut l'institutrice rendue folle, la joueuse de flûte du parc de l'Océan. Elle les observait en silence. Le shérif aussi l'avait vue, mais ce dernier se contenta de détourner un regard empli de honte. Durant leur combat, l'homme avait dû reconnaître l'injustice de ses actions passées et possiblement même à venir. Était-ce la disparition de sa fille unique et la possibilité de la perdre à jamais qui lui avaient permis de mettre fin à la violence et à la colère du moment ? Il restait un peu de bonté en lui, un peu de compassion.

Il lui avait déjà fait assez de mal.

Comme pour soutenir les pensées vagabondes de Denis, le policier murmura.

— Elle ne méritait pas ce qu'on lui a fait...

Marie Depuis se retourna vers les rues sombres derrière elle pour s'y enfoncer en claudiquant avec lenteur. Denis se doutait bien qu'on ne la reverrait plus.

L'océan s'était calmé ; la nuit aurait presque pu être belle.

1672

*Fort McMurray
Sur la côte du Maine.*

Hélène courait depuis une trentaine de minutes. Essoufflée, sa robe déchirée à plusieurs endroits en raison des branches et autres obstacles forestiers, elle tomba à genoux au pied d'un immense érable feuillu. Des larmes se frayaient un chemin le long de ses joues salies par la fumée noire, les cendres, le sang de ses compagnons. Elle ne cessait de revivre l'attaque contre le fort. Impuissante, dissimulée sous un lit de paille, elle avait assisté au massacre des citoyens de la colonie. Les sauvages étaient arrivés au matin, sans avertir, armés jusqu'aux dents, colériques et fiévreux. Leurs cris résonnaient toujours à ses oreilles ; les hurlements de femmes violées, des hommes scalpés, des enfants piétinés, enlevés sous le regard de leurs parents implorant. L'horreur la força à se tenir la tête, tentée d'enrayer la vision de cauchemar qui faisait trembler son corps.

Quelques jours plus tôt, le chef des Algonquins était venu parler au commandant du fort. L'arrivée des colons et de leurs navires avait causé un problème dans les villages environnants d'autochtones. Les Français, ayant décidé de venir s'installer dans ce climat et ce paysage si beaux, mais inhospitaliers, avaient emmené la vermine, les rats. En touchant le sol de ce nouveau continent, les colons avaient lâché dans la nature vierge des milliers de rats affamés, sauvages, rendus fous par la traversée de l'océan. Les bêtes féroces s'acharnèrent sur les campements d'indigènes, sur leur nourriture et leurs animaux. La mort d'un bébé avait convaincu le chef de venir parler aux hommes blancs.

Mais le capitaine et sa garde rapprochée s'étaient moqués de ces hommes à la peau rouge, puant la sueur. Les messagers des tribus s'en étaient retournés humiliés et vaincus. C'était deux jours plus tôt. Ce matin, des colonnes de fumée venant de l'océan avaient alerté les gardes sur les tourelles boisées du fort. Il y avait quatre lignes blanches et noires montant de la rive, le même nombre que celui des navires. Des éclaireurs

confirmèrent la destruction des vaisseaux, ainsi que la présence d'un lourd contingent armé de sauvages en route pour le fort. On avait ordonné l'évacuation, mais il était trop tard. Les monstres rouges avaient déferlé comme un tsunami de mort, ne laissant que désolation dans leur sillage.

Hélène leur avait échappé, courant comme une folle à l'aveuglette, traînant ses lourds vêtements et propulsée par sa peur glaciale. Elle était la seule survivante de sa colonie. Tapie dans les broussailles et morte de peur.

Elle entendit des brindilles qui craquaient non loin, leva la tête avec un gémissement étouffé. Quelqu'un s'approchait ? Les Algonquins bougeaient dans la nature comme une ombre dans la nuit, agiles et mystérieuses silhouettes évasives. La jeune femme tournait la tête de tous côtés, mais ne voyait qu'arbres, feuilles et immobilité. La crainte de l'inactivité la força à se relever, peu importe ce qui l'entourait ; son besoin d'agir, de bouger était plus fort que tout.

Ses jambes à son cou, elle reprit la course, fonçant devant elle dans le labyrinthe sylvestre, fouettée par les branches et tombant à plusieurs reprises, des racines agrippant ses pieds maintenant nus et ensanglantés.

Sa course fut de courte durée, puisque soudainement le paysage changea. Hélène émergea de la forêt, réalisant son parcours futile. Elle était revenue à son point de départ. Une forte odeur de brûlé l'atteignit, tandis qu'elle contemplait les débris des quatre navires de la colonie. Des carcasses d'où s'élevaient des colonnes de fumée. Le souffle coupé par la vision de ce spectacle d'horreur, car non seulement était-elle seule dans la colonie, mais il n'existait plus le moindre lien avec les autres campements ou encore avec le vieux continent.

L'apparition des navires l'avait paralysée de stupeur, l'empêchant de peser pleinement les conséquences de son arrivée à cet endroit. De solides poignes l'agrippant aux bras la plongèrent dans la réalité du moment. Les sauvages l'entouraient, hurlaient, leur odeur envahissante la fouettant. Ces hommes rouges, parés pour la guerre, la traînèrent vers la rive, sans ménagement ; certains riaient de la voir ainsi en lambeaux et pleurant, hurlant et cherchant à se débattre. On la jeta brutalement sur le sable humide, tout juste au pied des déferlantes glaciales qui l'éclaboussèrent. En levant le regard, elle put voir des corps rejetés par les vagues, échoués sur la rive.

Les soldats gardant les navires.

Hélène fut frappée dans le dos ; son visage heurta le sol tandis qu'elle était plaquée sur la surface humide. Des hurlements, des cris de guerre lui emplirent les oreilles, et elle crut bien que son moment était venu. La mort ou alors le viol. Mais rien de tel ne se produisit. Elle put voir les pieds nus des hommes tout près qui s'éloignèrent de quelques mètres. On faisait un cercle autour d'elle, et des pas s'immobilisèrent sous son nez. Une voix rocailleuse et maîtrisant mal sa langue lui intima un ordre.

- Lève-toi !

La femme fut incapable de réprimer ses sanglots, alors qu'elle obtempérait. Les regards méfiants, violents de tous ces hommes brutaux la défiaient. Ils étaient une vingtaine ; d'autres observaient la scène tout près de la plage. Ses yeux rougis se posèrent sur le masque de sagesse et de vengeance du chef de la tribu des Algonquins dont le campement se trouvait au sud du fort. L'homme avait été récemment humilié par le commandant, repoussé comme un simple mendiant.

Devant elle, il semblait demander rétribution.

Le chef tenait un objet en bois dans une main, qui ressemblait à une flûte artisanale. Il lui parla.

- Les hommes blancs se sont moqués de nous. Ils sont venus avec leurs maladies et leurs créatures, prenant nos femmes, nos ressources et nous traitant comme des esclaves. Il faut donc leur montrer par l'exemple.

Sur ce, elle vit tous les hommes s'éloigner d'un pas rapide, prenant position de chaque côté de la plage, une bonne centaine de mètres en retrait. Une certaine fébrilité flottait dans l'air. L'hilarité de sa capture avait donné lieu à un sérieux sombre, laissant présager une tragédie. Le chef la toisa avec colère, pitié et rancune. Il leva ensuite la flûte afin de l'approcher de ses lèvres frémissantes. Les vagues, peut-être en raison d'une marée haute tardive, leur touchaient maintenant les pieds, où elles mouraient en silence. La clarté du jour se dissipait sous un lourd tapis de nuages glissant au-dessus d'eux, éveillant une brise froide venant du large. L'air salin et les effluves de varech, d'algues et de vies marines lui chatouillèrent les narines.

Le chef ferma les yeux.

- Ils ont déferlé sur nous telle une vague obscure, détruisant nos champs, envahissant nos habitations, dévorant nos réserves de nourriture.

L'homme âgé se mit à jouer de la flûte, tout d'abord très faiblement ; à peine un léger sifflement se faisait entendre. Hélène imagina un instant la possibilité qu'il ne parle même plus sa langue, mais qu'un phénomène énigmatique lui permette de comprendre ses mots. Lorsqu'il délaissa l'instrument de musique à la sonorité envoûtante, elle découvrit les sons gutturaux qui sortaient de sa bouche édentée, des sortes de plaintes millénaires d'agonies, de faims, de souffrances atroces.

- Vous êtes venues des océans et vous y retournerez, pour à jamais nourrir les monstres des abysses.

Instinctivement, Hélène tourna la tête en direction des épaves englouties, dont il ne restait que quelques mâts rongés par les flammes, ressemblant à de petits bâtons sortant tout juste des flots agités. Un brin de panique s'empara d'elle, puisqu'elle aperçut des formes sombres et agiles glisser sous les vagues, s'entremêler en une sarabande interdite de membres gluants, de serpentins. Peu importe ce qui vivait dans les eaux, leurs intentions n'avaient qu'un seul et unique but : se nourrir.

Elle voulut s'enfuir, se défaire de la paralysie temporaire, mais les guerriers algonquins l'entouraient, malgré la distance. Il n'existait aucune issue ; toute fuite aboutirait en une capture immédiate. Le vieil homme joua à nouveau ; la musique parut la calmer, adoucir son envie de fuir, de déguerpir. Cette musique était si belle, s'imposant pour amoindrir sa peur, couvrir le tumulte d'une tempête subite et d'une obscurité oppressante qui tombait comme un voile macabre sur une scène irréelle.

L'horreur ne faisait que commencer. Le sol trembla, d'abord imperceptiblement, puis avec plus de précision. Un tremblement de terre ? Curieuse, son corps bafoué par le vent et la pluie naissante, elle se laissa aller comme une droguée, intoxiquée par les notes cristallines d'une musique douce et réconfortante. Ce devait être le chant des anges, baignant le paradis d'une luminosité auditive et visuelle.

Du coin de l'œil, elle vit les guerriers qui s'éloignaient, leurs visages témoignant d'une peur vive. Elle observa le joueur de flûte et le reconnut à peine ; il semblait plus vieux, son corps maigrichon complètement nu et ridé, son visage montrant un masque velu et émincé. Malgré ses lèvres accrochées à l'instrument, la jeune femme eut l'impression qu'il riait.

Un grondement lui parvint, au-delà du tonnerre et du tumulte des éléments. Cela venait de la forêt. Elle pivota dans cette direction et entendit des paroles, même si le vieillard n'avait pas un moment délaissé son instrument.

- Pour l'éternité, tu seras un exemple servi aux hommes blancs. Je te condamne à nourrir les immondes bêtes océaniques, selon les cycles ancestraux, les rituels millénaires. De l'océan est venu le mal ; dans les eaux sombres, il retournera.

Hélène faisait face à la ligne d'arbres plongés dans l'obscurité. Cherchant à refouler les souvenirs du vieux continent, de ses parents, de ses amis et de son village natal. Elle repoussait les bons souvenirs, refusait de laisser la nostalgie l'envahir dans un moment aussi tragique. Le grondement s'amplifiait et, malgré la noirceur, elle pouvait voir les cimes des arbres vaciller, parfois même céder sous

une force quelconque détruisant les représentants sylvestres de Mère Nature. Quelque chose fonçait vers la plage.

Un nuage presque invisible de poussière et de débris précéda une vague noire et velue, aplatisant les arbres traçant la bordure entre la forêt et la plage. Sans distinguer les guerriers, elle ressentait leur peur ; certains détournèrent même le regard. Le son de la flûte fut absorbé dans les multiples sons assourdissants qui l'entouraient. La vague ne prit que quelques secondes pour franchir la distance entre le sous-bois et l'emplacement de la femme, qui fut en mesure de comprendre ce qui déferlait ainsi sur elle. Puisque des milliers, des dizaines de milliers d'yeux jaunes la fixaient, avec avidité, faim et perversité animale.

Les rats l'atteignirent, envoûtés par la musique de la flûte, et elle fut immédiatement emportée dans les eaux glaciales, plongée dans les profondeurs agitées de l'océan. Les témoins ne virent qu'un point blanc englouti par les rats noirs et gris, par les millions de queues frétilantes. Ils ne laissèrent sur leur sillage que destruction et désolation.

Une fois la vague disparue dans les flots, le chef cessa de jouer de la flûte, abaissant son instrument avec lassitude. Le calme revint tout autour d'eux ; le soleil tentait déjà de chasser les nuages. La pluie mourut et, avec elle, le vent. Les guerriers se dispersèrent, sans un mot. Il n'y avait rien à dire au sujet d'un tel spectacle. Seul le chef du village resta sur place de longues minutes, fixant les eaux troubles qui se calmaient aussi. Une larme coulait sur sa joue, témoignage du regret d'utiliser un tel stratagème pour punir les hommes blancs. Il savait que d'autres viendraient, par vagues successives, que leurs jours en tant que tribus libres étaient comptés. Ses rêves ne mentaient pas.

Il leva la main, et un de ses guerriers, tout juste un adolescent, arriva au pas de course. Le vieil homme las et fatigué lui remit l'instrument, lui murmurant de le dissimuler. Ils devaient éviter que ce dernier ne tombe entre les mains des hommes blancs. Puis, il salua Mère Océan, dans laquelle des choses innommables vivaient, prêtes à se nourrir. Pour les siècles à venir, l'homme blanc subirait les conséquences de ses actes.

Fin

DU MÊME AUTEUR

Le monstre de Kiev

Aussi disponibles

LES CONTES
INTERDITS

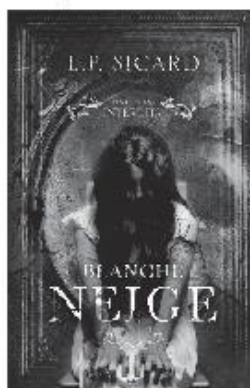
Les 3 p'tits cochons
par Christian Boivin



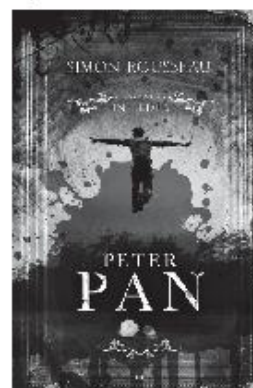
Hansel et Gretel
par Yvan Godbout



Blanche Neige
par L.P. Sicard



Peter Pan
par Simon Rousseau



Le petit chaperon rouge

par Sonia Alain



Pinocchio

par Maude Royer



Une jeune femme laissée pour morte par trois
monstres sur une plage de la côte du Maine.

Un petit village touché par des disparitions
multiples et des cérémonies païennes
cauchemardesques.

Un shérif lugubre et alcoolique, incapable de
mettre fin au fléau.

Un meurtrier libéré, puis recruté afin de trouver
la bête sévissant dans le parc de l'Océan.

Une enseignante à la beauté d'Aphrodite qui
sacrifie tout pour sauver les siens.

Découvrez cette version moderne du *Joueur de flûte de Hamelin*
qui vous plongera dans une communauté aux secrets troublants.
Au son d'une flûte, vous comprendrez que même les monstres
ont droit à la justice des hommes.

LES CONTES
INTERDITS



18+